NUMÉRO 1007 — 1er Juillet 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

	France et Union française		Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS : un an	~~660 fr.~~	627 fr.	770 fr.	710 fr.
six mois	~~345 fr.~~	328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : ~~60 francs.~~ **57 francs.**

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut désormais être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle continuera à être envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

MUTINERIE A BORD

par **RUDYARD KIPLING**
Traduction de Jacques Vallette.

Ce qui restait de lui après sa bronchite gagna, sur le conseil des médecins, l'île de Stéphano, cette perle des mers subtropicales, située à une distance de la Ligne où les perroquets ne couvent pas.

Et pourtant il y en avait là trois, sans nul doute, à criailler parmi les cèdres. Il demanda à une jeune fille qui, de famille, connaissait l'île, comment cela se faisait.

— Deux sont à nous, répondit-elle. Autrefois nous leur donnions à manger dans la véranda; mais ils sont partis, se sont mis en ménage, et ont eu un bébé.

— A quoi ressemble un bébé perroquet?

— Oh, absolument pareil à un petit bébé juif. Je pense que bientôt il y en aura d'autres. Elle sourit d'un air prophétique.



Il suivit des yeux le navire de guerre *Florealia* qui faisait son entrée dans le port, mouillait, et envoyait à terre un youyou. Le bull-terrier, qui est *de facto* surintendant en chef de la police dans l'île, expliquait les règlements du port au chien responsable d'une goélette de bois de charpente (elle venait de Floride) amarrée à quai. Son policeman se tenait à côté de lui. Le youyou, après avoir mis à terre son officier, poussa. Le policeman dit au chien d'une voix claire : « Allons, viens, Jacquot! Gentil Jacquot! Viens, Jacquot, Jacquot, Jacquot! » L'armement du youyou parut grincer un peu des dents tandis que l'homme et le chien s'éloignaient. Le malade échangea

quelques phrases avec le policeman. Puis il partit en clopinant, le long de la rue qui borde la mer, vers l'autre bout du port, où il y a peu de fond. C'est là que se trouve le chantier de réparation de bateaux de Randolph, tout à côté de la grand route, près du massif de mangliers qui touche aux poinsetties. Un jeune chiot bâtard de fox-terrier, en train de guérir de la maladie, était couché sur le chemin de deux hommes qui voulaient faire entrer au chantier un petit bâtiment de treize mètres, connu pour faire le commerce dans la mer des Antilles depuis un siècle, et dont la roue de gouvernail avait à présent besoin d'un tambour neuf.

— Ne dérangez pas Lil, leur cria Mr. Randolph. Amenez le bateau par le travers, et jetez-y une planche de débarquement. Puis il salua le visiteur : — ...Jour, M'sieur Heatleigh. Comment va cette toux? Notre climat vous convient? Voilà qui va bien. Lil va bien aussi. Le lait la soutient. Vous n'êtes pas son seul admirateur. Winter Vergil est parti lui chercher son lait. Y devrait être revenu.

— Winter Vergil! Par tous les... Qui est-ce donc?

— On ne l'a pas vu depuis une semaine. Il a eu des ennuis. (Mr. Randolph rit doucement.) Il est maître de manœuvre dans la marine... l'âge que vous voudrez. Il a pris sa retraite dans cette île quand j'étais enfant. S'est aussi marié dans l'île... une veuve, de la paroisse de Cornouailles. Ça serait donc une Gallop ou une Mewett. Attendez un instant! Oui, c'était une Mewett. Son premier était un Gallop. Y lui a laissé deux cents ares de bonne terre à oignons, dont un hôtel avait besoin pour étendre son terrain de golf. Et alo-ors, ainsi, voyez-vous, et comme Vergil avait des économies, il a sa maison et son jardin avec l'Arsenal sous la main. Pas plus moyen d'empêcher Grand-Père d'y aller que des crabes terrestres d'aller sur un nègre mort. Je l'attends d'un moment à l'autre à présent.

Mr. Heatleigh déboutonna son veston léger, car le soleil commençait à faire délicieusement son effet. Derrière le vieux bateau se trouvait un hydravion tout rouge, encombré de garnitures de nickel et qui empestait le ripolin frais.

— C'est le dernier machin de Rembrandt Casalis, expliqua Mr. Randolph. Les Dérivés et Applications du Glucose, vous savez bien. Quinze millions de dollars, qu'on dit qu'y vaut.

Mais y connaît pas la manœuvre. Y lui a fait accoster un quai la semaine dernière. M'est bien égal. Il a de quoi me régler mes factures de réparations. Faut qu'il l'ait ce matin... Eh bien! Eh bien! Vous en allez pas quante vous êtes à peine arrivé. Assoyez-vous dans le hangar un petit moment. Vergil va sûrement arriver avec le lait à Lil. Mettez en panne. Faut que vous le voyez. Je ne partirais pas, si j'étais pas obligé. Mais Lil vous tiendra compagnie.

Il pataugea jusqu'à l'hydravion, l'éveilla, en tira de violents hurlements, et démarra avec une détonation à tout casser. Les détritus qui flottaient sur l'eau morte déferlèrent vers la rive, sous les tiges de mangliers, tandis que le bruit de sa fuite s'évanouissait vers le fond du port. Mr. Heatleigh observa les deux hommes qui s'affairaient sur le bâtiment antillais. Ils jetèrent dessus une planche de débarquement, jusqu'à hauteur de la voûte, emportèrent le tambour de barre tout rouillé et balafré, et s'en furent ailleurs. Lil dormait. Le long de la route de corail blanc, derrière le chantier, passa une procession de véhicules à chevaux; car un autre vapeur de plaisance était arrivé, et l'on en répartissait les passagers entre les différents hôtels. Un vieil homme sec, rasé de près, vêtu de tussor immaculé, déboucha dans le chantier, venant de la route. Il portait de la main gauche (la droite était bandée) une bouteille de lait stérilisé fermée hermétiquement. Lil courut à lui, et il demanda où pouvait bien être son maître. Mr. Heatleigh le lui dit. Ils se présentèrent. Mr. Vergil farfouilla dans le hangar, en retira une soucoupe, mais s'aperçut qu'il ne pouvait pas verser d'une seule main. Mr. Heatleigh l'aida.

— Elle vaut bien soixante-quinze cents, remarqua Mr. Vergil tandis que Lil lappait. Elle revient à plus de quatre dollars par semaine depuis six semaines. Enfin, quoi, il est à Randolph, ce failli chien, après tout.

— N'aimez pas les chiens? demanda Mr. Heatleigh.

— Non; pas en ce moment; ni aucun chouchou possible et imaginable.

Mr. Heatleigh jeta un coup d'œil sur la main artistement bandée et fit un signe de tête.

— Non, dit Mr. Vergil, c'est pas des chiens. C'est des perroquets. L'officier de santé de l'Arsenal a dit qu'on aurait plutôt cru que des vautours s'y seraient mis.

— Je ne m'y connais guère en perroquets.

— On finit par s'y connaître à peu près sur tout dans la Marine... tôt ou tard. Ah oui, pour sûr, fi de garce!

— Mr. Randolph m'a dit que vous aviez ser... été dans la Marine.

— Mousse et matelot, quarante et des années. J'ai pris ma retraite ici, en dix, quand Jacky a mis en service le premier de ses sacrés idiots de *Dreadnought*. Toute cette marine nouveau modèle, qu'y disent, est apparue depuis mon temps. J'ai été mousse, par exemple, dans la vieille Division Noire... le *Warrior,* le *Minotaur,* le *Hercules,* et tous ceux-là. Dans les Six Affamés aussi, en admettant que ça vous dise quelqu... Vous partez? Heatleigh était sorti du hangar.

— Oh non! Je pensais seulement à apporter mon s... à m'asseoir là-dessus un moment.

Mr. Heatleigh se tourna vers le petit bâtiment, mais parut attendre que Mr. Vergil le précède sur la planche d'embarquement. Le vieux la traversa en courant et se laissa tomber à l'intérieur avec à peine moins d'agilité que Mr. Heatleigh, qui le suivait. Ils s'installèrent à l'arrière, près de la barre. A l'avant, à partir du mât, il y avait la cale nue et sa membrure noire, dure comme le roc. Le regard de Mr. Vergil, agile sous des sourcils givrés, passa sur le long visage de son compagnon comme un projecteur balaye les approches à demi devinées d'une terre. « Touriste? » questionna-t-il soudain.

— Oui, pour un petit moment. J'ai un canot à moteur à Southampton.

— J'y crois pas, à ces trucs-là... j'y ai jamais cru. Parlez-moi de ça!

Il tendit le doigt vers le mât lessivé et fendillé par l'usage. Il y eut un silence : tous deux se chauffaient au soleil. Mr. Heatleigh se prit un genou dans les mains pour s'aider à soulever une jambe assez raide, en se laissant aller contre la rambarde basse de l'arrière. Ce geste, en tirant sur sa manche, lui découvrit une bonne moitié du poignet, lequel était tatoué. Mr. Vergil, le dos au soleil, extirpa son fourneau de pipe. Une chaude bouffée de cèdre vint à eux par-dessus un parterre de glaïeuls.

— Ha! dit Mr. Vergil. L'eau du port de Southampton. Pensez! Lourde... et froide, donc!

Glapissants et tourbillonnants, les trois perroquets traversèrent l'extrémité du port. Mr. Vergil les menaça de sa main bandée.

— Comment est-ce arrivé? demanda Mr. Heatleigh.

— En obligeant un ami. C'est toujours comme ça.

— Comment cela? Si ça ne vous ennuie pas. Mais dans cette voix sonnait un ordre.

De nouveau, les yeux de Mr. Vergil balayèrent la maigre silhouette.

— Ça vient, dit-il, de ces animaux familiers qu'y a dans la Marine. Sur les bâtiments de ligne et les croiseurs cuirassés, c'est des ours, qui finissent par serrer sur leur cœur les officiers des plus hauts grades. Sur les bâtiments plus petits, des singes et des perroquets là où c'est permis. Y avait un type sur ce vieux *Audacious* — Bon-on Dieu! sensible à la barre, celui-là! — qui avait des caméléons dans les machines, mais y sont allés se fourrer dans les parties mobiles. C'est les perroquets qu'on préfère. Les gens payent cher les perroquets qui parlent bien.

— Qui leur apprend à parler?

— Les perroquets, c'est comme les femmes. Y font des connaissances là oùsqu'y ne devraient pas. J'ai entendu dire que c'est le ton de la voix qui les attire. Eh bien, nous avons deux croiseurs — moi je les appelle des corvettes — dans cette Base. L'un c'est le *Bulleana*, et l'autre le *Florealia*. Sur tous les deux, ça sent le perroquet à plein nez. Toutes leurs sacrées espèces de vert... et ces gris à queue rose comme on en avait sur la côte Ouest. Bon-on-Dieu-de-fi-de-garce! Depuis quand c'est-y que je l'ai pas vue, la Grande Baie d'Australie? Et à quel bord? Le *Theseus?* ou peut-êt' le *Saint-George?* Pendant l'expédition du Bénin, p't-êt'bien? Quand on a trouvé ces quatre cents souverains et les quatre douzaines de bouteilles de champagne qu'étaient restées dans la Pirogue Royale du Roi? Et tout le monde n'a découvert l'argent qu'après!... Pour quant aux perroquets... Y a un nommé Mowlsey, une espèce d'apprenti à l'Arsenal; y travaille du côté des Subsistances. Il est venu me voir, parcequ'y savait que Mrs. Vergil a un perroquet. Ma maison est tout à côté de l'Arsenal, parce qu'ainsi je peux contenter mes goûts. Je veux dire que là où j'ai travaillé quarante ans, ça

me suffit et j'ai pas envie de quitter. Et c'est ainsi qu'on me demande souvent un coup de main pour les trucs délicats.

— Bien sûr, dit Mr. Heatleigh, s'allongeant encore davantage pour rôtir son ventre pareil à celui d'un lézard. La manche de son veston était à présent remontée bien au-dessus du poignet.

— Et — ce soir-là dont je parle — ce Mowlsey a eu besoin de moi pour une mission spéciale. Comme il allait y avoir des tirs pour les deux bâtiments, y fallait remiser tous les perroquets de l'escadre dans le magasin-manœuvre. Y devait y avoir un gradé pour commander les perroquets, avec pouvoir de faire porter en compte journalier leur nourriture et leur entretien. Au retour de croisière, les perroquets devaient être rendus chacun à son propriétaire. Y m'a montré les instructions... tapées. Et comme Mrs. Vergil avait un perroquet, et comme Mowlsey disait que j'avais le prestige nécessaire, y m'a fait accepter ce commandement. Le magasin-manœuvre, c'est pas non plus un mauvais endroit où se tenir. Bon-on Dieu! Je me rappelle quand y avait dedans des espars pleins comme un œuf, et à présent — qui c'est qui reconnaîtrait un bout-dehors de bonnette d'un cartahu, quand on devrait le crucifier dessus?

— Pourquoi envoie-t-on les perroquets à terre pendant les tirs?

— A cause de la commotion, qui les rend muets. D'ailleurs, y n'aiment pas ça. Nous avions un grand babouin mâle sur le vieux *Penelope* (celui qui avait cet arrière), qui n'a jamais pu encaisser le tir des grosses pièces, même à la poudre noire. Y s'amenait vers les bouteilles et grinçait des dents en nous regardant, tous tant que nous étions. Eh bien, c'était empoisonnant, — parce que les bouteilles...

Mr. Heatleigh toussa :

— La bronchite, expliqua-t-il vivement. Contin.... allez de l'avant.

— J'avais pour instructions de me préparer à recevoir les perroquets aux cinq coups. Je suppose qu'on vous a dit, pendant la traversée, sur votre vapeur à passagers, quelle heure ça veut dire à bord.

— Je crois que ça se trouve au dos de la liste des passagers, répondit humblement Mr. Heatleigh.

Mr. Vergil aspira impatiemment une bouffée d'air et continua.

— Y avait un plein baquet de rations de perroquets à l'intérieur. J'ai mis ça au compte du gaspillage habituel de l'Arsenal. Je n'avais pas idée de ce que ça voulait dire pour moi. Eh bien, un magasin-manœuvre, j'aime autant vous le dire, c'est presque tout des fenêtres; et en-dessous, tout du long, y avait des pièces de rechange — des ridoirs à tentes, des espars de voiliers — empilés sur des guis. J'en ai désarrimé quelques-uns, histoire de faire des rayons pour les cages. Je ne me voyais pas accroupi sur le pont pour m'occuper de ces bêtes. Faut trop longtemps pour se remettre debout, à présent. (Bon-on-Dieu-de-fi-de-garce! Et moi qu'ai été pendant six ans homme de hune aux vergues de petit hunier... quartier-maître, sur les barres traversières, à bord de la *Resistance*). Pendant que j'étais occupé à ça, voilà un bruit comme celui de notre infanterie de Marine quand elle a débarqué en Crète... et combien de temps y a-t-y de ça, déjà? Y sont arrivés, débouchant du débarcadère, ceux du *Bulleana* en tête, ceux du *Florealia* sur l'arrière, chacun balançant une cage pour faire tenir son oiseau tranquille. Quand ils ont fait halte et que le balancement a cessé, ils ont tous commencé à se réjouir — je veux dire les oiseaux — de se trouver ensemble. Un maître enroule ses mains autour de mon oreille, comme un mégaphone, et beugle : « Ouvre l'œil, Grand-Père. C'est pas une cargaison qui se garde. »

— Ah! non, pour sûr! J'ai juste pu m'en aller à reculons en leur signalant d'empiler les cages, ceux du *Bulleana* à babord de la manœuvre, et ceux du *Florealia* à tribord. Ils ont fait leur entrée et y les ont empilées conformément — quarante-trois oiseaux du *Bulleana* et vingt-neuf du *Florealia*, ce qui faisait soixante-douze en tout.

— Pourquoi ne dites-vous pas cent? demanda Mr. Heatleigh.

— Parce qu'y n'y en avait pas tant. Ensuite les groupes de débarquement ont continué jusqu'aux portes de l'autre bout; ils ont viré à babord ou à tribord, suivant leur bâtiment, et ont fait route en sens inverse, à l'extérieur du local, pour prendre congé. Soixante-douze oiseaux, et soixante-douze brevetés du pont inférieur appuyés aux fenêtres, qui leur disaient d'être

sages et fidèles jusqu'à leur retour. Et y fallait faire ça en charade mimée, pensez! Un maître a dû me hâler dehors avant que nous puissions nous entendre. Mais il a seulement dit : « Que le bon Dieu t'aide, Grand-père! » et les a ramenés à bord. C'est ça qui a brisé le cœur aux oiseaux... Hein? Ce que j'ai fait? Quand on ne peut rien faire, faut pas se rendre ridicule. Je suis resté dehors, dans les parages, à tirer des bords en attendant une accalmie dans ce typhon. Bon-on-Dieu-de-fi-de-garce! Combien j'en ai vus? Enfin, dites donc, c'est pas un typhon qu'a coulé le *Serpent,* alors? Y avait trop de canons sur l'avant, et y n'a pas pu se dégager d'une petite vague de rien du tout. C'était le frère du *Viper* et du *Cobra,* je crois? Non! Non! C'était des contre-torpilleurs. Mais tous ces malheureux sampans!... Ah, et mes perroquets. Je rentre dans la manœuvre et je dis : « Chut! » comme Mrs. Vergil. Ils ont détaché un groupe de couverture pour soutenir le feu; mais la plupart ont retourné la tête pour m'examiner. Y prenaient mes mesures, comme les bordées font pour leurs sous-officiers et leurs boscos, quand tout n'est pas encore bien tassé à bord. Moi aussi je les examinais, pour repérer les clowns et les gens gênants avant le départ en croisière. Fi-de-garce! Combien de fois j'ai fait ça! C'est pas ceux qui criaient le plus fort qui m'inquiétaient. La plupart des gens ne peuvent pas vivre, encore moins travailler, à moins de blaguer un peu. C'était le noyau — les gars à la redresse — que je voulais identifier. Pourquoi? Quand on sait bien un métier, n'importe lequel, ça devrait suffire pour qu'on les reconnaisse tous. Exemple : j'avais passé vingt et des années à déborder les mauvaises têtes qui prenaient leurs postes pour me faire enrager; et aussi les menteurs et les orateurs qui essayaient de me coller sur le règlement; sans compter toute la racaille qui crache au vent. Et ils étaient tous là — tous les hommes que j'ai jamais portés sur le cahier ou pincés aux sept coups — oui, tous, métamorfusés en ces sacrés oiseaux, et naturellement, comme ils avaient été dressés dans la Marine, y parlaient comme dans le pont inférieur.

Comme M. Vergil s'était arrêté, M. Heatleigh fit un signe de tête avec l'air de comprendre.

— Y en avait un gris à queue rose — un de ces grands sorciers de la côte Ouest — qui se tenait ramassé dans le bas de

sa cage. Celui-là, je l'aurais mis homme de manœuvre à l'avant, rien qu'à voir son matricule, si ç'avait été un breveté comme les autres. Il a attendu que je n'aie plus l'œil sur lui, pendant que je les passais en revue. Et alors y m'a traité de ça avec son ventre, comme un ventriloque. Eh bien, y avait un homme de hune au petit hunier volant — voyons, dans lequel de ces sacrés croiseurs c'était-y? Non! Non! La *Resistance* — un cinq-mâts. Oui, il avait aussi ce don-là, et c'est les autres qui se faisaient attraper. Jemmy Reader, voilà son nom — un grincheux, mal embouché. Je lui ai dit, je veux dire à l'oiseau : « L'ancre n'est pas encore bien à poste; donc je n'ai rien entendu. Mais je n'oublierai pas ça, Jemmy. » Et, fi-de-garce! je n'avais pas pensé à Jemmy Reader depuis trente et des années.

« Et puis, y avait un cacatoès à crête couleur de soufre, et qui jurait, le poison! Il me rappelait quelqu'un que je n'arrivais pas à retrouver, mais j'ai vu qu'il était un peu là pour le grabuge. L'un dans l'autre, j'ai repéré une demi-douzaine de vrais farceurs, et une douzaine d'autres, peut-être, qui les suivraient si tout allait bien. Le reste c'était tout matelots de pont, prêts à faire route avec la première troupe qui serait bonne pour le raffut. (J'avais déjà vu tout ça, quand il me fallait connaître le nom et le poste de sept cents hommes au bout de la première semaine. Me suis jamais donné plus longtemps, ni à personne d'autre.)

« Ensuite Mrs. Vergil est arrivée avec mon déjeuner. Nous avons dû aller dehors, loin de la manœuvre, pour causer. C'était pas des oiseaux pour dames. Mais alors elle a dit, subito comme la cordite : « Ce qu'y te faut, c'est le couvre-cage de notre Jacquot », et j'ai dit : « Le cœur de son époux se reposera sur elle sans crainte. Envoie-le tout de suite. L'un d'entre eux a déjà de l'arriéré. » Elle l'a envoyé, et aussi mon sifflet d'honneur qu'on m'avait fait cadeau en quittant le *Raleigh*. Fi-de-garce! Ça, c'était un navire. Dix nœuds bouline dessus, pour sortir de Simonstown, en traînant sa sacrée hélice.

— Pourquoi un sifflet? De nouveau les yeux de Mr. Vergil transpercèrent Mr. Heatleigh en réponse à sa question.

— Si le jeu se jouait comme dans le pont inférieur, comment est-ce que je pouvais m'en passer? La première fois que

ce kakatoès a commencé à me lancer des jurons, j'ai sifflé le branlebas. Ça l'a arrêté court, en un tour de chaîne. Y s'est ramassé en disant : « Dieu vous bénisse! » Y n'avait pas le cran de Jemmy. Et c'est cela même, voyez-vous, qui m'a ramené dans la tête l'homme qu'il avait été. C'était le numéro Trois, celui qui était au canon de six pouces de babord — y n'y avait pas grand'chose d'autre — sur le vieux *Polyphemus,* celui qu'avait fait sauter la chaîne de port de Berehaven avec son éperon — combien de temps ça fait-y? C'était un grand coquin costaud avec un accroche-cœur graisseux qui lui traînait sur le front — mais je ne peux pas me rappeler son matricule. Y avait quelques autres répliques de bonhommes que j'avais connus, mais Jemmy et cet oiseau-Polyphème étaient les meneurs. Peu à peu ces braillards verts se sont un peu calmés; y caquetaient et grognaient comme des poules un jour qu'y fait chaud; et moi je faisais un calfatage près de la porte ouverte, là où sont les rouleaux de canots. Alors Jemmy m'a fait sa surprise, et j'ai entendu ce que je n'avais pas entendu depuis bien des jours! « L'homme de plat aux biscuits! » On les nourrit aux petits pains mollets, dans cette Marine nouveau modèle, qu'y disent; mais dans le temps, quand un mousse entendait crier ça, y godillait tout ce qu'y pouvait et prenait la distribution pour son plat, ou alors y recevait des coups de pied. Et sur le moment j'ai de nouveau été mousse, et j'amenais mon canot à accoster le vieux *Squirrel,* le brick d'entraînement — doucement. (Je veux dire que je l'ai rêvé.) Donc j'étais déjà à mi-chemin dans la manœuvre, et alors je me suis éveillé, et ils étaient tous à se moquer de moi! C'est Jemmy qui les commandait. Mais y avait quelque chose derrière tout ce bruit (on sent bien ça), et, en me frottant les yeux pour les ouvrir, j'ai vu le baquet de manger à perroquets. C'était sept coups pendant le premier quart de midi à quatre. Et ce qu'y voulaient, et ils en avaient le droit, voyez-vous, d'après le règlement, c'était qu'on leur remplisse leurs mangeoires. C'est là que Jemmy a montré sa malice! Y avait encore des tas de nourriture qui n'était pas consommée, mais ils étaient dans leur droit; et y m'avait cassé, en me nommant homme de plat dans sa volière!

— Qu'avez-vous fait?

— Rien. On voulait seulement me faire marcher, comme y

font dans le pont intérieur. La question, c'était : fallait-y les traiter en oiseaux ou en matelots? Je leur ai donné le bénéfice du doute. Z'étaient du type Marine, et y seraient traités comme à bord. J'ai rempli les mangeoires et renouvelé l'eau là où y fallait, et y se moquaient de moi. Y se moquaient de moi tout ce temps-là. Tout ça m'a amené à la fin du premier petit-quart. Jemmy a attendu que j'aie fini, et puis y m'a de nouveau traité de ça. (Jemmy Reader bordant une écoute au vent, tout craché!) Et ça a mis Polyphème en train. J'ai soufflé la camoufle de Jemmy avec le couvre-cage de notre Jacquot. Ça a court-circuité aussi l'oiseau à l'accroche-cœur; ce qui prouve qu'y travaillaient d'accord. J'ai continué en nettoyant leurs cages avec un couteau à mastic. Ça leur faisait un immense plaisir de me voir maître du gaillard d'avant en même temps qu'homme de plat. Jemmy, naturellement, ne pouvait rien voir, mais Polyphème lui racontait tout, et il a dit, dans le noir, des choses qu'y n'aurait pas dû dire. Il avait du cran. Je ne veux pas lui enlever ça. Ensuite j'ai fermé la manœuvre à clef et je suis rentré chez moi.

« Mrs. Vergil m'a dit que je m'étais bien débrouillé; mais je savais que, jusque-là, ça n'avait été qu'un tir de réglage. Leur jeu, c'était une mutinerie et un complot, et la question était de savoir comment y s'y prendraient. Bon-on-Dieu-de-fi-de-garce! J'ai vu les gens se mutiner des trois ans d'affilée, quand on chassait les boutres à esclaves en mer Rouge, sous une épaisseur de tente, avec « Richard la Frappe », sur le *Petruchio*, cette vieille corvette, celle dont le fond s'est détaché au large des Minicoys. En fin de croisière, tous les officiers qui n'étaient pas aux arrêts simples réclamaient des conseils de guerre, et dans le pont inférieur c'était l'assassinat en balade.

— Comment cela a-t-il fini? demanda Mr. Heatleigh.

— Comme toujours dans la Marine. On est retournés au pays. Après que nos cafards ont tous été morts — ça devait être au large de Gozo — Richard a sifflé le rassemblement pour montrer un plein sac de dépositions, dans l'entrepnt, sous le pavillon : « Y a assez de fiel, de malveillance et de faux témoignages là dedans, qu'y dit, pour couler tout le monde, et moi le premier. Si vous voulez qu'on ramène ça au pays, dites-le ». On n'a pas voulu. « Alors on va l'enterrer chrétiennement »,

qu'y dit. C'est ce qu'on a fait; notre médecin faisait l'aumônier... Ah, et mes perroquets. Je suis allé les retrouver au lever du soleil. On aurait pu les entendre au large des Bahamas depuis le petit jour. Mais c'est leur nature qui veut ça. Je leur ai donné de la place pour s'éviter. Tout à coup y m'est venu à l'esprit qu'y se moquaient encore de moi. (Le plus vilain grabuge que j'ai jamais vu, quand j'étais mousse, commençait par « Tout le monde à la rigolade ». Moi, ces choses-là ne me conviennent pas.) Quand j'ai enlevé le couvre-cage de notre Jacquot de sur Jemmy, y ne m'a traité d'aucun nom. Y restait assis là, à se moquer de moi. Je n'ai pas deviné sa route jusqu'à ce qu'y cligne de l'œil en l'air — Jemmy Reader tout craché, quand il avait un sale tour en train! — et voilà que je vois, dans la toiture, un maudit petit verdurin qui faisait du vol rasant dans tous les sens. Y s'était échappé de sa cage. La minute d'après, en voilà un autre qui se promenait sur un espar, et qui me regardait du coin de l'œil, comme une de ces dames de Gosport, pour voir comment je prenais la chose. J'ai fermé les portes et les fenêtres avant qu'y se soient décidés à décamper. Ensuite j'ai inspecté les cages. Ils étaient occupés depuis le petit jour à défaire les nœuds mal fichus avec lesquels cette Marine nouveau modèle, qu'y disent, les avait enfermés. A la mer, naturellement, y ne pouvaient s'en aller nulle part, et y le savaient. A terre, y m'auraient fait coincer comme responsable s'ils étaient partis ou morts. Et voilà donc pourquoi Jemmy s'était moqué de moi. Ils avaient agi sur son ordre.

— Mais n'aurait-ce pas pu être Polyphème? suggéra Mr. Heatleigh.

— Il a pu transmettre les ordres de Jemmy, mais y n'avait pas la tête de Jemmy. Tout ce que je l'ai entendu faire, c'était se moquer et jurer. En tout cas, pas question de rabattre cette volaille verte qui sortait de ses cages par douzaines; et, quand on ne peut pas exercer l'autorité... faut pas le faire. Donc j'ai passé la porte en douce, et j'ai écouté du dehors. Une vraie palabre de pont inférieur. Jemmy les injuriait tous pour avoir loupé l'évolution. Les premiers déserteurs auraient dû filer par un, voyez-vous, au lieu d'attendre qu'y en ait assez pour faire un chargement. Polyphème répondait à Jemmy en jurant comme un aide-ouvrier à l'arsenal de Chatham; et le reste faisait

des bruits variés parce que ça leur faisait plaisir de s'écouter. Si on ne pouvait plus faire aller sa langue, ça ferait du vilain dans bien des familles. Mais j'ai trouvé qu'il était temps d'arrêter les frais. Alors je suis allé à la maison chercher une paire de ciseaux.

— Je ne vois pas très bien ce que...

— Je vous ai dit que ce canonnier du *Polyphemus* avait une mèche et s'est pris pour une bordée et demie à lui tout seul jusqu'au jour où — bon-on Dieu, comme ça me revenait en surveillant ces volailles — où on l'a conduit chez le coiffeur et où on lui a tondu les cheveux comme à un détenu pour lui apprendre à porter des accessoires graisseux et indécents. Ça l'a maté. Seulement, je n'arrive pas à me rappeler son nom.

Mr. Vergil fronça les sourcils, et Mr. Heatleigh parut en faire autant. Mais cela ne donna rien.

— Quand je suis revenu vers eux, y devait y en avoir vingt de ces petits verts-là d'échappés. Mais y ne pouvaient pas quitter le bord, aussi je ne me suis pas occupé d'eux, et j'ai été tout droit à la racine du mal. Je voulais que Polyphème me laisse lui gratter la tête — ah, le ramoneur! il a mordu comme un chien de chasse en plein dans l'X des ciseaux. (Mr. Vergil brandit la main droite.) Il a fallu que je le tire et que je l'étrangle avant de pouvoir le lui faire sauter — son acroche-cœur — je veux dire sa crête. Et alors — Bon-on-Dieu-de-fi-de-garce! — il a chaviré sur le côté, dans les pommes, comme un bon chrétien! La cérémonie du coiffeur avait eu un effet étonnant sur... sur l'homme qu'il avait été, mais même ainsi, j'ai été vraiment étonné devant ce pauv' oiseau tout chauve! « Voilà pour toi, chien jaune, que je lui dis. La suite, c'est pour Jemmy Reader. » Jemmy n'avait pas manqué un seul détail de mes opérations. Y savait ce qui l'attendait. Y s'est retourné sur le dos comme un requin, et y s'est mis à se défendre du bec et des ongles. Y devait y tenir autant qu'autrefois un Chinois à sa natte — je veux dire à sa queue.

— J'y ai dit : « Jemmy, n'y a jamais eu plus d'un bosco sur aucun des navires où j'ai servi. Mort ou vif, tu seras cassé, aussi tu peux dire tout ce que tu voudras. Ça ne sera pas porté au rapport. »

— Et il a parlé?

— Oui... oh, oui! Mais ça n'a pas été au cahier, vu que le motif était uniquement la mutinerie. J'ai fini par l'avoir — je l'avais mis en pièces et déchiqueté — et j'ai tondu les plumes rouges de sa queue au ras de son derrière tout nu. Il avait bien cherché ça tout du long de son embarquement.

— Et qu'a-t-il fait?

— Plus rien du tout. J'ai jamais vu personne ouvrir beaucoup le bec après qu'on l'a eu cassé. Y ne peuvent pas conduire leur voix, comprenez-vous? Il a essayé de s'asseoir, mais ses galhaubans étaient partis. Alors il a grimpé le long des fils de fer jusqu'à son anneau, comme un très vieil homme. Et il est resté là, à plonger et à osciller, piquant du nez, comme un brick charbonnier. Pauv' vieille canaille!

Mr. Heatleigh lui fit écho.

— Et l'affaire en est restée là? dit-il.

— J'avais coupé le mal dans la racine, répondit simplement Mr. Vergil. N'y avait que la petite verdure ordinaire qui volait en liberté. Quand ils ont vu que je ne prenais pas garde à eux, ils ont commencé à rentrer dans leurs cages, à deux ou trois ensemble, parce qu'ils étaient sociables, tout en discutant le coup. Je les ai fait presser en lançant ma casquette en l'air (y commençait à ne pas faire froid dans la manœuvre, à cause qu'elle était fermée), et avant le coucher du soleil ils étaient tous rentrés; j'ai fixé les portes de leurs cages derrière eux avec les mêmes trucs de bitord que leurs idiots de propriétaires. On n'apprend donc rien de nouveau à personne dans cette nouvelle Marine d'aujourd'hui?

— Et Jemmy et Polyphème? demanda Mr. Heatleigh,

— Jemmy était très occupé à prendre sa nouvelle assiette, et Polyphème, tout ramassé, coassait comme une grenouille en disant : « Dieu vous bénisse! » Aucun cran! Et ç'a été comme ça jusqu'au retour de l'escadre.

— Mais n'y a-t-il pas eu alors quelques histoires entre les deux bâtiments? Un policeman me disait sur le quai — et le youyou du *Floréalia*...

— Les gens de l'île n'ont pas cessé de les chiner à propos de ça : voilà pourquoi. Oui. Leurs groupes de bamboula sont descendus à terre; rien que des bonnets en l'air et des hosannas; on aurait dit des contribuables en goguette. Le maître a vérifié

mes soixante-douze cages — un oiseau par cage — et ç'a été la fin de mon quart. Mais alors, mais alors, il a donné à ses hommes le temps de parler à leurs mignons au lieu de les emmener tout de suite. Une espèce de bouchon huileux du *Bulleana* a commencé, en se plaignant de ne pas avoir son oiseau à lui. J'ai entendu un maître dire : « Arrangez-vous » (Je pense qu'il trouvait ça démocratique). Naturellement l'homme est parti dans la manœuvre pour faire comme on lui disait. Il en a rencontré un du *Florealia* qui se plaignait de la même chose. Ils ont commencé à s'arranger. Et voilà tout le monde parti pour la traversée. Y tenaient leurs cages en l'air, et les regardaient à la lumière comme des verres de porto. Ah, l'œil d'un amoureux, quelle chose étonnante! Oui, ils ont commencé à s'arranger deux par deux.

— Mais Jemmy Reader et Polyphème?

— On a pas mal parlé d'eux aussi. Une sage-femme de torpilleur, ou un breveté du même genre, godillait à droite à gauche pour trouver le dégoûtant qu'avait coupé la queue à sa pauvre Josette. (Je n'avais jamais pensé avant ce moment que Jemmy pouvait être une dame.) Il est entré en collision avec Polyphème (son propriétaire, enfin) qui gémissait sur son accroche-cœur; et, comme y n'étaient pas camarades de bord, ils ont commencé à s'arranger eux aussi. Ensuite, tous ceux qui avaient retrouvé leur bien-aimé se sont naturellement taillés vers leur bord ou leur plat. J'ai vu des grabuges pires dans mon temps, mais le vent fraîchir aussi vite... jamais! Et, comme toujours, y avait quelque chose derrière tout ça. J'ai entendu dire qu'un de ces navires avait touché de la cordite d'avant-guerre pour ses tirs; et il a tiré comme le vieux *Superb* à Alexandrie, jusqu'à tant qu'on a fait sauter la soute. L'autre navire le regardait faire et lui envoyait ses condoléances en signaux de cinq pavillons. Aussi les deux partis sont descendus à terre plus ou moins en état d'inimissié. Quand le bruit est devenu appréciable au dehors, un maître me dit : « Y ne nous écouteront pas, grand-père. Y disent qu'on n'est pas impartiaux! » J'y ai dit : « Dieu sait ce que tu n'es pas. Mais moi je sais bien ce que tu es! Tu sers encore moins que dix mines dans un amarrage portugais. Ferme les portes et les fenêtres, et laisse-moi diriger les opérations. » C'est ce qu'ils ont fait. Et, comme le bruit ne

pouvait pas sortir de l'intérieur, et que ça commençait à chauffer au rouge dans la manœuvre, et que personne ne s'en mêlait, comme je l'avais recommandé, tous ces types du pont inférieur se sont arrêtés comme une chaîne qui saute de l'étalingure, et se sont mis à ramasser les cages défoncées et à discuter le coup.

« Alors j'ai sifflé qu'on évacue le pont inférieur, et je leur ai raconté comment j'avais cassé Jemmy et Polyphème à cause de ce qu'ils avaient fait. (Jemmy était une vraie dame, au bout du compte. Il a pondu un œuf à bord le lendemain, et son propriétaire m'a envoyé un portrait de ça pris au kodak.) Ça leur a changé les idées. Je leur ai dit comment j'avais sué sang et eau dans la manœuvre, à leur garder leurs trésors, et qu'y n'avaient pas le droit de se plaindre si leurs pauvres petits orphelins avaient changé de hamacs en leur absence. Quand j'ai vu qu'y commençaient à rire, je leur ai dit qu'y n'étaient bons que pour la blague, les sèches à bon marché et l'huile capillaire, comme le reste de cette Marine nouveau modèle, qu'y disent, et puis on les a emmenés. Autrement — même si un imbécile n'avait pas parlé d'envoyer chercher l'infanterie de Marine, et n'en avait pas fait un plat dans les journaux — ces deux équipages auraient passé le restant de la croisière à trier leurs perroquets. Et vous savez ce que ça peut représenter de vacarme à terre! ou lieu qu'y se conduisent comme une seule unité quand on les charrie, tout par l'île, en leur parlant de « jolis Jacquots ». Le pire qu'y fassent maintenant sera de tuer un policeman ou deux. Et, si vous permettez, ma façon de les prendre — les oiseaux et aussi le pont inférieur — montre ce qui arrive quand on connaît son métier, Sir Richard.

Mr. Heatleigh changea d'air et d'attitude en s'épanouissant. Il tendit la main. Mr. Vergil se mit debout et la lui secoua. Ils se firent de larges sourires.

— Je puis m'en porter témoin, Vergil, depuis mon premier embarquement. Vous m'aviez reconnu depuis le début?

— J'ai pensé que c'était vous, Commandant, quand vous m'avez signalé de monter le premier à bord. Mais je n'en ai été sûr que quand j'ai eu vu le petit travail que j'ai fait là.

Mr. Vergil montra le poignet découvert, où l'ancre engagée, toujours bleu foncé, apparaissait sous des poils roux.

— Dans la hune de misaine de la *Resistance,* au large de Port-Royal, dit Mr. Heatleigh.

Mr. Vergil fit signe que oui, et sourit.

— Ça a tenu, dit-il. Mais... et votre matricule à vous, Sir Richard, quelles nouvelles?

— C'est parce que des gens qui valaient mieux que moi sont morts à la guerre. J'ai hérité, comprenez-vous?

— Ça veut dire que vous êtes un Lord à présent?

L'autre acquiesça de la tête. Et puis il se donna une grande claque sur le genou :

— Enfin, j'y suis! s'écria-t-il. Ce canonnier du *Polyphemus!* C'était Harris — Le Bavard, pas Les Punaises. — Il est venu avec moi ensuite sur le *Comus* et sur *l'Euryalus.* Prêtait de l'argent.

— C'est bien lui, s'écria Mr. Vergil. J'ai toujours pensé qu'il était un peu juif. Qui donc commandait le *Comus* à ce moment? Je veux dire dans l'Adriatique, quand il a été abordé par l'arrière et que le pacha a sacrement risqué d'être noyé dans sa chambre.

Mr. Heatleigh repêcha ce nom-là aussi de sa mémoire. Allant et venant au hasard à travers le temps, ils se mirent à ramener au jour navires et gens d'époques antiques et oubliées. Car, les vieux le savent, les morts attirent les morts comme le fer attire le fer. L'Amiral se tenait au creux de la membrure d'arrière, les poings serrés sur les genoux, comme s'il eût encore tenu des tire-veille. Mr. Vergil, dressé tout droit en l'honneur de jours et de noms glorieux, lui faisait face derrière la barre débrayée, usée par les coups. Il vacillait légèrement sous la ruée des souvenirs qui passaient à flots devant lui. Victorias et phaétons commencèrent à revenir des hôtels combles. L'une des voitures portait un officier en nage du *Bulleana :* il avait ordre de trouver par tous les moyens l'amiral en retraite Lord Heatleigh, dont le nom s'était, on ne savait comment, égaré sur quelque registre de pension, et de lui transmettre l'invitation de son commandant à leur faire l'honneur de déjeuner avec eux. Et l'heure des cocktails était déjà terriblement proche!...

Un peu plus tard, en buvant ces mêmes cocktails, Lord Heatleigh comprit que l'Escadre de Sa Majesté attachée à la Base estimait que le « Grand-Père » Vergil méritait d'être pendu à la grand-vergue.

— Bien heureux qu'on ne puisse pas en trouver une seule chez vous tous, leur fut-il répondu. C'est lui qui m'a appris presque tout ce que je sais en manœuvre, quand j'étais un morveux. Le meilleur bosco, et — en dehors du service — de loin le plus grand menteur de la Corporation.

LE CONCEPT D'EMPIRE A L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE

par FERDINAND LOT
de l'Institut

A propos d'un livre récent : Louis Halphen, Charlemagne et l'Empire carolingien, *Paris, Albin Michel,* XXVI-532 *pages, avec un tableau généalogique,* 4 *cartes et* 3 *planches hors texte* (*Collection* l'Evolution de l'Humanité, *dirigée par Henri Berr, n°* 43).

C'est un très beau livre. On l'attendait depuis longtemps. Les années tragiques que nous venons de traverser en ont retardé la parution.

L'auteur, replié à Grenoble, puis caché à la Louvesc en Ardèche (de septembre 1943 à septembre 1944), a dû l'entreprendre dans des conditions pénibles, privé d'une belle bibliothèque constituée par lui au cours de bien des années, et aussi de notes, représentant des travaux d'approche, le tout enlevé par l'ennemi et sans qu'on ait pu les récupérer depuis la Libération. La réussite n'en fait que plus d'honneur à l'auteur.

Ce que l'on doit louer tout d'abord, c'est sa parfaite probité. A l'historien digne de ce nom la connaissance des faits et le talent ne suffisent pas, il y faut joindre la pratique de certaines vertus, dont la moindre n'est pas l'horreur de tout ce qui peut le mettre personnellement en évidence par l'étalage d'une virtuosité qui plaît au public mal informé. On ne trouvera pas ici de formules brillantes, de considérations apocalyptiques. L'exposé est simple, clair, net. Quand la pensée a besoin de se ramasser elle le fait en une expression si juste qu'on sent que toute autre serait imparfaite : elle coule de source et n'accuse aucune recherche, aucun artifice. Tel est le vrai style historique. Il atteint chez des maîtres, dont Fustel de Coulanges, par exemple, est un exemple insurpassable, la « littérature », précisément parce qu'il ne la vise pas.

Le nombre des travaux consacrés à l'époque carolingienne est considérable et parmi eux il en est d'excellents. M. Louis Halphen les connaît tous et il eût pu, pour alléger une tâche bien lourde, s'en inspirer. Il n'en a rien fait. Il énumère les plus utiles de ces travaux dans une bibliographie finale, représentant une sélection excellente, mais il s'abstient au cours de son exposé de toute polémique. Çà et là des réserves indispensables, mais discrètes.

L'auteur a voulu que tout dans sa narration fût de première main. Il a poussé le courage jusqu'à renvoyer aux sources même à chaque page, sans craindre la réprobation de certains qui ne comprennent pas la politesse qui leur est faite de les croire capables de contrôler en cas de doute. Ce sont du reste de simples références. Mais, partout où le texte offre un intérêt de premier ordre, que ce soit un capitulaire, un acte synodal, une lettre de pape ou de roi, un passage annalistique, il l'insère dans son texte en donnant une traduction à la fois fidèle et élégante. Cela encore est une vertu. Au moment critique il ne veut pas que sa personne d'historien s'interpose entre le témoignage et le lecteur. Après quoi il reprend ses droits et ses devoirs de critique et discute le témoignage. Mais le lecteur a été averti. Il sent que l'historien ne cherche pas à lui imposer ses vues, mais à guider son inévitable incompétence. Je serais bien surpris si le public auquel s'adresse l'auteur ne lui en savait gré.

Dans l'ouvrage lui-même je louerai tout d'abord l'architecture. C'est bien bâti. Et cette construction est solide puisqu'elle repose sur un seul concept, celui de l'Empire, et les problèmes qu'il soulève, idée qui est un problème.

Charlemagne lui-même, qui donne son titre à l'ouvrage, et pour lequel l'auteur éprouve une profonde admiration, a la place qui lui est due, mais n'occupe pas la scène entière.

Le livre premier lui est consacré. Naturellement la puissance de Charlemagne repose sur des assises constituées avant lui. Après un bref, mais sûr exposé de la décadence mérovingienne et de son remplacement par une dynastie nouvelle, l'auteur s'arrête sur le règne de Pépin. En 752 et 754 une nouveauté capitale s'est produite dans l'institution royale : elle est devenue de droit divin. Saint Boniface, puis le pape Etienne II, ont procédé à la cérémonie du sacre. Le Carolingien a été oint du saint chrême, à l'imitation des rois de l'Ancien Testament. A partir de ce moment sa race est une race sacrée et son représentant est plus qu'un laïque couronné, c'est une manière de prêtre (*sacerdos*), l'oint du Seigneur. Là est le tournant. Le Mérovingien n'était pas « saint ». Il ne devait son pouvoir qu'à une ascendance remontant aux temps païens et plus encore à sa force de conquérant.

Si Charlemagne n'avait pas appartenu à une race sacrée il est infiniment peu probable qu'on eût pensé à ressusciter l'Empire en sa faveur.

Il n'eût pas été empereur si son frère et co-souverain Carloman avait vécu. Leur père avait fait en mourant une si étrange distribution territoriale entre ses deux fils, que le conflit entre eux eût été inévitable. Même si, par miracle, Charles et Carloman avaient vécu en bon accord, le *Regnum Francorum* partagé entre deux maîtres n'aurait pas eu la force d'imposer la domination franque au reste de l'Europe occidentale et centrale. Charles le comprit si bien que, lors de la mort inopinée et prématurée de Carloman, le 4 décembre 771, il n'hésita pas à commettre un acte qui, aux yeux du temps, était un attentat : il dépouilla les deux jeunes fils du défunt de la succession paternelle et prit pour lui seul la totalité du pouvoir.

C'était le seul moyen de triompher des difficultés qui menaçaient le *Regnum.* Charles va s'y employer pendant trente ans avec une énergie inlassable. Ce n'est pas qu'il ait été un grand capitaine, à mon sens : les temps ne comportaient aucune révolution possible dans l'art militaire. Mais il eut le génie de la ténacité, de la persévérance dans ses desseins, unis à la souplesse politique. Il lui a fallu réduire, puis annexer la Bavière, conquérir la Frise et la Saxe, intimider les Slaves, poursuivre l'expansion chrétienne dans l'Europe du Nord, abattre le royaume des Lombards, sans compter qu'il dut venir à bout de mille difficultés d'ordre intérieur. L'auteur s'est refusé de retracer un aperçu de cette activité débordante en suivant l'ordre chronologique, ce qui, du reste, avait été fait par les érudits allemands Abel et Simson dans leurs *Annales du règne de Charles le Grand.* Il a préféré l'ordre topographique. Il a l'inconvénient d'obliger le lecteur à revenir en arrière à chaque subdivision, mais évite la complexité forcée de l'ordre chronologique qui entraîne dans l'exposé une complexité fatigante, obscure et même intolérable.

Inutile de dire que cet aperçu est fait de main de maître. L'auteur s'inspire de ses propres travaux non moins que de ceux des autres.

Dans les toutes dernières années du VIII[e] siècle, Charles, roi des Francs apparaît comme le plus puissant souverain du monde chrétien. L'idée de lui conférer le titre, demeuré prestigieux, d'empereur, paraît naturelle à un lecteur non averti. Dans la réalité c'était chose inouïe, presque monstrueuse.

Depuis plus de trois siècles l'Empire romain avait disparu en Occident ou plutôt il n'y avait plus qu'un seul empereur

au lieu de deux, et cet empereur unique résidait non à Rome, mais à Constantinople.

Justinien, au VIe siècle, avait tenté la reconstitution de l'Empire dans l'ensemble des pays méditerranéens. Il avait réussi en Afrique, en Italie, très partiellement en Espagne. Il n'avait rien tenté du côté de la Gaule, et pour cause. Les Francs, qui s'en étaient rendus maîtres, étaient indomptables et ne lui reconnaissaient aucune suprématie réelle. Bien vite cette tentative de remonter le cours des ans s'était révélée désastreuse. Les Lombards avaient conquis l'Italie presque en entier. L'Islam avait arraché à l'Empire la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, l'Espagne. Les Slaves inondaient la presqu'île balkanique. Cependant, même affreusement amputé, l'Empire qui persistait à se dire romain faisait grande figure au regard des principautés barbares d'Occident. Il était entendu que le souverain qui régnait à Constantinople était, en dignité, le premier du monde chrétien et les rois lui témoignaient de la déférence. L'idée de lui opposer un rival en Occident ne venait à l'esprit de personne. L'Empire était alors considéré comme une unité. Deux empereurs à la fois, l'un en Occident, l'autre en Orient, était un concept aussi monstrueux qu'un homme à deux têtes. Aussi rien de pareil ne germa dans la cervelle de la petite coterie d'ecclésiastiques archaïsants qui, au cours de l'été de l'année 799 seulement, car il n'y a pas trace d'un pareil dessein antérieurement — poussaient, croit-on, Charles « roi des Francs et des Lombards et patrice des Romains », à se parer d'un titre plus imposant encore. Dans leur pensée Charles empereur devait régner aussi bien à Constantinople qu'à Rome, et l'occasion était propice puisque le trône impérial se trouvait alors vide de fait en Orient. Dessein parfaitement insensé. Jamais les Byzantins, les « romains » du Bosphore, n'auraient accepté pour maître un de ces Francs qui pour eux étaient toujours des Barbares. Quant à les plier à sa volonté, Charlemagne, si puissant fût-il en Occident, en eût été parfaitement incapable. Comment se serait-il transporté en Orient? Le centre de l'Europe était impraticable depuis des siècles et il n'avait pas de flotte de guerre sérieuse. C'est sans doute ce qui explique, à mon avis personnel, que lorsque Charles sortit de Saint-Pierre couronné empereur par le pape Léon III et acclamé par le soi-disant peuple romain, en réalité des figurants massés dans la basilique par le pontife, il manifesta du mécontentement et déclara que s'il avait su ce qui se préparait il ne serait pas entré. Son couronnement avait, en effet, été un coup de surprise. Le pape Léon III, qui devait son rétablissement au Franc et tremblait pour sa propre sécurité, avait cru s'attirer sa reconnaissance en lui posant la couronne sur la tête au moment où

il se relevait après avoir prié. Mais l'élu se doutait bien qu'on l'embarquait dans une mauvaise affaire, dans une lutte avec Byzance, ce qui ne manqua pas de se produire et empoisonna presque tout le reste de son existence. S'il voulait la dignité impériale — en admettant qu'il l'ait voulue, ce qui n'est nullement certain — il la voulait à son heure. On lui forçait la main, on brusquait les choses, et c'est ce qu'un esprit politique comme le sien ne peut souffrir. Et c'est pourquoi, contrairement à M. Louis Halphen, je crois le biographe de Charlemagne, Eginhard, quand il nous transmet, longtemps après, il est vrai, ce trait de caractère de son héros.

Empereur, peut-être malgré lui, comment Charlemagne a-t-il compris cette fonction? A-t-il opéré de profondes réformes dans la structure de son Etat? Nullement, de simples retouches et M. Louis Halphen le montre bien. Du reste, il n'eût pu ressusciter un véritable empire « romain », les principes qui soutenaient la *respublica,* comme on appelait le monde romain, ayant été extirpés jusqu'à la racine au cours des âges. Il continua à gouverner, comme par le passé, sans administration centrale véritable, sans fonctionnaires au sens réel du terme, sans finances, jouant des seuls ressorts subsistants, la fidélité de ses vassaux et son prestige personnel. Avait-il réfléchi préalablement aux droits et aux devoirs que lui conférait l'« Empire »? Certainement non : on le voit retenu au nord des Alpes s'enfermer une année entière en son palais d'Aix-la-Chapelle. Visiblement il médite. Il cherche sa voie. En 802 enfin, il sort de son mutisme. Il exige un nouveau serment de ses sujets. Il multiplie les tournées d'inspection de ses représentants en mission (*missi dominici*) chargés de réformer les abus. Surtout il manifeste sa conception du nouveau pouvoir dont il est revêtu. L'Empire pour lui est avant tout un magister spirituel, moral, chrétien. Il a la charge de la protection de ses sujets ici-bas, de leur salut dans l'autre. Ce salut ne peut être obtenu que par la pratique stricte des préceptes de la religion. De là l'allure parénétique de ses capitulaires. De là son intervention incessante dans la vie de chacun, dans la discipline du clergé, dans la dogmatique même. Il va si loin que le domaine du Souverain Pontife lui-même se réduit à presque rien. Et cela en toute innocence. Sûr de son droit qu'il tient de l'onction qui fait de lui un *sacerdos* laïque, il entend régenter l'Eglise, non moins que l'Etat qu'il confond du reste dans un syncrétisme naïf. Il n'innove même pas. Sa législation antérieure à son couronnement impérial est déjà toute pénétrée de sentiments pieux. Empereur, il se borne à accentuer cette tendance. Rien ne doit lui échapper et tout doit aboutir à lui qui décide souverainement en toute matière.

L'Empire est pour lui le moyen de sauver la société par l'Eglise et il semble bien qu'il considère que cette haute dignité lui est personnelle et disparaîtra avec lui. En 806 il dispose à l'avance de son Etat. Il a trois fils, il prépare pour eux trois lots à peu près égaux dans un partage à la mérovingienne. De la succession impériale, pas un mot.

Mais la mort lui enlève brutalement en 810 et 811 ses deux aînés. Il ne lui reste que le plus jeune, Louis, dont il a fait un roi d'Aquitaine dès l'enfance. Il n'a donc plus à craindre les rivalités et les déchirements qu'eût entraînés l'élimination du pouvoir de deux de ses fils au profit de l'aîné. Une continuation de l'Empire devient possible. Et puis Louis en est digne : il est instruit, d'une profonde piété. Se sentant près de sa fin, Charlemagne convoque à Aix-la-Chapelle une grande assemblée en septembre 813 et associe Louis à l'Empire. Du pape, des fantoches figurant le « peuple romain » électeur de droit, il n'est plus question. En réaliste, Charlemagne a consulté le personnel ecclésiastique et laïque des grands qui constituent sa force réelle et il lui fait approuver son choix. Il meurt trois mois après.

Loin d'affaiblir l'idée d'Empire, la disparition du grand empereur la consolide. Charlemagne avait considéré son titre impérial comme surajouté à ses pouvoirs précédents mais ne les absorbant pas. De là sa titulature compliquée, ambiguë : « Charles sérénissime auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur, gouvernant l'Empire romain et en même temps par la miséricorde divine, roi des Francs et des Lombards », et dans la date de ses actes il distingue le nombre des années où il règne en France, en Italie, dans l'Empire. Mais l'idée impériale, considérée tout d'abord avec réserve par le monde laïque, avait fait son chemin. Tout de suite son sucesseur date uniquement en tant qu'empereur et supprime « roi des Francs et des Lombards » dans sa titulature. Evidemment pour lui la dignité impériale absorbe tout, ainsi qu'il convient.

Agé de trente-six ans, lors de son association au trône impérial, Louis est père de trois fils. Trois ans après sa prise de pouvoir il songe à l'avenir. Va-t-il à l'exemple de son père, en 800, considérer la dignité impériale comme personnelle et transitoire? Nullement : l'Empire doit se poursuivre. Mais réserver la plénitude du pouvoir au fils aîné c'est déchaîner à coup sûr des troubles sanglants un jour, quand les puînés auront atteint leur majorité : l'opinion ne comprendrait pas que des fils de souverain n'aient pas une part de royauté. Alors s'élabore la constitution de 817 destinée à concilier les deux principes. A l'aîné Lothaire le titre impérial et ses prérogatives, mais les puînés seront rois. Rois de régions étran-

gères à la région franque par excellence, celle qui va du cours inférieur de la Loire au Rhin et, au delà, à la vallée du Main : Pépin aura l'Aquitaine, Louis la Bavière, régions indociles apaisées par la perspective d'avoir chacune son souverain particulier. En outre, ces rois ne jouiront pas de la plénitude des droits régaliens. C'est ainsi qu'ils ne pourront ni engager, ni terminer une guerre sans l'avis de leur aîné. Il ne leur sera pas permis de recevoir les ambassadeurs étrangers sans son agrément, même de contracter mariage sans sa permission. Chaque année ils devront se rendre à la grande assemblée d'usage pour s'entendre avec l'empereur sur les intérêts communs et aussi lui apporter les cadeaux accoutumés, le « don annuel ». Pépin et Louis sont en réalité des sous-rois dont les pouvoirs ne seraient guère plus étendus que ceux des *missi dominici* s'ils n'étaient viagers et transmissibles.

Pour tout le reste, la politique ecclésiastique de Charlemagne continue, à cette différence près que Louis accentue ses devoirs et atténue ses droits. C'est ainsi qu'il laisse le pape redevenir le maître à Rome et qu'il s'interdit toute ingérence dans le dogme. Plus instruit que son père, Louis, surnommé le Pieux, a le sens des limites qui s'imposent dans les choses d'Eglise, même à un souverain qui a reçu le sacre. Son recul est même trop accentué. Il laisse la papauté usurper les droits impériaux en Italie. Il permet aux évêques de le morigéner, de lui imputer follement les maux d'une société profondément corrompue. Les historiens reprochent à Louis d'avoir humilié le pouvoir en faisant pénitence solennellement à Attigny en 824, de la mort de son neveu Bernard d'Italie, révolté contre lui, condamné à mort, gracié par l'empereur, mais victime du châtiment de l'ablation des yeux, à la mode byzantine. M. Louis Halphen fait justement observer que la pénitence n'est pas limitée au souverain. L'empereur l'a imposée aux grands, même au haut clergé : c'est une purification générale de la société.

Les choses en seraient peut-être restées là, quelque temps tout au moins, sans un incident familial. Veuf, l'empereur se remaria avec Judith, de la maison des Welfs, puissante dans l'Allemagne du Sud. Un fils lui naquit en 823, Charles, le futur roi de France. Il fallut bien constituer à l'enfant l'expectative d'un pouvoir territorial, celui qu'on lui destinait, la Rhétie, l'Alsace et quelques portions d'Alémanie, était peu considérable et il n'est pas assuré que le titre royal lui fût attaché. Ce n'était pas vraiment violer la Constitution de 815 et Lothaire, associé à l'Empire, donna son consentement. Ce qui amena les déchirements des années 830 à 834 ce fut bien plutôt la rivalité des grandes familles qui se disputaient l'influence à la cour. Judih avait sa coterie, Lothaire la sienne.

L'empereur, bon guerrier dont la jeunesse s'était passée dans les camps, était cependant d'une extrême faiblesse de caractère. Il fut ballotté entre ces intrigues, tantôt favorisant un parti, tantôt l'autre. Même quand il fut rétabli sur le trône en mars 834, comme par miracle, l'expérience ne l'assagit pas. Il passa les six années qui lui restèrent à vivre, à défaire, refaire, défaire de nouveau, le partage de ses Etats, favorisant et disgraciant tel ou tel fils, puis à la fin, sous l'influence de l'impératrice, augmentant constamment le lot de son dernier-né, Charles. Quand il mourut, le 20 juin 840, il avait contribué pour une large part à ruiner le concept de l'unité impériale qu'il avait fortifié au début de son règne. Sa faute capitale, irrémédiable aux yeux des contemporains, était d'avoir exigé de ses sujets des serments multipliés et contradictoires. Or le serment de fidélité, prêté sur des reliques, était le seul fondement de cette société qui ignorait le patriotisme à l'antique, avait perdu jusqu'au concept de l'intérêt public, même le sentiment monarchique à l'état pur. A sa mort le monde occidental ne savait plus à qui obéir, ne savait plus où était le devoir.

Lothaire croit alors le moment venu de s'assurer l'Empire. En 839 il s'était réconcilié avec son père et avait consenti à un partage qui laissait à Charles tous les pays à l'ouest de la Meuse, de la Saône et du Rhône, gardant pour lui tout le reste. Le fils, alors rebelle, Louis « le Germanique » était réduit à la Bavière; Pépin était mort en 838 laissant deux jeunes fils que Louis le Pieux, imitant son père en 772, avait déshérités au profit de Charles. Lothaire, oublieux de ses engagements, sortit d'Italie où il était confiné presque sans interruption depuis dix ans, et chercha à accabler Charles. Mais le jeune roi de dix-sept ans s'allia au Germanique et tous deux battirent l'empereur à Fontenay-en-Puisaye, le 25 juin 841. Après deux années de luttes, de pourparlers sans cesse rompus, puis repris, on en vient au célèbre traité de Verdun, d'août 843. Charles gardera tout ce qui est à l'ouest de l'Escaut, du cours moyen de la Meuse, puis de la Saône, des Cévennes, Louis ce qui est à droite du Rhin, plus toute la rive gauche, Mayence, Worms, Spire. Lothaire avait l'entre-deux, avec Aix-la-Chapelle et Rome. Mais son titre impérial ne lui vaut plus aucune prééminence sur ses frères, pleinement indépendants. L'Empire est territorialement réduit au tiers de son étendue.

Cependant il subsiste idéalement dans une unité chrétienne. Les trois frères imaginent le régime de la Fraternité. Ils se réuniront périodiquement pour aviser au bien du monde chrétien. La multiplication de ces réunions accuse, au contraire, leur profonde désunion. Lothaire n'est pas sincère : il cherche à jouer ses frères. Il meurt douze ans après Verdun, en 855.

Il laissait trois fils légitimes. Il avait associé à la dignité impériale l'aîné, Louis, dès 850, lui assignant l'Italie avec mission de la défendre contre les Sarrasins qui avaient pris pied dans le sud. Le puîné, Lothaire II, avait la région entre Escaut, Meuse et Rhin. Pour le plus jeune, Charles, faible de corps et d'esprit, on avait constitué un royaume entre le Rhône et les Alpes. L'Empire se trouvait donc encore réduit. Louis II n'exerçait aucune autorité en dehors de l'Italie. Les Byzantins se moquaient de son titre grandiose. Même en France on le traitait dédaigneusement d'« empereur d'Italie ». Après avoir lutté vaillamment contre les Musulmans il meurt en 875. Il n'avait pas de fils et sa succession était guettée par ses oncles de France et d'Allemagne qui s'étaient déjà partagé la succession de Lothaire II, mort en 869, lui aussi sans laisser de fils légitime. Charles le Chauve fut la partie la plus diligente. Il courut se faire couronner empereur par le pape Jean VIII, le 25 décembre 875. L'Empire étant disputé entre compétiteurs, la papauté était devenue l'arbitre de la situation et désormais il sera admis que nul n'est empereur légitime s'il n'est allé à Rome se faire couronner par le Souverain Pontife. De Rome, Charles alla prendre la couronne d'Italie à Pavie. Restait à se faire accepter en tant qu'empereur par les grands de son royaume. Le monde ecclésiastique et l'aristocratie l'acclamèrent au palais de Ponthieu (en Champagne) en juin-juillet 876.

Son frère le Germanique mourut le mois suivant. Il laissait trois fils. Charles, dit le Gros, Louis de Saxe, Carloman. Charles le Chauve s'imagina qu'il pourrait les accabler et réunir sous son pouvoir l'ensemble des pays qu'avait gouvernés son grand-père Charlemagne. Il s'en prit tout d'abord à Louis de Saxe et crut le surprendre. Mais il fut prévenu et subit à Andernach, le 8 octobre 876, une défaite complète. Puis il tomba malade d'une pleurésie et on le crut perdu. Il se remit, mais mal. Cependant les appels au secours de Jean VIII se multipliaient : le péril musulman ne faisait que s'accentuer et Rome était menacée par l'Infidèle. Charles dut s'exécuter. En juin 877, avant de partir, il réunit à Quierzy-sur-Oise une célèbre assemblée où il prit les dispositions les plus minutieuses pour la durée de son voyage. Nous avons, par extraordinaire, conservé le questionnaire des demandes présentées aux grands et leurs réponses. Tous opinent du bonnet. Rassuré, l'empereur qui se sentait atteint — il parle de sa mort possible dans son capitulaire qui prend les allures d'un testament — passa les Alpes. A peine descendu en Lombardie, il apprit que son neveu Carloman marchait contre lui et, pour comble de malheur, que les renforts attendus n'arrivaient pas. Bien au contraire : une révolte formidable allait éclater. Le royaume

de France entier était contre lui. Les grands se refusaient à se rendre dans l'Italie du sud pour mener contre les Sarrasins une lutte incertaine, alors que les Francs étaient la proie des Danois (les Normands) auxquels l'empereur avait promis, une fois de plus, un tribut pour avoir les mains libres. Charles précipita son retour : il mourut au passage des Alpes, sous le Mont-Cenis, dans une bourgade que j'identifie à Avrieux, le 6 octobre 877. Charles le Chauve, qui avait passé sa vie à conquérir son royaume et dont l'autorité ne fut jamais bien affermie, s'était laissé abuser par le mirage de l'Empire dont le gouvernement était infiniment au-dessus de ses forces.

Désespérément, le pape Jean VIII chercha un empereur. Avant tout c'était pour lui un protecteur contre le péril sarrasin d'Italie. Il ne pouvait être question du fils de Charles le Chauve, le débile et incapable Louis le Bègue! Son père lui-même n'en eût pas voulu comme successeur de l'Empire. Carloman, un des fils de Louis le Germanique, était le plus désigné par ses visées même sur l'Italie, mais il tomba gravement malade. Entre les deux autres fils de Louis le Germanique, Louis de Saxe et Charles d'Alémanie, le pape hésita et finit par se prononcer pour ce dernier. Il le sacre à Rome en février 881. Amère déception! Sitôt nanti du titre prestigieux, Charles le Gros quitte l'Italie sans se soucier d'y combattre l'Infidèle. Son père Louis meurt. Les petits-fils de Charles le Chauve disparaissent à la fleur de l'âge et il ne reste de la branche occidentale de la race carolingienne qu'un fils posthume de Louis le Bègue, Charles, un enfant au berceau et dont la naissance est contestée. Les grands de l'Ouest reconnaissent en conséquence Charles le Gros. L'Empire de Charlemagne est reconstitué dans toute son étendue, soixante-dix années après la mort du fondateur.

Pure apparence! Charles le Gros est impuissant à parer aux dangers qui menacent l'Empire, surtout au péril normand. La « grande armée » danoise remonte la Seine sur 700 navires et assiège Paris en novembre 885. C'est seulement un an après que l'empereur arrive au secours de la cité qui résiste désespérément à la plus grande force normande qui ait été rassemblée. Charles le Gros n'ose livrer bataille. Il achète le départ des envahisseurs et leur abandonne la Bourgogne pour la piller au cours de l'hiver. Puis il regagne l'Allemagne au plus vite. Son retour prend l'allure d'une fuite quand il voit le chef des Normands, Siegfried, le suivre à la trace. Malade, Charles le Gros est incapable de gouverner. Par qui le remplacer? Plus de Carolingien légitime. Heureusement, Carloman a laissé un fils, guerrier réputé, Arnulf. Il est bâtard. Qu'importe! On passe outre la loi qui interdit le trône aux enfants nés hors mariage. A Tribur, près de Mayence, les grands de l'Est le

prennent pour roi. Deux mois après Charles le Gros meurt, oublié déjà, le 13 janvier 888.

En dépit de cet avertissement la chimère impériale persiste. Arnulf s'y laisse prendre. Mais les autres parties de l'Empire ont déjà fait choix de roi, elles aussi. La France occidentale a porté son suffrage sur le comte Eudes, défenseur de Paris. Un Welf, Rodolphe, s'est taillé un petit royaume dans ce que nous appelons aujourd'hui la Suisse romande. Dès 879, un lorrain ambitieux, Boson, beau-frère de Charles le Chauve, mari d'une fille de l'empereur Louis II, s'est fait reconnaître roi de la région entre Cévennes et Alpes. Il vient de mourir, mais il laisse un fils. En Italie, Bérenger, marquis de Frioul, petit-fils de Louis le Pieux par sa mère, et Gui, duc de Spolète, se disputent la couronne d'Italie, même le titre impérial. Affolé par le danger musulman, le pape Etienne II avait eu la faiblesse de conférer l'empire à Gui de Spolète en février 891, et le pape Formose, cédant à la menace, avait dû accorder le même honneur au jeune fils de Gui, Lambert, en avril 892. Nul ne prenait ces fantoches exigeants et impuissants au sérieux. Entre temps, Arnulf s'était fait reconnaître une sorte de prééminence par Eudes de France, puis lui avait opposé l'enfant Charles, dernier-né de Louis le Bègue, et tenait la balance entre les deux. Il avait mis sur le trône de Provence le jeune Louis, fils de Boson. Lambert de Frioul était venu trouver sa « clémence ». L'ensemble des « roitelets », comme dit un annaliste allemand, paraissait lui être soumis. D'autre part, il avait infligé une grosse défaite aux Normands à Louvain, contenu les Moraves. A l'assemblée de Worms, en juin 894, à celle de Tribur en mai 895, il parut l'arbitre de l'Occident. L'Empire semblait lui revenir de droit. En février 896, il prit le chemin de Rome. Le pape Formose l'attendait. L'accueil fut calqué sur celui qu'on avait fait à Charlemagne presque un siècle auparavant. Il semblait que l'histoire allait recommencer. Mais l'histoire ne recommence jamais. Au lendemain de son couronnement, Arnulf dut se mettre en campagne pour réduire Lambert de Spolète, encore bien jeune, mais qui comptait des partisans, car enfin le même pape, ainsi qu'on vient de dire, lui avait conféré la couronne impériale quatre ans auparavant et aux yeux de certains, le pape était un parjure et Arnulf un usurpateur. Mais l'Allemand était en apparence le plus fort. Brusquement, il est terrassé par une congestion cérébrale. On l'emporte en Allemagne où il s'éteindra impuissant, oublié, en décembre 899. Le concept impérial meurt en sa personne, car porté par Bérenger de Frioul, même par le pauvre Louis de Provence que son rival aveugle, le titre tombe dans le ridicule.

Après l'exposé de cette grande tragédie, impossible de ne pas

se sentir envahi par l'émotion, et l'auteur l'exprime, bien qu'avec une extrême discrétion. Et pourquoi pas? Par réaction contre les effusions, louanges, récriminations, invectives que nos vieux historiens prodiguent aux gens du passé, on voudrait aujourd'hui que l'historien fût absolument impassible. Mais ne serait-ce pas une autre « pose » ? Et puis, à force d'indifférence, ne risque-t-on pas de perdre tout sens historique? Je me permets de poser la question.

L'idée d'Empire renaîtra. Le roi d'Allemagne, le Saxon Otto, la reprendra pour son compte en février 962. Mais ce ne sera plus qu'un Empire incomplet. Otto et ses successeurs pourront joindre aux couronnes de Germanie et de Lotharingie celle d'Italie et plus tard, en 1032, celle de Bourgogne. Pourtant, la France occidentale, qui est désormais la seule France, leur échappera toujours. A dire vrai, ils ne songeront jamais sérieusement à l'absorber. Et sans la France, l'Empire qui persiste à se qualifier « romain » est un Empire mutilé, car jamais les rois de France ne reconnaîtront, en dépit de leur longue faiblesse, la moindre parcelle d'autorité à leur puissant voisin. Ils seront, comme diront leurs juristes depuis la fin du XIIIe siècle, empereurs chez eux. Fatalement, l'Empire sera un « Empire romain de nation germanique » selon la juste expression employée à la fin du Moyen Age. Il connaîtra des heures glorieuses mais rares. Sa grandeur éphémère ne dépassera pas la mort de Frédéric II en 1250. Il se survivra, tantôt expirant, tantôt reprenant du souffle, jusqu'à l'année 1806. Napoléon Ier, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, ne saurait le tolérer. Il se transforme en Empire d'Autriche. Il devient pour la première fois, à Versailles, le 18 janvier 1871, Empire d'Allemagne, Empire qui dure jusqu'en novembre 1919. De 962 à 1806 il n'y a jamais eu d'Empire d'Allemagne, vérité qu'on a peine à faire pénétrer dans les esprits mal informés des conceptions constitutionnelles du passé.

Pendant que la monarchie carolingienne, depuis Charlemgne, se laissait abuser par le mirage de l'Empire, le principe monarchique s'affaiblissait ou se transformait. Le seul lien réel qui attachait les hommes comptant dans l'Etat, les nobles et le haut clergé, au roi était la fidélité vassalique. Ce lien qui semblait rigoureux, bien plus strict que le serment de fidélité de sujet à monarque, était fragile dans la réalité des choses. Et ce nous est une occasion de reproduire une page pénétrante de Fustel de Coulanges que j'aurais aimé voir citée par M. Halphen :

« Dans ce régime de la fidélité, les intérêts de l'inférieur étaient trop dans la main du supérieur. C'est une erreur assez commune aux gouvernements de croire que plus ils ont à

donner, plus ils tiennent les hommes par l'intérêt et plus ils peuvent compter sur leur soumission. On s'expose beaucoup, au contraire, quand on se fait le centre de tous les désirs, de toutes les ambitions, de toutes les convoitises. Il est bien vrai que les fidèles tenaient du prince leurs bénéfices et leurs dignités, l'aisance et l'éclat de leur vie; ils ne vivaient, en effet, que par lui; ils étaient selon l'énergique expression de cette époque ses « nourris ». Mais par cela même, ils avaient toujours à redouter d'être dépossédés par lui; ils sentaient que sur un signe de sa volonté, ils seraient rejetés dans le néant. Ils avaient les yeux toujours attachés sur ce chef dont ils pouvaient tout espérer et tout craindre. L'unique occupation de leur vie consistait en deux choses : recevoir de lui et l'empêcher de reprendre. Leur possession, leur richesse, leur bonheur présent et leur espoir pour l'avenir, tout était dans sa main; ce n'était pas une raison pour se dévouer toujours à lui, mais c'en était une pour se défier toujours de lui... Sous une apparence d'universel dévouement, c'était une lutte universelle. » (*Les Transformations de la Royauté pendant l'Epoque carolingienne,* pages 642-643.)

Dans la réalité des choses le souverain est à la merci des fidèles.

La vassalité est un contrat : si le vassal a des devoirs stricts envers le seigneur, celui-ci en a de non moins stricts envers le vassal. Si le supérieur y manque, l'inférieur est délié de ses obligations. Et il est toujours facile à un mécontent de se prétendre lésé par son seigneur. Alors il se croit, ou feint de se croire en droit de porter sa « fidélité » au frère, au fils, voire au neveu du maître. Sous les fils et les petits-fils de Charlemagne les grands (*optimates, proceres*) n'y manquent pas et exercent un véritable chantage sur leur souverain. Pour les retenir celui-ci n'a d'autre remède que de prendre vis-à-vis de ses fidèles des engagements plus circonstanciés. Charles le Chauve en donne le premier exemple, parce qu'il est le plus faible et qu'il a à conquérir le royaume que lui reconnaît le traité de Verdun, mais où il est peu connu, ayant été destiné à régner en une tout autre région. Dès 843, à Coulaines, près du Mans, le jeune roi de vingt ans souscrit une sorte de constitution qualifiée *pacte de concorde* par lequel il s'engage à ne dépouiller personne de son « honneur » (on joue sur le terme qui s'entend également des fonctions de comte, duc ou marquis) « sous une influence perfide, ni par une injuste cupidité ou par caprice ». « Je garantis à chacun de vous, avec l'aide de Dieu, quel que soit son état et sa dignité, le maintien de sa « loi » telle que ses ancêtres l'ont eue au temps de mes prédécesseurs. » Moyennant quoi les fidèles s'engagent à lui témoigner le respect et l'obéissance dus à un souverain.

Encore se réservent-ils le droit de leur présenter avertissements et remontrances. Je crois bien avoir été le premier à mettre en pleine lumière l'importance de ce document dans le volume que j'ai consacré il y a longtemps, en 1909, au règne de Charles le Chauve, avec la collaboration de M. Halphen. Cet engagement, Charles le renouvellera à plusieurs reprises, ainsi en 858, en 869 lorsqu'il se fait couronner roi de Lotharingie à Metz. Sous une forme plus concise les rois de France, Carolingiens, puis Capétiens, le renouvelleront lors de leur sacre... jusqu'à Charles X! Et les autres souverains feront de même.

Désormais, le roi est moins un roi qu'un seigneur de vassaux. Et la vassalité est si bien le nerf du régime que les Carolingiens, Charlemagne tout le premier, croient de leur intérêt de la recommander, de la tourner à leur profit en développant le nombre des vassaux en dehors des comtes et ducs, par l'institution de « vassaux du maître » (*vassi dominici*) non pourvus de fonctions publiques, mais favorisés d'avantages substantiels. Ils échappent au contrôle des ducs et comtes, sont reliés directement à la personne du maître. Ils constituent la vraie force de l'armée à laquelle ils amènent leurs propres vassaux. Et les Carolingiens les sèment dans toutes les parties de l'Empire.

Ils usent aussi d'une autre pratique. Ils multiplient les concessions d'« immunités ». On entend par là l'octroi à un évêché, à un monastère, à un particulier de la prérogative de refuser aux pouvoirs locaux, représentés par le comte ou ses subordonnés, l'entrée sur l'ensemble de leurs domaines, où qu'ils soient situés, lorsqu'ils veulent y exercer la justice ou lever des redevances, soit pour tout autre motif. Longtemps, les historiens n'y ont rien compris et ont taxé de folie ces concessions. Leur vue était superficielle. Les souverains carolingiens savaient ce qu'ils faisaient. Il ne leur échappait pas que leurs prétendus fonctionnaires, les comtes, étaient intraitables, sans cesse en état de rébellion, ouverte ou larvée. Soustraire à leur action d'immenses quantités de territoires immunisés, immunisés ainsi, c'était en réalité affaiblir les tyrannies provinciales, renforcer le pouvoir central. L'immuniste, en effet, était transformé en une sorte de fonctionnaire. Il était responsable de tout ce qui se passait sur ses domaines. Les devoirs que son état ne lui permettait pas de remplir, quand il était clerc, un laïque à ses ordres, avoué pour un abbé, vidame pour un évêque, les remplissait à sa place, et le roi avait un droit de regard sur le choix de ces représentants.

Cette politique n'était pas si sotte puisque, par la suite, les Capétiens en France, les Ottoniens et leurs successeurs dans l'Empire, tireront le plus clair de leurs ressources, parti-

culièrement pour le service armé, des territoires d'Eglise immunistes, alors que leurs sujets laïques serviront toujours avec mauvaise grâce.

Mais cette pratique, comme la vassalité, a l'immense inconvénient d'abaisser un rideau de fer entre le souverain et la masse des hommes libres, les seuls qui comptent, car les paysans (serfs ou colons), les artisans, les marchands même, sont en dehors de la société politique. Au début, les Carolingiens ne s'en rendent nullement compte. Charlemagne s'imagine encore que ceux de ses sujets qui ne sont pas entrés dans la vassalité lui obéissent. Peut-être encore, mais pas pour longtemps. Fatalement les simples hommes libres de chaque comté quand ils seront pris entre deux ordres, celui du souverain lointain, de plus en plus contesté et impuissant, celui du comte dont l'autorité se fait sentir chaque jour et d'une façon pressante, directe, se déroberont aux injonctions du roi.

Le souverain conserve-t-il au moins l'obéissance des dévoués sous sa seigneurie directe? Pas pour longtemps. Lors de la décomposition du *Regnum* qui s'est opérée dans le dernier quart du IX[e] siècle, il s'est constitué par la réunion d'un certain nombre de comtés en une même main une quinzaine de grandes principautés en France occidentale. Vis-à-vis de ces grands personnages qui, au nom près, sont des rois — duc d'Aquitaine et Gascogne, duc de Bourgogne, puis (911) duc de Normandie, marquis de Flandre, marquis de Toulouse, de Gothie (Languedoc), comtes de Vermandois, de Troyes, de Blois et Chartres, d'Anjou, le « vassal royal », isolé, coupé des rapports constants jadis avec son souverain, ne peut résister à la pression incessante du chef provincial : il lui porte sa fidélité. Au X[e] siècle les vassaux royaux achèvent de disparaître.

En terminant ces considérations je tiens à dissiper un regret possible que ressentirait le lecteur en prenant congé de ce beau livre, celui de n'y avoir pas trouvé l'explicitation des causes du violent contraste entre l'idéal et le réel qui caractérise cette société, de n'y avoir rien trouvé sur la vie économique, religieuse, littéraire, artistique. Qu'il se rassure. L'auteur se propose d'en traiter abondamment dans un nouvel ouvrage qu'il intitulera *La Civilisation carolingienne.* C'est à dessein qu'il n'a pas voulu traiter de ces questions en étudiant le concept d'Empire, ce qui eût altéré la pureté des lignes du bel édifice qu'il nous présente aujourd'hui.

CHANT DE L'ENDORMITION

s. a.

par CHRIS MARKER

Puissance Cœur bleu de la nuit Couvaison de foules domptées dans le ressac de la nuit Robes et cœur des foules aux cheminées de la nuit

Pures soumissions aux juges de la nuit Délices et meurtres Globes et villes pesés aux balances de la nuit

Combien de temps encore avant de nous mettre en route Et combien de morts entre nous et le vrai nord

Si la voix ne nous a pas trahis ni la lumière Si

Le bûcher sans tomber en poudre se proclame Et l'immense ressaut des mers libres jusqu'auprès de cette latitude

Si plus une chance de déjouer Dieu Et ses membres noués à l'attente de notre retour sans une réponse de pitié ni cette remontée de la vie pareille aux craquements d'un voleur qui mousse aux lèvres de Lazare

Si plus une main de feu pour montrer le chemin Si des plaines et des plaines couvertes de sel et de traces

Combien de temps encore avant qu'il ne soit plus temps?

La marée nocturne monte jusqu'à cette terrasse Un bruit de fer travaille ces hautes portes sans reflet

Encore l'empreinte unique de notre ange mutilé sur la plage teinte de pierres bleues

Encore le tissu des bouches blanches et closes qui court jusqu'au bout des regards et la peau nue des récifs

Et au-delà rien autre que notre éternelle demande

Pourtant cela aussi nous appartient. Et l'écume Et la ténèbre
La saison tremble dans ce palais du silence Le miroir sombre

des parois nous rend une image inquiète au collier d'obsidienne

La déchirure du regard nous appartient A nous encore l'épave de la lampe contre le visage

Et comme une voile immobile cette part de nous qui survit à l'ignorance et au sommeil

Les pluies approchent Les navires approchent Approchent le solstice et le cortège des animaux humides aux vêtements d'hommes

Approchent la lance de fumée et les grands anneaux marins qui porteront sa nouvelle aux tables de l'Est

Approchent les démons de corail pour s'agripper aux roches et basculer toute la danse jusqu'aux fonds de sable tiède

Approchent les hommes même couchés dans la pierre sous des boucliers de plomb D'autres au-delà sur des barques et des nefs

Mille rouages tournent déjà autour d'une seconde Déjà d'autres hommes scrutent les îles chassent toute présence

Et de toute éternité une aile lourde s'est mise à battre au-dessus de la mer qui lentement descend vers son ombre

Approche le cyclone de l'homme Approchent les troupes de poissons morts jetés de mille pieds dans les ravines d'eau folle

Et nous sur l'autre versant Là n'est pas notre souci

Sinon dans quelques mots dits à la hâte Dans la réponse des temps aux anciens rêves Dans la crainte et le rire et peut-être la prière

Avant que de retourner à la grande contemplation immobile qui continûment nous enchaîne et nous aimante

A la question jamais dite et qu'il ne nous appartient peut-être plus d'entendre

Univers de la nuit Univers de notre possession Carte de notre seul empire

La promesse était la même du haut de nos wagons mouillés quand la couture de l'horizon brûlait et se troublait de vague de feu

Quand immobiles comme ce soir auprès de cette neige sombre

Nous comptions dans le temps les étapes de la vie qui restait à venir

La guerre et encore la guerre et les derniers bûchers de la guerre lentement couverts de notre plus chère cendre

Et au-delà rien autre que la capitulation du silence

Nous possédions alors les voix des femmes à travers la mer

Les dieux chantants du combat venaient se poser sur nous comme des insectes

Une présence continuelle plus assidue que la loutre et que l'ange Un flux de harpe qui nous habitait Un archet fait du crin des morts pour toucher les bords de notre coupe secrète

Nous possédions tous les signes échangés par les hommes

Ceux aussi qui vont plus loin que le but et demeurent perdus comme des fantômes de constellations

Ceux qui s'égouttent au creux de la nuit comme d'une source de verre Et les autres qui ressemblent à de grandes larmes blanches

Tombant à la cadence d'un cri de crapaud cent fois répété et si frêle

Que même les menaces y résonnent comme d'un astre de givre silencieux et ami

Un relai sans fatigue de milliers de criquets pendus à toutes les herbes lumineuses du ciel

Nous écoutions Les longs trains sacrés montaient lentement vers cet ourlet feu et or dans un profond et large bruit de navires

Aussi comme des navires dérivant bord à bord d'autres flottaient à notre hauteur qui revenaient en arrière

Pleins de figures grises et muettes et toujours tournées

Vers l'autre lisière de la nuit Celle où le feu ne vivait pas Ni aucune promesse

Celle où rien ne nous serait donné Où nous devrions être notre lumière

Celle qui se déroulait en ombre comme un dragon mort déjà tout emmêlé aux nuages de sable et à la cendre des sortilèges détruits

C'était la frontière de la paix Ce pays sans étoiles dont nous n'avons pas fini de mesurer en rampant les interminables couloirs de poudre jaune

Cette gouge qui nous suivait comme une louve charognarde pour s'emparer des survivants et clore ses portes de brume dès la dernière sonnerie sur les forts ruinés et les ossuaires de terre brûlée

Tant d'années Tant de rumeur O Paix Et la clameur des continents est toujours la même aux oreilles de Dieu

Que savions-nous du royaume qui venait La paix comme la mort nous était une grande absence

Et pour lui donner forme à notre belle image qu'avions-nous de plus qu'une foi et qu'un désir

Mais comment la reconnaître dans cette cendre furtive Toujours et toujours répandue sur toute flamme et tout joyau

Avec la crainte et le sommeil veillant au seuil Griffons de boue sculptés dans le porche des temps

N'offrant que le geste de la main qui rejette Le geste de la tête qui se détourne La peur et le repos habitant nos maisons

Les prisons pleines d'ombres froides Une autre couleur au front des morts Les mêmes aubes pour mille frères glacés

Et les gros yeux des flics s'allumant comme des phares chaque fois qu'un homme essaie de se tenir debout

Etait-ce l'aube promise du haut de nos wagons bruissants quand il y avait des remous de feu au bout de la route

Quand la nuit était comble de cette tendresse muette que nous cherchons maintenant de toutes nos forces

Dans le froissement calme et profond des cigales du souvenir

Le souvenir est un pays de limbes Notre visite hante son peuple confus et l'assure d'être racheté

Une houle se fait lorsque nous passons les portes. Toute chose est rédimée de nous venir chaleur et calme aux soirs les plus âpres

Même si les plus proches sont indignes Même si les plus beaux sont morts

Même si de cette foule de captifs ensevelis qui lourdement nous dévisagent les regards les plus superbes sont justement ceux-là que nous ne reverrons en cette vie

Même si notre plongée est vaine Même si rien de ce pays ne peut être descellé et nous suivre jusqu'à nos bords

L'ombre en est douce à nos tempes Eternelle demeure la camaraderie des morts

Et ce long dialogue par-dessus l'abîme entrepris aux premiers jours et qui s'échangera sans lassitude jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de mots ou plus de bouches pour les dire

Et nos morts en autre lieu nous les nommerons Il n'est pas temps encore

Lente est notre machine A peine avons-nous franchi les premiers môles La ville des gisants dresse tout contre nous ses colosses en ruine

Et nous ne pouvons encore les tenir ensemble dans un regard

Mais le jour viendra de les décompter Troupe éclatante à la crête des rives Ile de Manhattan où se dresseront des urnes

Et des statues de glace fragiles comme des carillons au confluent de L'Hudson et du Scamandre

Combien de temps demeurerons-nous à guetter la nuit qui parle

A pressentir dans une levée de tous les vents sur la côte le retour des équipages et la marche dans le chenal d'ourques combles comme des tortues marines crênelées de pierreries

A puiser pour ces morts qu'au fond de nous le vide compose

Toute la gloire du monde contenue dans la charge inlassée d'une chevalerie d'écume au tranchant des plages

Et le défilé des barques par la bouche d'un fleuve d'aigue et de mercure

Les fleuves étaient verts au temps de la guerre Nous y descendions le matin lorsque les maisons trempées comme des galets divisaient les mèches de vent gris

Et déjà nous faisions aux morts libation de cette eau tiède et acide

De cette odeur de fruits et de harnachements De ce chant étranger qui prenait à toutes les bouches comme une flamme

De ce goût de l'air vivant où les mots ne peuvent respirer

Aussi certain et inexprimable que le désir et que le feu

De ce portulan des combats gravé de chars et de nègres que nous lisions d'une haute terrasse

Avec de l'autre côté du fleuve l'unique visage de la douleur et de la joie

Et parfois Au plus tard de la veille Un avion égaré poursuivant son entreprise solitaire dans les branches de la lune

C'est là qu'il nous fallait demeurer C'est là que notre tombe était prête
Quel plus riche cortège que l'incessant appareil des armes et des trains
Les grands bâtiments camouflés revêtus de poudres et d'étoffes comme des reposoirs
Le trait oblique d'un canon dressé pour veiller sur les convois L'affût démarré qui roulerait nos corps jusqu'au bas de la ville
Les garçons silencieux jetant leurs casques dans les grands escaliers de pierre grise
Dans les cages de verre où la musique disait Comme l'Océan est profond
Dans les rues irretrouvées où rassemblés à leur tour les régiments noirs se hâtaient vers la mort
Il nous fallait cette mort et pas une autre
Il nous fallait ces compagnons de hasard Ces inconnus si proches Pas les amis gonflés de souvenirs que la douleur crève et qu'il faut rejeter avec des paroles dures
Il nous fallait la chaleur des terres piétinées et non ce froid de la première nuit parmi l'argile et la craie Les fleurs croisées Les signes brûlés
Il nous fallait la prière basse d'un soldat de cuivre et non la plainte imbécile des mères frustrées
Et plutôt que la tache noire d'un prêtre l'éclat du couteau dans la main d'un Ranger Ou une larme de soleil à la joue des filles de la Red Cross

S'écoule à présent le grand lac cimmérien entre les urnes Entre les stèles non encore décryptées et les murailles peintes où s'agitent l'aventure de l'âme et le peuple de l'oubli
Une fraîcheur encore buvaient ces granits Et voici la solitude priant désormais entre les sables secs et les dalles désertées
En une nuit nos villes en-allées plus loin que les empires du Sommeil et les chevaliers d'Ur Emen et Memphis poussière de roses au-delà des marches

Ayah Beau monde La poudre se revêt des formes détruites et cette chaleur en nous comme aux temples engagés de lave

Se groupe et survit sous la simarre du rêve Endormis à nouveau pour la conjuration du verbe Ayah Notre grande récréance ordonnée

Endormis à nouveau sous la double tombe des paupières A travers l'alluvion des conquêtes et le cheminement des hymnes

Les ponts de fer soudain désancrés qui reculent en tonnant dans le mouvement même des nuages

Les flottes inconnues haussées de lances Les anges muets Les grands cernes de foule Diamant et bronze

Ayah Beau monde Combien de temps encore Comme nous aurons aimé cette marne périssable

Cette larme de Dieu dont nous sommes nés Avec le désespoir et la grandeur gravés aux racines du sexe

LES HUMANITÉS

par JACQUES MARITAIN.

L'ADOLESCENT

L'univers de l'adolescent représente un état de transition vers l'univers de l'homme. Le jugement et la vigueur intellectuelle se développent mais ne sont pas réellement acquis. Un tel univers inquiet et mouvant évolue sous la règle des impulsions et des tendances naturelles de l'intelligence, — d'une intelligence qui ne possède pas encore la maturité et la force dues à ces vivantes activités internes que sont les sciences, les arts et la sagesse, mais qui est fraiche et aiguë, avide de porter un jugement sur toutes choses, à la fois confiante et exigeante, et affamée de vision intuitive. La connaissance qui doit se développer chez l'adolescent est une connaissance d'un type particulier, qui tout entière fait appel aux pouvoirs naturels et aux dons naturels de l'esprit, connaissance tendant vers toutes choses à la fois par l'instinct naturel de l'intelligence. L'atmosphère mentale de l'adolescence doit être celle de la vérité à embrasser dans l'élan de la première découverte. La vérité est la force inspiratrice dont l'éducation de la jeunesse a essentiellement besoin, — la vérité plutôt que l'érudition ou la connaissance réflexive de soi-même, — la vérité qui pénètre l'universalité des choses et s'empare de toutes choses plutôt que la vérité objectivement isolée à laquelle vise chacune des diverses sciences. Nous sommes ici en présence d'une impulsion naturelle et instinctive vers quelque vérité tout-embrassante et nous livrant tous les secrets des choses, impulsion qui doit être formée peu à peu à la réflexion critique, mais que j'aimerais à comparer avant tout à cette poussée des premiers penseurs de l'ancienne Grèce vers un monde indifférencié de science, de sagesse et de poésie. Le sens commun et la puissance de pénétration spontanée des vues naturelles de l'intelligence et du raisonnement naturel et non encore techniquement formé constituent l'unité dynamique de l'univers de pensée de l'adolescent, avant que la

sagesse puisse accomplir en l'homme une unité plus stable. De même que l'imagination constituait le ciel mental de l'enfance, de même maintenant la raison montante, la raison naturelle avec sa fraicheur, son audace et ses premières ambitions étincelantes est le ciel mental de l'adolescence; c'est avec le raisonnement qu'il arrive à l'adolescent de s'enivrer. Il y a là une impulsion naturelle qui doit être tournée au profit de l'éducation, à la fois en stimulant et en disciplinant la raison.

Telles sont, à mon sens, les considérations qui devraient guider les éducateurs de la jeunesse dans la période la plus importante et la plus difficile de leur tâche, qui consiste à déterminer le *mode* selon lequel les instruments de la pensée et les arts libéraux doivent être enseignés. La qualité du mode ou du style de l'enseignement est de beaucoup plus grande importance que la quantité des choses enseignées; elle constitue l'âme même de l'enseignement, maintient son unité et le rend vivant et allègre. Si nous cherchons à caractériser l'objectif général de l'instruction au stade des humanités ou de l'éducation du *college* (1), nous pouvons dire que cet objectif est moins l'acquisition de la science elle-même ou de l'art lui-même que la saisie de leur *signification* et la compréhension de la vérité ou de la beauté qu'ils dispensent. Il s'agit moins de participer à l'activité même du savant ou du poète que de se nourrir intellectuellement des résultats de leur effort. Et il s'agit encore moins de développer sa propre habileté mentale et son propre goût à la manière d'un dilettante en acquérant une vue superficielle des procédés artistiques et scientifiques ou des voies et moyens de la grammaire, de la logique et de la méthodologie de l'artiste et du savant. Ce que j'appelle la *signification* d'une science ou d'un art est contenu dans la vérité ou la beauté spécifique qu'ils nous offrent. Le but de l'éducation est de veiller à ce que la jeunesse saisisse cette vérité ou cette beauté par le pouvoir naturel et les dons naturels de son esprit et par l'énergie naturelle et intuitive de sa raison soutenue par tout son dynamisme sensible, imaginatif et émotionnel. Ce faisant, une éducation libérale fera avancer l'intelligence naturelle de l'adolescent sur les traces des vertus intellectuelles qu'il ne possède pas encore et qui sont le mérite éminent du savant réel et de l'artiste réel. La condition pratique pour tout cela est de s'efforcer de pénétrer aussi profondément que possible dans les grands accomplissements de l'esprit humain plutôt que de tendre à l'érudition matérielle et à une mémorisation atomisée.

(1) Les quatre années du *college* américain sont intermédiaires entre les classes supérieures de nos lycées et les premières années d'études universitaires. — La présente étude a été écrite pour un public américain; elle doit être reprise dans un volume à paraître prochainement aux éditions Luf à Paris.

Disons donc que l'adolescent doit apprendre et connaître la musique pour comprendre la signification de la musique plutôt que de devenir un compositeur en herbe. Il doit apprendre et connaître la physique plutôt que de devenir un physicien. Ainsi l'éducation du *college* peut garder son caractère nécessaire d'universalité compréhensive et en même temps labourer et cultiver l'esprit tout entier, rendu disponible et éveillé pour les futures tâches de l'homme.

LE CARACTERE UNIVERSEL DE L'EDUCATION LIBERALE

Dans un ordre social conforme à la commune dignité de l'homme, l'éducation du *college*, l'éducation libérale (2) devrait être donnée à tous, de manière à compléter la préparation des jeunes gens avant qu'ils n'entrent dans l'état d'homme. Introduire la spécialisation dans ce domaine est faire violence au monde de la jeunesse. En fait, le jeune homme choisira sa spécialité pour lui-même et progressera dans sa formation professionnelle, scientifique ou technique d'autant plus rapidement et parfaitement que son éducation aura été une éducation libérale et universelle. La jeunesse a le droit d'être élevée dans les arts libéraux, afin de se préparer au travail humain et aux loisirs humains. Mais une telle éducation est tuée par une spécialisation prématurée (3).

Sans doute une certaine spécialisation doit s'instaurer progressivement lorsque l'adolescent, ayant achevé ses études élémentaires et avançant dans les humanités et l'éducation du *college*, prend graduellement les dimensions d'un homme. Mais cette espèce de spécialisation est simplement celle à laquelle pourvoient spontanément le tempérament, les dons et les inclinations de l'adolescent lui-même. Nous devons

(2) « Du moment que l'éducation libérale est cette sorte d'éducation qui met tout homme en état de penser aussi bien que le permettent ses facultés naturelles, elle est, par définition, appropriée à tous les hommes. Elle n'est pas seulement pour les riches, ni seulement pour l'élite intellectuelle... Une société libre qui la restreint à une minime portion de ses citoyens le fait au péril de son existence. » S. Barr, *Report of the President*, July 1942, St. John's College, Annapolis, Maryland, p. 14.

(3) « Puisque pour vivre bien et puisque même pour gagner sa vie il est nécessaire que l'homme pense, l'éducation libérale est la préparation fondamentale à la vie. Mais c'est une affaire qui réclame le temps entier de l'élève, et qui ne peut être convenablement accomplie par des institutions qui s'efforcent de fournir en même temps une instruction professionnelle et ce qu'elles se plaisent à appeler des connaissances « pratiques ». Cette espèce de connaissances peut être acquise rapidement, soit sur le chantier, soit dans une école professionnelle post-universitaire, par l'homme qui a appris à penser. Elle ne peut être acquise que d'une façon difficile et toujours inadéquate par l'homme qui n'a pas appris à penser. Le prix qu'a dû payer la société contemporaine pour avoir omis ce genre d'éducation fondamentale est le nombre toujours croissant de spécialistes hautement entraînés qui sont, foncièrement, des hommes sans éducation, incapables de se mesurer aux responsabilités variées de la vie. » *Ibid.*

observer ici qu'exiger de tous les élèves le même degré d'étude, d'application et de progrès dans toutes les matières du programme est chose très peu sage (le système des « colles » ou examens mensuels sur toutes les matières me semble à ce point de vue une calamité). Si l'élève montre du zèle pour certaines matières, et à l'égard des autres une apathie naturelle, cette apathie même sera un mode normal de différenciation. Il faut, certes, combattre la paresse, mais encourager et pousser un élève dans les voies qu'il aime et dans lesquelles il réussit est beaucoup plus important, pourvu toutefois qu'on lui enseigne aussi les matières pour lesquelles il éprouve moins d'inclination, en sorte qu'il traverse le champ entier de ces possibilités humaines et de ces achèvements humains qui composent l'éducation libérale.

La conclusion de toutes les remarques précédentes implique une nette condamnation, non seulement des nombreux cours préprofessionnels qui s'insinuent, bien avant la préparation des grades universitaires ou des diplômes techniques, dans l'enseignement du *college,* mais aussi du « système électif » (dans lequel l'élève choisit à son gré, dès l'instant qu'ils comportent le nombre de « points » requis, les cours qui composent son programme d'examen) (4).

Bien entendu, le fait de rejeter le système électif n'implique nullement que l'on ne doive point enseigner, en plus des matières essentielles (et par conséquent obligatoires) du programme, d'autres matières facultatives dans des cours à option choisis par les étudiants selon leurs propres préférences.

Il faut noter que l'âge et le degré de maturité de l'étudiant est un facteur que l'on doit prendre en considération, et que toute discussion concernant le système électif serait rendue

(4) « L'école centrée sur l'enfant peut être attrayante pour l'enfant et, sans conteste, elle est utile comme lieu où les petits peuvent s'affranchir de leurs inhibitions, ce qui fait qu'ensuite ils se comportent mieux à la maison. Mais les éducateurs ne peuvent admettre que les élèves dictent eux-mêmes le programme de leurs études, à moins qu'ils ne soient prêts à avouer qu'ils ne sont que des chaperons contrôlant un processus *d'erreurs-et-d'essais* privé de tout but et dont le mérite principal consiste à préserver la jeunesse de faire quelque chose de pire. Le système de libre choix des cours (*elective system*), tel que M. Eliot l'a introduit à Harvard et tel que l'éducation « progressive » l'a adapté au niveau des élèves plus jeunes et des études scolaires, ce système revenait à nier qu'il y eût aucun contenu dans l'œuvre de l'éducation. Puisqu'il n'y avait aucun contenu dans l'œuvre de l'éducation, autant valait laisser les étudiants suivre leur propre inclination. Ils prendraient au moins intérêt et plaisir à ce qu'ils font, et seraient aussi bien éduqués que s'ils avaient suivi un cours d'études obligatoire. C'était négliger le fait que le but de l'éducation est de relier l'homme à l'homme, de relier le présent au passé, et de faire progresser la pensée de l'espèce humaine. Si tel est le but de l'éducation, il ne peut être abandonné au caprice et aux intérêts spontanés et sporadiques des enfants ou même des étudiants. » Robert M. HUTCHINS, *The Higher Learning in America* (Yale University Press, 1936), pp. 70-71.

plus facile et plus claire si les années de *college* commençaient plus tôt que ce n'est aujourd'hui le cas en Amérique et s'étendaient, par exemple, de seize à dix-neuf ans.

LE PROGRAMME D'ETUDES

Si tout cela est vrai, que pouvons-nous dire maintenant du programme? En abordant cette question mon seul but est de rechercher, d'un point de vue philosophique et par rapport uniquement aux exigences et aux convenances intrinsèques de la tâche d'élever un homme, quels seraient les principaux traits d'un programme *normal* de *college* ou d'enseignement libéral pré-universitaire pour un jeune Occidental d'aujourd'hui.

J'avance, incidemment, l'opinion que, dans le plan pédagogique général, il y aurait avantage à hâter les quatre années de *college*, de telle sorte que la période d'études pré-universitaires (*undergraduate studies*) prenne place entre la seizième et la dix-neuvième année. Ainsi, après les premières années d'« humanités », concernant avant tout la langue maternelle et les langues étrangères (dont l'étude devrait commencer très tôt) (5), la grammaire comparée, l'histoire, l'histoire naturelle et l'art de l'expression de la pensée (6), nous aurions les matières suivantes pour les quatre années d'études pré-universitaires durant lesquelles l'étudiant pénètre pour en faire le tour dans l'univers des arts libéraux :

(5) Si l'on suppose que l'enseignement des langues étrangères commence à l'âge de dix ans, l'adolescent aura une maîtrise suffisante de ces langues après six années d'étude. A seize ans, lors de sa première année de *college*, il complétera cette connaissance des langues dans la perspective propre aux humanités, par une analyse logique et rationnelle de ce qu'il a déjà appris plus ou moins empiriquement. Ensuite dans ses études de littérature et de poésie il entretiendra ses connaissances par la lecture en leur langue de quelques auteurs étrangers.

(6) Si l'on suppose que la période des humanités doit durer sept ans, de telle sorte que sa première tranche — qui forme la transition entre la période des Rudiments et le *college*, et dont l'importance est par conséquent cruciale, — comprenne trois années (de treize à quinze ans), on pourrait répartir ces trois années de la façon suivante :

L'année des *Langues*, comprenant : 1° les langues étrangères, étudiées en relation avec la langue nationale; 2° la grammaire comparée et l'art de l'expression; 3° l'histoire nationale, la géographie et l'histoire naturelle (particulièrement l'astronomie élémentaire et la géologie).

L'année de *Grammaire*, comprenant : 1° la grammaire, particulièrement la grammaire comparée et la philologie; 2° les langues étrangères et l'art de l'expression; 3° l'histoire nationale, la géographie, l'histoire naturelle (particulièrement la botanique);

L'année d'*Histoire et d'Art de l'Expression*, comprenant : 1° l'histoire nationale, l'histoire de la civilisation, l'art de l'expression; 2° les langues étrangères; 3° la grammaire comparée et la philologie, la géographie, l'histoire naturelle (particulièrement la zoologie).

Ainsi, l'on couvrirait en trois ans le champ de ce que j'appelle *les arts pré-libéraux* (à l'exception de la logique qui serait étudiée dans la première année de *college*).

Le plan général que j'ai dans l'esprit et qui est à l'arrière-fond de mes considérations présentes, répartit les principales périodes de l'éducation de la façon suivante : 1. Les rudiments (ou éducation élémentaire) : sept années, réparties en quatre années d'éducation élémentaire initiale

L'année *de Mathématiques et de Poésie,* comprenant : en premier lieu les mathématiques, la littérature et la poésie; en second lieu la logique; en troisième lieu, les langues étrangères et l'histoire de la civilisation.

L'année *des Sciences naturelles et des Beaux-Arts,* comprenant : en premier lieu, la physique et les sciences naturelles; en second lieu, les beaux-arts, les mathématiques, la littérature et la poésie; en troisième lieu, l'histoire des sciences.

L'année *de Philosophie,* comprenant : en premier lieu, la philosophie, c'est-à-dire la métaphysique et la philosophie de la nature, la théorie de la connaissance et la psychologie; en second lieu, la physique et les sciences naturelles; en troisième lieu, les mathématiques, la littérature, la poésie, les beaux-arts.

L'année *de Philosophie morale et politique,* comprenant : en premier lieu, l'éthique et la philosophie politique et sociale; en second lieu, les sciences physiques et naturelles; en troisième lieu, les mathématiques, la littérature, la poésie, les beaux-arts, l'histoire de la civilisation et l'histoire des sciences (7).

Je note que jusqu'à cette dernière année de philosophie morale et politique, la morale (à la fois personnelle et sociale) devrait avoir été l'objet d'un enseignement particulier tout le long de la période des humanités. Puis-je avouer à ce propos que, bien que je croie à la morale naturelle, je n'ai qu'une confiance limitée en l'efficacité éducationnelle d'une morale purement rationnelle détachée abstraitement de ses contacts religieux? Normalement, l'enseignement moral dont je viens de parler comme distinct de la philosophie morale et politique, et qui doit être donné au cours des humanités,

(âge : de six à neuf) et trois années d'éducation élémentaire complémentaire (âge : de dix à douze). — II. Les humanités : sept années, réparties en trois années d'enseignement préparatoire (âge : de treize à quinze) et quatre années de *college* (âge : de seize à dix-neuf). — III. Etudes supérieures, comprenant l'Université et l'enseignement supérieur spécialisé.

Le Baccalauréat (B. A.) serait accordé au terme des années de *college*, comme le couronnement des humanités, et rendrait possible l'admission à l'Université. Là, le temps normalement requis pour la licence (M. A.) serait de trois années; et pour le doctorat (Ph. D.), de deux à quatre années. Ce plan général semble être en accord substantiel avec les réformes proposées par le Professeur John U. NEF dans *The United States and Civilization*, chap. IX, et par M. Robert HUTCHINS, président de l'Université de Chicago, dans *Education for Freedom*, chap. IV. Cependant, puisque les quatre années de *college* seraient avancées, le Baccalauréat pourrait encore être accordé, selon la tradition, à la fin de la dernière année (*senior*) et non, comme le propose actuellement M. Hutchins, à la fin de l'année *sophomore*. Le résultat serait le même en ce qui concerne l'âge de l'élève.

(7) Comme je l'indique plus loin, le programme des deux ou trois dernières années de *college* comprendrait aussi des études facultatives en théologie. Voir ci-après.

devrait à mon avis, être incorporé à la formation religieuse. Est-ce à dire, cependant, qu'il n'y aurait pas de place pour la morale naturelle et qu'elle ne devrait pas être enseignée? La morale naturelle et les grandes idées éthiques transmises par la civilisation doivent être enseignées durant ces années d'études. Elle constituent le trésor même de l'humanisme classique, elles doivent être communiquées à la jeunesse, — mais non pas comme faisant l'objet de cours spéciaux. Elles doivent être incorporées aux humanités et aux arts libéraux, en particulier comme faisant partie intégrante de l'enseignement de la littérature, de la poésie, des beaux-arts et de l'histoire. Cet enseignement doit être pénétré du sentiment de telles valeurs. La lecture d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, d'Hérodote, de Thucydide, de Démosthène, de Plutarque, d'Epictète, de Marc-Aurèle (mieux vaut les lire avec soin dans une traduction que d'apprendre leur langue et d'en lire seulement quelques miettes), la lecture de Virgile, de Térence, de Tacite et de Cicéron, de saint Augustin, de Dante, de Cervantès, de Montaigne, de Shakespeare, de Pascal, de Racine, de Montesquieu, de Dickens, de Gœthe, de Dostoïevsky, nourrit l'esprit du sens et de la connaissance des vertus naturelles, de l'honneur et de la pitié, de la dignité de l'homme et de l'esprit, de la grandeur de la destinée humaine, des entrelacements du bien et du mal, de la *caritas humani generis*. Une telle lecture, plus que n'importe quel cours de morale naturelle, transmet à la jeunesse l'expérience morale de l'humanité.

En commentaire à notre programme idéal nous pouvons proposer quelques remarques. Comme je l'ai indiqué dans le chapitre précédent, la physique et les sciences naturelles doivent être considérées comme constituant une des branches principales des arts libéraux. Elles s'occupent surtout de l'interprétation mathématique des phénomènes naturels, et elles assurent par cette voie la domination de l'esprit humain sur le monde de la matière, non dans la perspective des causes ontologiques mais dans celle du nombre et de la mesure. Elles apparaissent ainsi, si je puis dire, comme une réalisation finale des tendances de pensée pythagoriciennes et platoniciennes dans le champ même de ce monde de l'expérience et du devenir que Platon voyait comme une ombre sur le mur de la caverne. La physique et les sciences naturelles, si elles sont enseignées non pour l'amour des applications pratiques mais essentiellement pour l'amour de la connaissance, en étant référées au type spécifique d'approche épistémologique qu'elles comportent, et étroitement rapprochées de l'histoire des sciences et de l'histoire de la civilisation, fournissent à l'homme une vision de l'univers, une intelligence

de la vérité scientifique et un sens de l'objectivité exigeante, inflexible et sacrée de la plus humble vérité, qui jouent un rôle essentiel dans la libération de l'esprit et dans l'éducation libérale. La physique devrait être enseignée et révérée comme un art libéral du premier rang, à l'égal de la poésie, et probablement plus important que les mathématiques elles-mêmes.

Remarquons encore que notre programme ne prévoit ni le latin, ni le grec; à mon avis l'étude de ces langues représenterait surtout une perte de temps pour le grand nombre de ceux qui sont destinés à les oublier; le latin, le grec et l'hébreu (ou au moins l'une de ces trois langues fondamentales de notre civilisation) devraient être appris plus tard — d'une manière beaucoup plus rapide et plus féconde — par les étudiants qui préparent les degrés universitaires en langues, en littérature, en histoire ou en philosophie. Au surplus, durant la période des humanités, la grammaire comparée et la philologie (8) dispenseraient à l'élève une connaissance très utile des mécanismes internes du langage. Et les langues étrangères étudiées non seulement dans un dessein pratique, mais aussi dans leur rapport avec la langue maternelle, lui fourniraient les moyens requis pour gagner la maîtrise de cette dernière (notamment grâce aux exercices de traduction).

Enfin, en ce qui concerne la littérature et la poésie, la lecture et l'étude directe des livres écrits par les grands auteurs sont le moyen d'éducation primordial; ce point a été clairement mis en lumière par les éducateurs de St. John's College, à Annapolis. Rien ne peut remplacer la « lecture pure », comme disait Péguy d'un « texte pur ». Une telle lecture est également essentielle en philosophie, et même, dans une certaine mesure, dans l'étude des sciences. Tout cela cependant, me semble-t-il, est d'autant plus profitable que les livres en question ne sont pas trop nombreux, et par conséquent peuvent être scrutés sérieusement, avec attention et avec amour, et que leur choix dépend, en partie du moins, des préférences de l'élève (9).

(8) Selon notre plan général, la grammaire comparée et la philologie devraient être enseignées, — comme instruments plutôt que comme sciences, et d'une manière adaptée à la sphère de connaissance de l'élève — avant le *college*, durant les années d'enseignement secondaire préparatoire.

(9) Dans une allocution sur *The Order of Learning* (tirage à part de *The Moraga Quarterly*, automne 1941), le Professeur Mortimer J. ADLER a fait d'intéressantes déclarations et critiques qui devraient être discutées ici. Pour être bref, je n'avancerai que les remarques suivantes :

1. On ne saurait trop souligner le rôle éducationnel des grands livres. Cependant ce rôle ne consiste pas seulement à aiguiser le pouvoir intellectuel de la jeunesse; ils ne sont pas seulement semblables au gros os auquel le jeune chien s'attaque pour s'aiguiser les dents. Si l'on veut pousser jusqu'au bout la métaphore, il faut ajouter que ce gros os est un os à moelle et que le jeune chien n'a pas seulement à aiguiser ses dents, mais aussi à nourrir sa substance vitale de la savoureuse moelle. A coup sûr, il ne s'agit pas pour le jeune étudiant de « maîtriser » les grands

PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

Une dernière observation doit être faite, ayant trait au but le plus élevé de l'éducation libérale qui est de mettre les jeunes gens en possession des fondements de la sagesse. A ce propos, je n'ai pas besoin de m'attacher longuement à plaider pour la philosophie. Il suffit de répéter une remarque bien souvent faite à vrai dire, à savoir que personne ne peut se passer de

livres, mais de découvrir la vérité et la beauté qu'ils apportent, d'être vivifié et délecté par elles, — et, s'ils apportent aussi des erreurs, de discerner et juger celles-ci, quelque maladroit et imparfait que puisse être au début cet effort. Les « dents » de l'intellect ne sont pas réellement aiguisées si elles ne sont pas capables de séparer le vrai du faux. C'est pourquoi les grands livres auxquels l'étudiant a à s'appliquer ne devraient pas être trop nombreux, et leur lecture devrait être accompagnée de commentaires sur leur contexte historique et de cours sur la matière dont ils traitent.

2. L'éducation du *college* n'a pas pour but de faire acquérir à la jeunesse les vertus intellectuelles à l'état de *possession*, mais seulement à l'état de *préparation*. Les arts et les sciences ne doivent être réellement acquis qu'au troisième stade de l'éducation (université, études supérieures spécialisées). La raison pour laquelle l'éducation du *college* doit embrasser *tous les arts libéraux*, en tant que leur connaissance est nécessaire à tous, est précisément le fait qu'elle concerne seulement la compréhension qu'en peut avoir l'intelligence *naturelle* de l'adolescent, progressant de la sorte vers les *habitus* ou vertus.

3. L'expression traditionnelle « arts libéraux » doit être bien comprise. Dans cette expression le mot « art » ne se rapporte pas à l'art au sens strict, en tant que distingué de la « connaissance » ou de la « science ». Ainsi, au moyen âge, les sciences mathématiques (arithmétique et géométrie) et les sciences physiques (astronomie et musique, c'est-à-dire acoustique) étaient les principaux arts du quadrivium. Par conséquent, l'éducation dans les arts libéraux ne consiste pas seulement à acquérir les règles pratiques ou « artistiques » pour bien penser, ou à s'aiguiser parfaitement les dents (c'est-à-dire à se pourvoir de *moyens* indispensables), elle consiste aussi et surtout à se parfaire en connaissance et en vision intellectuelle, et en la saisie réelle de la vérité et de la beauté (c'est-à-dire à atteindre, — d'une façon proportionnée à l'univers mental de la jeunesse, — ces *fins* de l'effort intellectuel que constituent les différentes matières de l'enseignement).

4. La logique devrait être enseignée (en même temps que les mathématiques, la littérature et la poésie) pendant la première année de *college*. Sur ce point, mon plan est en accord avec les observations de Mortimer Adler. Toutefois, ce que j'entends par logique, c'est ce que les Scolastiques qui vinrent après saint Thomas appelaient *logica minor* (à la fois une science instrumentale et un art, traitant des règles du raisonnement). Ce qu'ils appelaient *logica major*, et l'étude de ce qu'est la logique elle-même et de ce qu'est son objet, devrait être enseigné, comme Adler le fait voir en d'autres termes, en même temps que la théorie de la connaissance, durant la dernière année de *college*.

5. Mortimer Adler soutient avec raison que l'ordre de l'enseignement (particulièrement durant les deux premiers stades de l'éducation) devrait suivre l'ordre de la découverte, lequel n'est pas « déductif et scientifique », mais plutôt, dit-il, « inductif et dialectique ». Bien entendu, un peu de dialectique est une bonne chose et la formation socratique dans la comparaison des idées un entraînement très utile, mais plutôt à l'égard du développement de l'esprit critique qu'à l'égard de la voie de la découverte. Je me demande pourquoi Mortimer Adler dirige sa critique contre les *Posteriora Analytica* d'Aristote et non contre la dialectique platonicienne, qui demeure imbue de la supposition que la connaissance est innée en nous et que nous pouvons la découvrir simplement en divisant et en comparant nos idées et en luttant avec elles. Le primat de la dialectique en éducation ne vaut pas mieux que le primat du syllogisme. L'ordre de la découverte — et par suite l'ordre de l'enseignement — est expérimental-inductif et rationnel-intuitif plutôt qu'inductif et dialectique.

philosophie et que, après tout, la seule façon d'éviter les dommages engendrés par la croyance inconsciente en une philosophie sans forme et qui charge l'esprit de préventions est de développer consciemment en soi une philosophie clairement et sérieusement examinée. De plus, la métaphysique est la seule connaissance humaine qui prétende en fait être une sagesse, et avoir assez de profondeur et d'universalité pour pouvoir réellement porter le royaume des sciences à l'unité, la coopération et l'harmonie; et si quelqu'un désire honnêtement contester la validité de cette prétention, il doit forcément commencer par connaître cette métaphysique qu'il met en question. Finalement, l'éducation a pour suprême intérêt les grands accomplissements de l'esprit humain, et si nous ignorons la philosophie et l'œuvre accomplie par les grands penseurs il nous est tout à fait impossible de comprendre quoi que ce soit au développement de l'humanité, de la civilisation, de la culture et de la science.

Il y a à cet égard une question réellement difficile. Une bonne philosophie doit être une philosophie vraie. Or les professeurs de philosophie se trouvent naturellement engagés dans des positions philosophiques qui diffèrent largement. Et si l'une de ces positions est fondée sur des principes vrais, ce n'est apparemment pas le cas pour les autres. La solution de ce problème peut prendre deux formes. Tout d'abord, il existe un certain héritage commun, bien qu'informulé, de sagesse philosophique qui passe à travers tout réel enseignement de la philosophie, quel que soit le système de celui qui enseigne. La lecture de Platon est toujours un bienfait, même si vous n'êtes pas d'accord avec les thèmes du platonisme. En second lieu, les professeurs de philosophie n'enseignent pas pour qu'on les croie, mais pour éveiller la raison; et les étudiants en philosophie sont redevables à leur maître de se libérer de lui. Il y a, à vrai dire, un troisième point qui n'est valable que pour les philosophes aussi endurcis que moi : ils peuvent toujours espérer qu'en vertu de sa vérité même, la philosophie qu'ils tiennent pour vraie, comme c'est pour moi le cas de la philosophie aristotélicienne et thomiste, gagnera de la force parmi les hommes — au moins dans la génération à venir.

On peut poser une autre question en ce qui concerne la manière d'enseigner la philosophie. La difficulté réside ici dans le fait que la philosophie a l'expérience pour point de départ, et que dans les jeunes gens il n'y a pas d'expérience, ou bien peu, de la science, ou de la vie, qui soit propre à fournir ce point de départ. Le remède, à mon sens, est de commencer par donner des éclaircissements historiques concernant les grands problèmes philosophiques; une telle

description historique, visant moins à rendre érudit en histoire qu'à faire prendre conscience de la logique interne et du développement progressif de l'attention humaine à ces problèmes, constitue une sorte de substitut de l'expérience personnelle (10).

Maintenant, ceux qui partagent la foi chrétienne savent qu'une autre sagesse rationnelle, qui s'enracine dans la foi, non dans la seule raison, est supérieure à la sagesse simplement humaine de la métaphysique. En fait, les problèmes et les controverses théologiques ont imprégné le développement entier de la culture et de la civilisation occidentale, et sont encore à l'œuvre dans ses profondeurs, de telle sorte que celui qui prendrait le parti de les ignorer serait foncièrement incapable de comprendre son propre temps et la signification de ses conflits internes. Ainsi démuni, il serait comme un enfant barbare et désarmé errant parmi l'incompréhensible bizarrerie des arbres, des fontaines, des statues, des jardins, des ruines et des édifices en construction du vieux parc de la civilisation. L'histoire intellectuelle et politique des XVIᵉ, XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles, la Réforme et la Contre-Réforme, l'état intérieur de la société britannique après la Révolution d'Angleterre, l'œuvre des « Pilgrim Fathers », la proclamation des droits de l'homme, et les événements postérieurs de l'histoire du monde, ont leur point de départ dans les grandes disputes sur la nature et la grâce de notre âge classique. Ni Dante, ni Cervantès, ni Rabelais, ni Shakespeare, ni John Donne, ni William Blake, ni même Oscar Wilde ou D. H. Lawrence, ni Giotto, ni Michel-Ange, ni le Greco, ni Zurbaran, ni Pascal, ni Rousseau, ni Madison, ni Jefferson, ni Edgar Poe, ni Baudelaire, ni Gœthe, ni Nietzsche, ni même Karl Marx, ni Tolstoï, ni Dostoïevsky ne peuvent être réellement compris sans un sérieux arrière-fond théologique. La philosophie moderne elle-même, de Descartes à Hegel, reste énigmatique sans cela, car en fait la philosophie s'est chargée elle-même, tout le long des temps modernes, de problèmes et d'inquiétudes dont elle a dépossédé la théologie, de sorte que l'avènement culturel d'une philosophie purement philosophique est une chose qu'on attend encore. Dans la vie culturelle du moyen âge, la philosophie était au service de la théologie ou plutôt était enve-

(10) S'agit-il de l'enseignement de la philosophie donné à des chrétiens dans des écoles chrétiennes, il y a en ce cas chez l'étudiant une expérience sur laquelle peut se fonder l'éveil à la réflexion philosophique : je veux dire l'expérience de la foi. En pareil cas, c'est en suivant le même processus que celui du développement historique de la pensée chrétienne, en partant des données de la foi et en dégageant les problèmes philosophiques qu'elles posent devant l'esprit, que l'étudiant pourrait le mieux prendre conscience de ces problèmes. On aurait ainsi une introduction à la philosophie dans laquelle philosophie et théologie seraient d'abord indifférenciées, et au terme de laquelle la distinction entre elles serait fermement établie et clairement comprise.

loppée en elle; dans la vie culturelle des temps modernes, elle n'a été qu'une théologie sécularisée. Ainsi, les considérations que j'ai exposées à l'égard de la philosophie sont encore plus vraies de la théologie. Personne ne peut se passer de théologie, au moins d'une théologie larvée et inconsciente, et la meilleure manière d'éviter les inconvénients d'une théologie subrepticement insinuée est d'avoir affaire à une théologie qui a clairement conscience d'elle-même. Et l'éducation libérale ne peut pas compléter son œuvre sans la connaissance du domaine spécifique et des soucis propres de la sagesse théologique.

Il suit de là qu'un cours de théologie devrait trouver place dans les deux ou trois dernières années d'étude des humanités — un cours qui par sa nature nettement intellectuelle et spéculative serait tout à fait différent de l'enseignement religieux reçu d'autre part par la jeunesse.

L'aspect pratique de la question ne présente aucune difficulté pour les *colleges* qui ont une dénomination religieuse (11). Pour les autres la solution pratique dépendrait de la reconnaissance du principe pluraliste en ces matières. L'enseignement théologique serait donné, conformément à la diversité des croyances, par des professeurs appartenant aux principales confessions religieuses, chacun s'adressant aux étudiants de sa confession. Et naturellement les étudiants qui nourrissent un préjugé contre la théologie seraient dispensés de suivre ces cours et auraient licence de rester à leur gré incomplets en sagesse. Car pour comprendre une telle science il faut que l'âme soit bien disposée, et pour l'honneur de la théologie il ne convient pas d'en imposer l'étude à qui s'en montre indigne en ne la cherchant pas volontairement.

(11) Cf. l'incontestable mise au point du Dr Gerald B. PHELAN sur « Theology in the Curriculum of Catholic Colleges and Universities », dans *Man and Secularism* (National Catholic Alumni Association, New-York, 1940), pp. 128-140.

AUTRES ESSAIS

par GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

DRÔLE DE MÉTIER

Dur, dur, le métier d'écrivain! Tout est dans la recherche. Tu ne crées (et encore avec beaucoup d'escamotages) que ce que tu avais trouvé. Ce n'est déjà plus ce que tu cherches. Tu sais où tu vas, tu te dépasses, tu te rêves, l'œuvre marque où tu es et jauge impitoyablement ce que tu possèdes de toi-même. Et la pire cruauté dans cette affaire, c'est que tu te sens plus ample, plus profond, plus vigoureux, en un mot plus intelligent que ce que tu écris : mais le critérium est sans doute dans l'œuvre faite et non pas dans l'idée que tu en avais.

L'âge de raison. Plus de mirages. Tout est dépassé mais rien n'est atteint, ou ce qui est atteint ne participe pas encore intégralement de ta propre substance.

Vivre va vite. Comprendre, aimer, sentir vont vite, mais s'incorporer la vie au point de pouvoir recréer est fort long. La germination est rapide, parfois instantanée, mais la maturation est lente et aucune volonté ne peut l'accélérer.

Il fut un âge où tu te hissais sur la pointe des pieds, où tu sautais pour étreindre le monde. Tu attrapais tout au vol, c'était simple. Ta réceptivité était d'autant plus grande que ton esprit critique était moins rigoureux. Tu te sentais inspiré. Les mots étaient neufs, ton langage avait l'unique sens que tu lui avais donné.

Puis il y eut l'âge du corps à corps, tu aurais pu écrire un livre en une semaine. Il est plus facile de prendre possession de soi à travers les tumultes intérieurs que dans un recueillement lucide. Ton enthousiasme avait toute l'ardeur de la passion et de la découverte.

Au point de départ de toute création il y a une attitude prise, mais maintenant ce qui te caractérise c'est de n'avoir plus aucune attitude. L'âge est venu de te pencher, te voilà désarmé.

Tu as des notes en quantité, la sensation que tu peux tout créer, tout animer. Il te manque la pièce essentielle pour mettre en marche un mécanisme cohérent.

La tentation vient d'utiliser tes matériaux à des fins immédiates qui ne sont pas les leurs.

Il t'apparait, en relisant tes brouillons, qu'ils ont une force et un caractère que l'œuvre faite n'a plus; elles te ressemblent ces ébauches et tu t'y reconnais si bien! Et pourtant tu n'as pas renoncé à te faire toi-même, tu n'accepterais pas d'être fixé à un seul de tes instants, fût-il le meilleur, et tu te recommences chaque jour, te constituant et t'élaguant un peu moins glorieux, mais toujours un peu plus fait.

Ton premier ouvrage est de vivre et de travailler sur toi.

Rester en contact avec l'intérieur de toi, seul avec cette sonorité si secrète et si intransmissible par laquelle tu vibres à la vie afin de donner la résonance juste et la tonalité vraie. Accord continuel entre la vie et toi, entre toi et toi-même, sujet et objets rivés.

Sensation et dépersonnalisation. Les vérités aux points de convergence — des paraboles se tracent de l'un à l'autre de ces points; si tu essaies de tricher tout devient boiteux, la grimace que tu fais en un clin d'œil défigure tout, figée en caricature.

Penser, réfléchir, des heures, des jours, des semaines; parfois il n'en sort rien que quelques jeux de rapports contradictoires.

L'esprit sape et dénude, le cœur enveloppe volontiers, la sensibilité, plus subtile, est complexe, et a besoin pour se faire jour d'être entièrement incluse et cachée.

Aucune discipline n'est plus rigoureuse que celle qui consiste à savoir, ou du moins à chercher, ce que l'on pense. La pensée est un mouvement continuel, toi tu devras la fixer en des formes circonscrites.

Le maximum de puissance ou d'acuité est dans la condensation. Pour toi tu recherches la formule la plus implicite... tu es avare de mots pour les pensées qui te sont acquises mais l'extrême distillation manque de corps. Il te faut être explicite : marche arrière plus difficultueuse que l'acquisition.

Plus tu cherches loin et moins tu écris, mais tu ne cherches jamais assez loin pour écrire juste. Le drame de la pensée est dans la forme, le drame de la forme est dans le choix.

La spontanéité, l'esprit critique, la réflexion, la patience, la fidélité et le renoncement, l'élan et le recommencement, la réalité, l'évocation, le sens esthétique, autant d'exigences dont l'œuvre souffre si tu y manques.

Si tu avais su tout cela, tu n'aurais jamais osé entreprendre d'écrire une seule ligne. Mais au départ tu ne sentais que l'élan,

la foi, « l'état de grâce ». Tes buts à atteindre se sont éloignés au fur et à mesure de ton cheminement.

Rien de plus personnel que le métier d'écrivain. Rien de plus impersonnel aussi. Tu crois écrire un livre pour X ou pour Y, ce sont d'autres qui l'aimeront, d'autres que tu ne connaîtras peut-être jamais et dont tu ne recevras jamais d'échos.

(N'avais-tu pas, à quinze ans, une espèce d'admiration pour l'objet lumineux, qui, situé au foyer d'un miroir sphérique concave donnait une image infiniment grande située à l'infini? Pratiquement on ne recueillait rien.)

La joie c'est ce qu'on rayonne de soi, quelle que soit la sollicitation interne ou externe qui provoque l'éclosion. Ecrire, c'est peut-être cette joie avant tout?

Essayer de saisir l'insaisissable, de donner un corps à l'esprit, drôle de métier! Et encore plus drôle si tu en exerces un autre!

Recommencer une journée le soir, quand tu as la chance d'avoir fini ta journée, te créer des hontes pour une phrase malheureuse ou pour un mot qui prend figure de gaffe, te créer des angoisses pour avoir trahi ta pensée alors que personne ne te demandait rien et continuer quand même et d'autant plus!

Lutter pour penser et travailler, en dépit du sempiternel aboutissement à l'exercice monotone et quotidien qu'on appelle second métier et qui, en réalité, passe toujours le premier pour accaparer ton temps et tes forces.

Et toi, freiné, entravé, bloqué, attendant quelques heures de liberté! Sitôt lancé tu dois t'arrêter et attendre. Ton découragement intérieur est encore plus lourd à secouer que ta fatigue, et tu finis par douter même de ta foi. Aussi, pourquoi ne dirait-on pas aux bourgeons de s'arrêter, de faire autre chose et de garder leurs feuilles pour plus tard?

Perpétuel recommencement d'un jour sur l'autre et d'un an sur l'autre, dont tu ne gardes rien, sinon ton idée fixe d'écrire quand même, alors qu'il s'agit de tout, sauf de cela, et que les yeux avec lesquels tu travailles te donnent le sentiment que tu chasses des nuées! Et si un jour tu leur avoues comment tu passes tes soirées, tu lis la gêne sur leur visage, comme si, impudiquement, tu leur avais dévoilé une tare honteuse.

Drôle de métier! Le plus absurde quant au bon sens, mais bien le plus humain aussi, autant que le propre de l'espèce humaine est de se surpasser sans cesse, de créer son propre univers et de transmettre à travers l'espace et à travers le temps ses recherches et ses récoltes.



Tout me dit quelque chose, une seule et même chose. Mais j'ai oublié la formule.

Au hasard des accords pour commencer, comme on attrape un train en marche. Cri de bateau, bruit de la pluie, cris d'enfants, bruits de voix. Et le silence soudain.

Recherche, dans le tumulte, de la divine chanson, sur l'harmonie de tous les bruits de l'époque et de la ville.

Il faut vivre comme en fraude à travers le mouvement accéléré. La vie va comme elle peut, enchaîne et juxtapose les éléments les plus hétéroclites.

Se contracter en boule à l'intérieur de soi pour ne pas être éparpillé aux quatre vents. Se battre contre tout, pactiser avec tout. Le bagage humain comme une arche de Noé ou comme un sac de grains.

Où planter? où atterrir? Semer? Semer en abondance et au hasard? avec pour seule certitude le souvenir des fleurs qui ont donné ces graines.

Aller de tous côtés, vibrer à tout! Va! Jusqu'à ce que la corde casse, ou bien trouve-le, l'air de ta divine chanson et compose avec toutes les rumeurs, tous les tumultes, sur l'harmonie de tous les bruits de l'époque et de la ville.

Ou bien meurs hors d'haleine dans la rumeur, comme un muet qui a tout entendu et n'a pas pu répondre.



Une porte s'ouvre, le monde s'ouvre.
Une porte se ferme, le monde se referme.

Depuis des mois, des années, depuis toujours (le temps s'allongeait dans les deux sens) le monde s'était mis à tourner sans que je puisse rien en saisir — je voyais tout, dans les moindres détails, mais tout tournait sans cesse et si vite, en moi et autour de moi, que le monde perdit sa densité — les objets les plus proches me devinrent lointains.

A force de contempler le vide le monde était devenu transparent, d'une autre logique, d'une autre complexité, bien supérieure à ce qu'on peut voir extérieurement, mais qui me laissait des jours, des mois, comme un être auquel on aurait arraché la peau, et sans voix. Mon regard perçait la nuit, hanté de créatures idéales, mais toujours insaisissables, qui m'étreignaient sans cesse et qui se dérobaient sans fin, m'entraînant au-delà de toute limite, en des lieux inconnus, inexplorés, où toutes les musiques vibraient sans

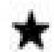
sonorité, où toutes les formes étaient sans forme et sans consistance, où toutes les couleurs vibraient en gris — j'étais pleine de pensers sans langage. Les transparences se creusaient et je m'enfonçais, plus toujours plus, au cœur d'un désert plein de mirages, de soifs, de chaleurs torrides et de froids absolus. Il n'y avait plus ni jour ni nuit, tout était non-délimité.

Ce monde sans forme et sans écho aspirait ma vie nuit et jour, sans une seconde de répit, où que je sois et quoi que je fasse. La torture, la mort lente de la vie qui ne peut prendre corps.

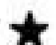
J'essayai de m'en sortir par l'altitude, afin de planer par-dessus ce monde centrifuge qui m'aspirait.

J'écrivais que la vie est une grande passion dont on vit et dont on meurt... La vie, je lui mettais tout sur le dos, ce que j'adorais et ce que je détestais, justement parce que ce monde total, absolu, sans forme et non-délimité ne vivait pas. Et l'on en crève d'étreindre le vide.

Et la fin de cette histoire? c'est là le pire de tout, c'est que cette histoire ne finit pas...



Tout est réel. Il n'est pas une réalité sensible qui n'ait ses prolongements de rêve à l'infini. La réalité c'est le champ de notre sensation, très borné pour ceux qui la délimitent avec tant d'assurance, illimité pour d'autres. Il n'y a ni rêve ni réalité, il y a des êtres qui ont de l'âme, pour ceux-ci, toute réalité est source de rêve et des êtres qui n'ont pas d'âme, leur réalité est plus vide et plus absurde que le rêve des plus fous.



Mais rien ne remplace la vie, la présence des êtres, les formes, les corps du sentiment ou de la pensée, l'instant vécu dans notre sensation. Et encore, je m'en rends bien compte, je n'ai pas eu le temps d'apprendre l'espace : j'arpente; je n'ai pas bien dans les jambes le sens des lenteurs et des pesanteurs, je ne sais pas marcher d'un pas moyen et régulier, j'escamote, j'en suis sûre. Et si tous nous avons si fort tendance à rêver, ce n'est pas par excès de sentiment, c'est par carence de corps à étreindre, d'horizons à découvrir, de matière à pétrir, et, si nous sommes encombrés d'idées, c'est faute de sentir, de vibrer, de penser. Toutes nos tares et toutes nos faiblesses ne sont que des manquements à la vie.



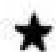
Qu'il s'agisse de joie ou de peine, de rêve ou d'action, de lutte ou de renoncement, tout état est bon ou supportable pourvu qu'on

puisse être entièrement dans cet état; n'importe quel royaume pourvu qu'on soit maître en ce royaume.

★

Le monde extérieur est sans doute plus variable que l'être intérieur, et c'est peut-être ce qui donne un aspect si changeant à certains? Ils ne reflètent plus les mêmes lignes et eux-mêmes sont pris aux mirages de leur propre surface?

Mais au plus profond d'eux-mêmes?



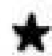
Apprendre à vivre c'est peut-être avant tout apprendre le temps, la vie à travers les formes et à travers le temps. Le devenir est dans la sensation qu'on prend des choses.

Jour par jour on grimpe le temps, au fur et à mesure qu'on ascensionne on découvre le panorama plus large. Jamais de sommet définitif : chaque palier s'appellera le temps présent!

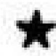
Il ne s'agit pas dans cette ascension de voir les choses « avec le recul du temps », ce serait voir les êtres et les choses dans un éclairage qui ne serait plus ni le nôtre ni le leur, ce serait juger les êtres et les choses en dehors de leur raison d'être.

Ceux qui, « avec le recul du temps », transcendent d'insolubles questions, ce sont ceux qui, statiques, attendent que l'angle d'un fait passé coïncide avec leur lorgnette! le temps ne résout aucun problème.

Ce n'est pas « avec le recul » que je veux voir, c'est avec l'ascension, afin de voir chaque chose dans l'ensemble qui fut, devint et reste le sien — en dehors de tous les expédients de notre vouloir.



J'ai toujours été fascinée par le Temps. C'est la notion la plus variable, sans cesse à réviser, à ressaisir. C'est avec lui que tout ce qu'on a conquis vous échappe, en dehors de lui qu'on possède ce qu'on possède absolument. Mais par contre, le devenir, quel sillage admirable des trajectoires du temps! Le testament de la vie qui a passé...



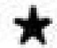
Le temps est peut-être le seul facteur variable dans la permanence d'un être. On le dépasse, on l'utilise, on va à l'encontre mais quoi qu'on fasse, on ne possède jamais de lui que l'ombre portée par les choses après son passage...

Je dis cela ce soir — demain je dirai autre chose selon que les ombres auront grandi ou que je regarderai ailleurs.

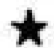
C'est toujours le soir que je pense au temps, c'est peut-être une façon de me donner le change, parce que toute la journée est à l'action et que c'est par l'action que la vie vous possède.



L'action, il faut l'aimer comme une cause perdue à l'avance. Il faut aimer l'action pour l'action. Tous les buts sont décevants par le seul fait qu'ils sont limités. A peine un but est-il atteint que tout en nous en poursuit un autre, pour agir, encore et toujours, parce que rien de vivant jamais ne s'arrête à rien, parce que la vie se recrée sans cesse, parce que l'action, comme l'instinct de vivre, est une perpétuelle poursuite. Il n'est pas d'autre conquête que ce qui s'est constitué en nous par cette course à perte d'haleine qui est notre vie même, alors que nous savons si bien que jamais nous ne rattraperons le temps et que tôt ou tard la vie nous laissera en chemin.



Il n'est peut-être pas besoin d'espérer pour entreprendre, mais, à coup sûr, il est nécessaire d'entreprendre pour espérer.



LA VOIX DU SILENCE

Le peintre B..... faisait le portrait d'une dame qu'il aimait. Il la peignit d'abord telle qu'elle était. La dame ne manifesta rien.

A la seconde séance, il la peignit alors telle qu'il la rêvait et lui communiqua un charme auquel nul ne pouvait être insensible. La dame ne manifesta rien.

A la troisième séance, il accentua toutes les particularités du visage — la tête et la toile prirent vraiment beaucoup de caractère. La dame ne manifesta rien.

Enfin, ne sachant plus que faire pour lui plaire, il essaya de mêler le caractère au charme, et quand tout fut terminé, la dame lui dit avec un sourire charmant : — Vous savez, j'aimais bien votre première manière!...

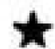
— ?

— Mais tous ces tâtonnements n'étaient pas pour me déplaire.

— ?

— Continuez, faites sans vous occuper de moi.

Et il n'eut plus qu'à recommencer, de mémoire, parce que la fois suivante la dame ne revint pas.



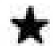
L'usure accompagne en silence tout ce qui vient, tout ce qui vit, et mine en sourdine.

Et l'on vit à crédit avec de l'espérance!

Ce n'est pas à cause de ce que l'on est, ni même de ce qu'on est devenu, que l'on s'inquiète.

Mais de ce qu'on aurait pu être...

On se sent un saint au réveil et l'on remet ses nippes pour aller « gagner quotidiennement son pain ».



Il pleut; je me suis arrêtée dans un petit bistrot, un coin de la vitre ouvre sur un coin de trottoir. Une demi-coupole noire ruisselle par-dessus la tête des passants, les arbres se rapetissent et se rapprochent dans le gris des lointains.

Les flaques de pluie s'étalent. Mais, à l'intérieur du café, bien campés sur leurs pieds écartés, des joueurs de belotte, la casquette en avant, comptent dans leur moustache le temps par tierce, par cinquante et par cent, et rebelottent devant quatre verres de vin qu'ils vident à petits coups pour marquer la victoire ou noyer la défaite.

Toute la vie pleut.

Et tous ces délayages de flaques et de passants rendent la vie et l'ennui comme la pluie.

Les heures se suivent et se ressemblent. Les jours s'en vont et reviennent le lendemain. La chance vide sa coupe dans quatre verres de vin.



— Le soleil — la joie.

Le ciel bleuté, le vent, les branches d'arbres.

Le sommeil incomparable. La joie en dehors de soi, en manière de révélation.

La nuit avec les voix de l'ombre, un anonymat d'obscurité.

La vie se limite au baiser. Le baiser isole la bouche de soi — la bouche embrasse — étreint.

Le reste du visage, fantôme, invisible un instant.

Une main se réincarne, un buste, deux bras.

Tout s'anime, se fond, se dédouble, se soude.

Miracle de l'amour et de la nuit.

L'au-delà bleu, au-delà de l'au-delà rouge.

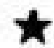
La chute noire — anxieuse de bruits, de visions et du désir de vivre, encore, terriblement.

L'amour anonyme et fou, escaladant toutes les étapes dans la nuit.

Réveil, halte entre l'au-delà bleu et l'au-delà rouge. Le souvenir d'une foule de choses, un monde à travers toutes les époques et tous les âges, des présences d'âme et des souvenirs d'être.

Flous comme des visions d'univers, poignantes et grises comme les terreurs du monde.

Et puis, les arbres et le ciel encore bleu.



VEILLÉE D'AME

Quelque part encore, où, je ne le sais même plus, mon pas toujours martelant le sol arpente jusqu'au dernier regret tout ce qui fut.

Dans la tour des ruines hantées de fantômes, veille, jour et nuit.

Le sol est fait de cœur battu. Les murs cimentés de sang séché à la salure des larmes.

Rafales, nuit et jour, sans repos, le désespoir a rompu toutes les digues.

Il suffira d'une bourrasque, les portes claqueront, les vitres se briseront. Le monde fuit, le sol est mouvant tout autour.

Les passions et la désespérance tournoient dans l'immense ciel de l'innocence.

EN ALLEMAGNE
BERLIN - HAMBOURG

par J.-F. ANGELLOZ.

Trois tournées de conférences nous avaient permis de reprendre contact avec l'Allemagne dans la zone d'occupation française; une quatrième, qui vient de nous conduire à Berlin et Hambourg, nous a fourni l'occasion de pénétrer au centre même de l'ancien Reich, dans cette capitale déchue que les Allemands appellent volontiers « la cinquième zone », et dans le grand port hanséatique, qui n'est pas seulement la deuxième ville d'Allemagne, mais aussi une tête de pont destinée à établir la liaison avec le monde anglo-saxon et les pays scandinaves. Nous avons pu nous entretenir avec des Français qui habitent dans ces deux villes depuis longtemps et avec d'assez nombreux Allemands cultivés, pondérés, à l'esprit très ouvert. Nous voudrions, en toute objectivité et impartialité, transmettre à nos compatriotes les observations que nous avons pu faire et les renseignements que nous avons pu recueillir sur la vie matérielle et surtout spirituelle de cette région, spécialement sur la situation de l'édition.



Nous n'insisterons pas sur les destructions, dont le caractère dantesque peut tenter les virtuoses de la plume et du crayon. Presque toutes les grandes villes allemandes sont détruites dans des proportions qui approchent souvent de 90 %, les pans de mur tronqués alternent avec les maisons vidées de leur substance et avec les amas de décombres, d'où émergent parfois des poutrelles métalliques tordues. Rien de plus révélateur peut-être que de suivre l'axe Est-Ouest de Berlin et de traverser l'ancien Tiergarten, dont les arbres ont été abattus pour chauffer la population et remplacés par des potagers

destinés à la nourrir. Non seulement les bâtiments détruits ou endommagés portent témoignage, mais la nature elle-même : au milieu de ce grand parc, orgueil des Berlinois, la colonne de la victoire, où flotte le drapeau français, semble veiller sur des ruines, et l'on dirait que les statues qui bordent l'allée de la victoire, jadis encadrées de verdure, font pénitence au grand jour.

Rien n'a été reconstruit et l'on s'est contenté de mettre de l'ordre dans le chaos afin de rendre la circulation possible. Nul ne peut même dire quand et comment la reconstruction commencera. Des architectes optimistes évaluent, paraît-il, à 400 millions de mètres cubes les décombres qu'il faudra enlever avant de rebâtir Berlin; ce chiffre n'est qu'une approximation lointaine, mais il permet d'entrevoir l'ampleur de la tâche. Si vous recherchez un éditeur, n'allez pas à son adresse ancienne; elle n'est sans doute plus valable, car il a dû se réfugier dans une portion d'un autre immeuble moins endommagé; sa nouvelle adresse ne donne qu'une indication, puisqu'une pancarte vous informe qu'il faut entrer dans la maison par une rue latérale; vous pénétrez dans un vestibule délabré et désert, recouvert de plâtras qui crissent sous les pieds, vous gravissez des escaliers qui parfois donnent sur le vide et vous parvenez à l'étage désiré, mais vous n'êtes pas encore au bout de vos peines; il vous faudra encore passer d'une salle de secrétariat dans un couloir et de celui-ci dans une salle de rédaction avant d'arriver jusqu'au maître de céans, qui travaille avec ses collaborateurs dans un modeste bureau restauré, garni de meubles d'emprunt.

Les communications entre les diverses régions d'Allemagne sont rendues difficiles et lentes par l'état des gares et la destruction des ponts, par la pénurie de matériel ferroviaire ou encore par l'enlèvement de voies ferrées : le voyage de Forbach à Berlin dure plus de vingt-quatre heures. Il en résulte — fait qui peut être gros de conséquences — que ces régions s'ignorent; aussi le voyageur venu d'Iéna est-il harcelé de questions par les Berlinois qui brûlent de savoir « Comment cela va là-bas ». On nous disait qu'à partir du 4 mai 60 % des trains d'avant-guerre circuleraient à nouveau; cette proportion nous a paru bien optimiste. Lorsqu'on parle du danger allemand, on oublie qu'il faudra de longues années pour reconstruire un pays qui, parvenu à un degré si élevé de civilisation matérielle, se voit soudain privé de tout ce qui faisait sa vie et sa fierté.

Comme dans nos villes sinistrées la vie s'est concentrée dans les rez-de-chaussée encore habitables, dans les caves que les décombres n'ont pas comblées, dans les faubourgs, et aussi dans les immenses abris bétonnés contre les bombardements aériens. Cette vie est rendue plus pénible par la difficulté des communications interurbaines, par la rareté et la lenteur des moyens de transport surpeuplés; elle est très difficile dans une ville aussi vaste que Berlin, bâtie à une échelle qui augmente considérablement les distances. Elle a été plus ou moins arrêtée par un hiver rigoureux, dont la longueur paralysa pendant plusieurs mois toute activité. Aussi le retour tardif du printemps fut-il vraiment salué comme cette libération et cette résurrection que Gœthe exaltait dans des vers célèbres de son *Faust*.

Les rations alimentaires sont insuffisantes et la situation est aggravée par une véritable psychose de sous-alimentation : l'Allemand moyen ne parle que de calories, ne rêve que de calories supplémentaires et naturellement il accuse les occupants. Peut-être a-t-il appris à « se débrouiller », comme nous avons eu le temps de le faire depuis 1940, car les Allemands qui circulent dans les rues de Berlin ou Hambourg, bien qu'amaigris, n'ont pas mauvaise mine et restent correctement habillés. Néanmoins les statistiques révèlent une augmentation importante du nombre des morts et des suicides, une recrudescence inquiétante de la criminalité, en particulier chez les jeunes gens, moins tournés vers le travail que vers le vol, le meurtre et le marché noir. Celui-ci, officiel ou au moins toléré, connait une prospérité de mauvais aloi; c'est lui qui permet à un certain nombre d'Allemands de subsister; il entraînera un appauvrissement des classes possédantes que la guerre avait pu épargner et de l'Allemagne en général.

Du côté matériel donc tout est noir et l'avenir reste sombre. Pourtant il existe une activité politique et spirituelle, une volonté d'agir et d'espérer. Nous ne voulons pas entrer dans le détail de la vie politique, sur laquelle la presse renseigne les Français (1); nous désirons seulement noter certains aspects de la mentalité allemande. La diminution du nombre des votants aux récentes élections de la zone anglaise révèle une certaine lassitude électorale, due peut-être aux difficultés de

(1) Nous pensons rendre service à ceux que la question intéresse particulièrement en leur signalant la « Chronique d'Allemagne » que notre ami E. P. Isler donne chaque trimestre dans la revue *Etudes Germaniques*; c'est sans doute la synthèse de renseignements la plus objective qui paraisse en France.

l'existence et à un sentiment d'impuissance autant qu'au peu de goût des Allemands pour la vie politique. Il est certain qu'elle ne les passionne pas, en général, et, habitués au parti unique, aux plébiscites truqués, beaucoup regrettent que les Alliés aient si vite toléré ou provoqué la formation de partis antagonistes et le déchaînement de campagnes électorales. Signalons une différence essentielle entre la zone française d'occupation et Berlin. Dans la première, où les catholiques d'une part et les protestants de l'autre forment deux groupes nombreux, règne le C. D. U., qui est à peu près l'équivalent de notre M. R. P.; il cherche une solution aux souffrances présentes et la loi de l'avenir dans un rattachement à la tradition chrétienne. A Berlin, carrefour où se rencontrent le communisme russe et les démocraties occidentales, le socialisme l'emporte et l'on s'oriente résolument vers l'avenir. Le terme même de démocratie n'est pas proscrit par les Allemands, comme c'est souvent le cas dans notre zone; il n'est pas non plus paré d'une auréole mystique; il désigne la solution à laquelle il faut tendre et une conception qu'il faut étudier. Un jeune éditeur nous disait la nécessité pour les Allemands de rechercher dans la littérature française, imprégnée des idées d'égalité, de liberté, d'humanité, les « valeurs fondamentales » de la démocratie. Soulignons que cette tendance ne comporte pas nécessairement un sentiment anti-soviétique; il semble bien que pour certains Allemands au moins et peut-être aussi pour certains Russes, il puisse y avoir coexistence d'un communisme oriental et d'une démocratie occidentale; il en est même qui, sans être communistes, ni collaborateurs, envisagent la possibilité d'établir un « modus vivendi » avec la Russie.

On a coutume de montrer les Allemands désireux d'exploiter la rivalité entre les Anglo-Saxons et les Russes. Il en existe certainement et qui vont jusqu'à souhaiter un conflit permettant à leur pays de jouer un rôle militaire et de retrouver une place en Europe; on les appelle, non sans raillerie, les « optimistes ». Nous n'en avons rencontré nulle part et, par contre, les Allemands raisonnables ne cachent pas leur angoisse à l'idée que leur pays serait « broyé entre deux meules ». A Berlin, où la présence des quatre occupants au centre de la zone russe rend plus sensibles à la fois la défaite de l'Allemagne et le danger d'une conflagration qui risquerait fort de l'anéantir pour toujours, la nécessité d'un accord apparaît avec plus d'évidence. Seul, il permet d'espérer la fin du provisoire, l'établissement d'un régime de paix, la suppression des lignes de

démarcation qui séparent les quatre zones, la reprise des voyages et l'échange des produits, l'établissement de gouvernements allemands et la reconstruction, peut-être même la modification à l'amiable de la frontière orientale, dont on ne parle pas mais sur laquelle l'unanimité est certaine. L'échec de la conférence de Moscou a inquiété beaucoup d'Allemands qui redoutent le partage de l'Allemagne en deux blocs étrangers l'un à l'autre. L'oscillation de l'ancien empire germanique entre l'Est et l'Ouest revêt maintenant une forme particulière : l'Ouest, qui apparaît à certains comme le refuge du libéralisme, pourrait être tenté de considérer l'Est comme une portion de l'Allemagne sacrifiée en rançon, abandonnée au slavisme; Berlin entend maintenir, nous pourrions presque dire : rétablir le contact. Ainsi se manifeste la volonté d'une capitale déchue, mais qui ne veut pas faillir à ce qu'elle estime être sa mission. Il serait absurde d'y poser la question : unité ou fédération? la réponse ne pouvant faire aucun doute. D'ailleurs elle ne se pose pas et la tâche urgente, au moins pour de nombreux Berlinois, est de rester à leur poste, qu'ils considéreraient volontiers comme un véritable poste de combat.

Une dernière constatation s'impose, qui ne manque pas d'inquiéter. Beaucoup d'Allemands se tiennent à l'écart de la politique et même de la vie idéologique ou littéraire, soit parce qu'ils veulent éviter de se compromettre et se réservent, soit parce qu'ils estiment qu'on ne voit pas encore clair et que le moment n'est pas venu. Ce qui est grave, c'est l'abstention marquée de la jeunesse, dans sa grande majorité : saturée de propagande pendant douze ans, écœurée par les mensonges passés et les promesses illusoires, absorbée par les difficultés présentes et inquiète pour son avenir, elle se terre dans une méfiance maladive. Elle se détacherait peut-être plus facilement de ses maîtres nazis si on lui offrait une mystique de remplacement, mais elle ne fait pas assez confiance à ses aînés et semble attendre que de ses rangs sorte le guide qu'elle pourra suivre. Elle est la grande inconnue de l'avenir, elle constitue, parmi tous les problèmes allemands, le plus important pour l'Europe et le plus difficile.

On peut faire des constatations analogues dans le domaine littéraire, où, malgré des difficultés énormes, l'activité est intense; là encore, l'Allemagne se cherche et, en général, se tourne vers la France, veut lire et traduire tout ce qui vient de France, notamment R. Rolland, Claudel, Anouilh, Eluard, Aragon, Vercors, Sartre, etc.

Le premier mouvement d'idées fut celui du « Kulturbund zur demokratischen Erneuerung Deutschlands » (Association culturelle pour la rénovation démocratique de l'Allemagne) qui tient la vedette depuis deux ans et veut exercer son action dans le reste du pays grâce à des groupements semblables. Reconnu par les autorités soviétiques dès le 31 juillet 1945, il n'avait pas encore été admis officiellement dans les autres zones, il y a quelques mois; des groupes isolés y furent autorisés, parfois en changeant de nom, par exemple en s'intitulant « Association culturelle de Mayence ». Il fut constitué sitôt après l'effondrement, le 4 juillet 1945; prirent la parole au cours de la séance de fondation des écrivains : Johannes, R. Becher, Bernard Kellermann; des professeurs : le philosophe Spranger, l'angliste Schirmer, le slavisant Vasmer; l'acteur et cinéaste bien connu Paul Wegener; enfin le pasteur Otto Dilschneider. Un manifeste fit connaître les buts du Kulturbund, sa volonté de n'être au service d'aucune des puissances occupantes, d'aucun parti politique, d'aucune église. Fin novembre, le Kulturbund comptait quatre cents groupes et soixante mille membres. Le 17 avril nous avons pu assister à une réunion d'une belle tenue, au cours de laquelle la section berlinoise salua le retour de Ludwig Renn, qui, précédant de peu Anna Seghers, revient du Mexique en Allemagne avec le désir de partager le sort de ses compatriotes et l'intention de travailler à leur régénération spirituelle. Ajoutons enfin que, malgré ses protestations de neutralité politique, l'association traverse une crise et qu'une scission paraît inévitable.

Le « Kulturbund » a une revue importante : *Aufbau* (Reconstruction) et une maison d'édition : « Aufbau-Verlag », dont la production est déjà considérable et les tirages très élevés. Citons entre autres : J. R. Becher avec des poèmes et son roman : *Abschied* (50.000); Anna Seghers : *Das siebte Kreuz* (60.000), qui va paraître aux éditions Gallimard; Plievier : *Stalingrad* (100.000), dont un passage impressionnant a été publié par le *Mercure* (1er juin 1947); B. Kellermann : *Der 9. November* (30.000); L. Renn : *Adel im Untergang* (20.000); Horts Lommer : *Das tausendjährige Reich* (70.000); Fallada : *Wer einmal aus dem Blechnapf frisst;* Willi Bredel : *Die Prüfung*, roman d'un camp de concentration; Reger : *Union der festen Hand;* les drames de Friedrich Wolf : *Professor Mamlock*, *Besinnung*, etc., et celui de Günther Weisenborn : *Die Illegalen*, consacré à la résistance allemande. Il faut ajouter des œuvres pour la jeunesse, des rééditions de classiques,

d'auteurs interdits (H. Mann, *Der Untertan*) ou étrangers (Gorki, Pouchkine).

En même temps que le « Aufbau-Verlag » offrait aux lecteurs ces œuvres littéraires, la maison « Volk und Wissen » (Peuple et Savoir) déployait, elle aussi, une très grande activité pour fournir aux élèves de la zone russe les manuels dont ils ont besoin; dans le domaine scolaire certaines de ces réalisations sont fort intéressantes.

Depuis lors, d'autres éditeurs se sont mis à l'œuvre et parmi eux « Volk und Welt » (Peuple et Monde), Suhrkamp, qui annonce entre autres la réédition de *Lotte in Weimar*, par Thomas Mann, et du grand roman d'Hermann Hesse : *das Glasperlenspiel*, enfin Blanvalet, dont on peut attendre beaucoup, si l'on en juge par ses premières productions : *Die hungrigen Augen* d'Ahemm et les très émouvants *Moabitter Sonette*, legs d'un fusillé de la célèbre prison, Albrecht Haushofer, le fils du « géopoliticien » bien connu.

N'oublions pas enfin la presse berlinoise, qui est de bonne qualité. Quinze journaux ont été autorisés, parmi lesquels il convient de citer l'unique journal sous licence française : *Der Kurier* et l'excellente *Tägliche Rundschau*, organe de l'armée rouge, où les Allemands sont heureux de découvrir de forts bons articles sur la culture française.

Jusqu'ici nous n'avons rien dit de l'œuvre entreprise par la France à Berlin dans le domaine culturel; or, elle est déjà importante et va être poursuivie avec une ardeur redoublée. C'est l'Inspecteur Général Hepp, germaniste et administrateur au tempérament dynamique, qui eut la lourde mission de créer, à côté du service de l'information, celui de la radio, des beaux-arts, de l'éducation et des affaires culturelles; secondé par une équipe de jeunes collaborateurs dévoués, il a déjà réalisé de nombreux projets, sans épuiser son inlassable activité. Un établissement d'enseignement secondaire français a été créé, où trois cent soixante de nos jeunes compatriotes reçoivent non seulement l'instruction, mais aussi l'éducation selon les méthodes modernes; mis en liaison avec le *Französisches Gymnasium*, de fondation ancienne, qui donne à de jeunes Allemands un enseignement secondaire en français, cet établissement va jouer son rôle dans la formation de la jeunesse berlinoise. En attendant l'ouverture d'une « Maison de France », une bibliothèque française déjà constituée et en voie d'enrichissement rapide offre aux lecteurs allemands des mil-

liers d'ouvrages bien choisis et des revues littéraires ou scientifiques très appréciées.

Une exposition de peinture française moderne a connu, soit à Berlin, soit à Munich, un succès considérable. Les films français ont la faveur du public; les représentations de pièces françaises (Romain Rolland, Anouilh, tout récemment Giraudoux avec *La guerre de Troie n'aura pas lieu*), etc., données par des troupes françaises ou allemandes, sont des événements littéraires. Du quatuor Calvet nous avons eu la joie d'entendre des Allemands très musiciens nous dire qu'il était le meilleur du monde. Ajoutons, enfin, avec la certitude de n'avoir pas tout dit, que les visites récentes de conférenciers comme Albert Béguin ou E. Mounier produisent une forte impression et laissent des traces durables.

Le développement même de l'influence française dépassant les forces d'un seul homme, on nomma, il y a quelques mois, un attaché culturel, chargé d'entreprendre, aux côtés de notre représentant diplomatique, M. de Saint-Hardouin, une œuvre de longue haleine. M. Lusset, un autre germaniste, fort bien secondé par Mme Lusset, a déjà fait de son hospitalière demeure un centre intellectuel, où des contacts féconds s'établissent. Son action portera sur les lecteurs auprès des universités allemandes et dès maintenant il en existe à Munich, à Hambourg, à Berlin même, c'est-à-dire en secteur russe, dans une université où l'épuration fut très stricte, au point qu'elle ne compte aucun professeur ex-membre du parti nazi, aucun étudiant ex-officier de réserve. Elle s'étendra aux échanges culturels, aux livres et aux traductions, à l'extension de l'étude du français, que le régime hitlérien avait réduit à l'état de troisième langue. Elle se développera de plus en plus dans les diverses zones et nous pouvons peut-être espérer qu'un contact sera établi avec la zone russe, la France ayant une mission de liaison et de conciliation.

★

Hambourg, que l'on atteint en passant par Hanovre, c'est-à-dire en treize heures de voyage au minimum, présente avec Berlin des différences marquées. Elle est moins dévastée et ce sont les quartiers excentriques qui ont le plus souffert; aussi le centre offre-t-il un aspect beaucoup plus agréable et plus vivant. Occupée par les seuls Anglais, elle n'a peut-être pas un sentiment aussi vif de la défaite. Son activité est tour-

née vers l'étranger autant que vers le reste du pays; elle est désignée pour jouer un rôle d'agent de liaison autant que pour être un centre de rayonnement dans la Basse-Saxe. Enfin sa reconstitution en ville libre avec un Sénat indépendant satisfait son orgueil particulariste.

Ici, l'influence culturelle française, encore faible mais espérée et réclamée, peut atteindre une ampleur surprenante, si l'on donne au Consul Général que nous avons la chance d'y posséder, M. Pigeonneau, les moyens d'agir. La venue du premier conférencier français fit sensation et il dut subir les honneurs de l'interview dans la presse et à la radio. Fait significatif : son auditoire était composé en grande partie de jeunes gens, désireux d'entendre parler de « Romain Rolland et l'Allemagne ». Les étudiants de l'université allemande font preuve d'une ardeur remarquable; en collaboration avec les professeurs, ils éditent une revue vivante et intéressante; ils ont constitué une commission des relations extérieures (Auslandskommission), au sein de laquelle un étudiant est spécialement chargé des rapports avec un pays étranger; celui qui établit la liaison entre la France et l'Allemagne a participé à la réunion de Tubingen, en 1946, et soit par ses paroles enthousiastes, soit par l'article qu'il lui consacra, nous avons pu constater une fois de plus le retentissement de cette tentative audacieuse, qui fut un grand succès [2]; récemment il demanda à ses camarades qui désiraient correspondre avec des étudiants français de s'inscrire auprès de lui et recueillit cent vingt inscriptions.

Ici, comme à Berlin, les éditeurs se sont mis courageusement au travail. Le plus entreprenant est sans doute M. Rowohlt, dont le fils dirige la filiale de Stuttgart. Obligé de fuir le régime nazi, il a dû reconstituer sa maison; il l'a fait avec une tête lucide et un cœur jeune. Il édite notamment Erich Kästner, Kurt Tucholsky et J. Romains. Sa dernière initiative mérite d'être connue : comme la pénurie de livres atteint un degré effrayant et que le manque de papier, de carton, de toile, etc., ne permet pas d'y remédier, il eut l'idée de tirer à cent mille exemplaires, sous la forme d'un journal épais, de dimensions restreintes, des œuvres importantes, qu'il vend cinquante pfennig; les amateurs de beaux livres firent la moue, mais le public se rua sur les Ro. Ro. Ro. (Rowohlt-Rotations-

(2) Signalons que les autorités françaises d'occupation préparent pour les mois d'août-septembre de véritables rencontres internationales d'étudiants dans les villes de Fribourg, Germersheim, Mayence, Tubingen.

Romane). Les premiers furent : Alain-Fournier : *Der Grosse Kamerad* (*Le grand Meaulnes*); Tucholsky : *Schloss Gripsholm;* Hemingway : *In einem anderen Land;* Thyde Monnier : *Die kurze Strasse* (*La rue courte*)*;* Conrad : *Taitun.* D'autre part, M. Rowohlt a mené auprès des lecteurs une véritable enquête et reçu plus de deux mille réponses. Nous avons appris sans surprise, mais non sans fierté, que *Le Grand Meaulnes* recueillait des éloges unanimes. — La Maison Claassen et Goverts a une activité plus réduite et moins spectaculaire; cependant elle édite de bons ouvrages scientifiques ou littéraires; elle vient de publier un roman important d'Elisabeth Langgässer : *Das unauslöschliche Siegel.* — Enfin, l'ancienne maison Hoffmann et Campe, qui jadis fit connaître Henri Heine, reste fidèle à ses traditions humanistes. Elle a publié avec un très vif succès la *Crise de la conscience européenne* de P. Hazard, dans une très bonne traduction de Mlle Wegener; elle a lancé une intéressante collection intitulée : « Geistiges Europa » (Spiritualité européenne) où nous trouvons des textes d'Erasme Leibniz (lettres à des correspondants parisiens), Descartes, (sous le titre : « Dialogues avec des penseurs allemands »), Michel-Ange, Mozart, etc. Elle a publié des études importantes comme celle de F. Lion : *Romantik als deutsches Schicksal,* des romans, etc., premières réalisations d'un vaste programme.



De nos observations et entretiens portant avant tout sur le domaine culturel, qui est le nôtre, nous voudrions dégager quelques conclusions. L'Allemagne — peut-être serait-il plus exact de dire à nouveau : « les Allemagnes » — est un pays dévasté, terrassé, dont le relèvement matériel dépend d'abord des Alliés et de leur entente. Nous ne savons pas si l'Europe peut attendre indéfiniment, dans la faim et le froid, la conférence internationale capable d'établir la paix qui normalement doit suivre la guerre, si elle ne veut pas la préparer. Mais il n'est ni humain, ni prudent, de laisser au centre de l'Europe soixante à soixante-dix millions d'habitants incertains du présent et de l'avenir, destinés peut-être à devenir l'avant-garde de deux blocs antagonistes. Le peuple allemand attend, à la fois fier et angoissé, d'occuper « das Land der Mitte », le pays du milieu, coincé entre la Russie, qui l'inquiète, et l'Amérique qui peut l'aider, sans lui indiquer une direction. La France est

éliminée du tournoi, car elle ne représente plus une force matérielle et son occupation est trop peu importante pour qu'elle joue un rôle de premier plan. Mais c'est peut-être sa chance, car elle apparaît ainsi comme une puissance spirituelle, comme la grande missionnaire de l'esprit. Son rôle est déjà grand, il peut devenir immense. Sachons être des vainqueurs et ne pas nous contenter de dénazifier ou de châtier, sachons être des bâtisseurs d'avenir. Les Allemands se cherchent et ce peuple désemparé est plus qu'un autre le symbole du désarroi d'une Europe qui se cherche, elle aussi, sans faire ces gestes nécessaires dont Pascal déjà nous disait l'efficacité pour la foi. Est-ce un peuple perdu? Un de ceux qui ont le plus ardemment travaillé à l'éclairer, Ernst Wiechert, confiait récemment à un journaliste suisse, son découragement et son amertume : les hommes d'âge croient possible de recommencer à 1933; la jeunesse, empoisonnée, n'a ni foi, ni confiance; et il continuait : « La lumière ne peut venir que de l'étranger. Vous pouvez multiplier les conférences sur la démocratie, cela est vain. Emmenez la jeunesse hors du pays, faites-la participer à votre vie, pour l'amener à reconnaître qu'il y a encore des choses qui méritent que l'on ait foi en elles. » Combien d'Allemands attendent qu'une voix s'élève — et beaucoup souhaitent que ce soit une voix française — pour montrer le chemin! Si un jour elle se fait entendre, nous nous apercevrons soudain que tous les peuples ont fait un grand pas en avant. Dès maintenant, la question est posée et il faudra répondre soit en déclarant que nous devons attendre, solution de paresse aussi avantageuse que la politique de l'autruche, soit en prenant position pour aller de l'avant, ce qui implique un programme et des moyens.

Le problème allemand est, dans une large mesure, un problème français.

VOIX SECRÈTES

par GILBERT LEFORT

AUTOMNE

Le parfum des étés que la terre illumine
Aura raison des morts et des secrets dormants;
De beaux rayons épars, cortège de flamines,
Eclaireront les seins confondus des amants.

Sensuelles clartés des forêts en automne,
Vous qui me feriez croire aux apparitions,
Là où vous répandrez vos chutes monotones,
Ce sera le tapis souffrant des nations!

Les toits et les palais, les tours et les cabanes,
Piliers d'un édifice immensément détruit,
Fantômes de cités que la mer enrubanne,
Cauchemars effrayants des jours comme des nuits,

Qui les rebâtira pour les prochains massacres?
Dieu même oserait-il élever sa maison
Sur des sables mouvants pareils aux simulacres?
Les temps comme Juda sont pleins de trahison!

Feuilles mortes ou presque, êtes-vous des paroles,
Ou bien des phrases d'or qu'il faut lire à genoux?
Protégez l'univers, gigantesque corolle,
Et réchauffez l'amour dans votre grand burnous!

Les hommes, vieux enfants d'une famille éteinte,
Rassembleront l'éclat de vos soirs dispersés,
Et leurs recueillements, semblables aux mains jointes,
Reprendront la prière où vous l'avez laissée!

POEME A LA LORRAINE

FRAGMENT

Il est en France un grand pays : c'est la Lorraine!
En revenant de guerre ils l'ont mise à mourir.
Et sa mort remuait le fond de l'âme. Où rire,
Où pleurer quand la cour prend le deuil de la reine?

Les hommes l'avaient vue en revenant de guerre,
Et l'univers en fuite y a toujours passé!
Les boches, par derrière, ils n'y ont rien laissé
Que des chemins brisés partout comme naguère.

On éventra le ciel à coups de bottes sales;
Il n'y a pas un champ qui n'ait été souillé.
La plaine est aujourd'hui comme une énorme salle,
Où l'on verrait par terre un tas de gros souliers.

On pourrait faire un monde avec toutes ses routes,
Ses villages, ses bois et ses toits défoncés.
Ce fut bien en Lorraine, au vent de la déroute,
Qu'on s'aperçut le mieux comme on était chassé!

Metz, ô la belle ville, était à peine lasse;
On eût dit une enfant répétant sa leçon;
C'était un cours d'histoire. Un homme dans la classe
Disait comment l'on meurt de la même façon.

Il n'y avait personne à côté de la gare,
Personne de chez nous, les autres seulement,
Les yeux rêveurs, les poches pleines de bagarres
Et des grenades sous les plis des vêtements.

La mort avait rempli les bancs des cathédrales.
Les plus petits jouaient à se faire tuer.
De gros bourdons mettaient en musique les râles,
Et les regards à l'ombre étaient habitués.

Rien ne se vit jamais qui fût aussi sauvage;
On adorait le meurtre en marge des statues.
Les fleuves charriaient des corps et des ravages.
Quand on disait : Je t'aime, on répondait : Je tue.

SOIR

Le soir ramassait l'or des feuilles envolées
Et leur pluie allumait les filles dans les champs.
Rôdeurs et vagabonds des premières gelées,
L'automne, vos amours ressemblent à des chants.

La caresse est plus douce et l'étreinte plus lente,
Mais quel beau désespoir dans le pli de vos corps;
On dirait qu'à travers un grand rêve se plante
Et reste là, tout seul, au milieu de la mort.

Couchés, vos bras faisant le tour de vos compagnes,
La forêt bientôt nue au-dessus de vos fronts,
La nuit revêt vos longs désirs d'immenses pagnes
D'ombres montant au ciel comme de grands perrons.

Vos membres confondus, allongés dans les herbes,
Vos pieds sur du bois mort que vous avez brisé,
Vous me faites penser quelquefois à ces gerbes
Que l'on rentre au mois d'août chaudes comme un baiser.

LAS CROUX

La terre a des silences
Qui tombent dans mes rêves
De si belle façon
Que je les recommence
Avant que l'air n'achève
D'en faire une chanson.

La brume a des murmures
De ciel et de vallée,
Des voix en rendez-vous
Sous de vieilles armures,
Des feuilles envolées
Qui retombent sur nous.

Et la terre et le ciel
Se rejoignent dans l'homme,
Et lui donnent l'espace
Immense du sommeil,
Où tout ce que nous sommes,
Et tout ce qui s'efface

Est dans une chanson
De si belle façon!

DE VIEILLES PIERRES QUI REVIVENT :

LA RÉSURRECTION DU MONASTÈRE CISTERCIEN DE POBLET

par JEAN-BERTHOLD MAHN.

Jean-Berthold Mahn est né en 1911. *Il a été tué au feu le* 23 *avril* 1944 *pendant les batailles du Garigliano, alors que les armées alliées remontaient vers le Nord. Par ses maîtres, par ses amis, Jean-Berthold Mahn était considéré comme un de ces esprits d'élite sur lesquels notre monde meurtri doit compter pour maintenir la science et pour la faire cheminer. En pleine tempête, il pouvait avec honneur conserver les belles fonctions qu'il exerçait dans l'une de nos écoles de l'étranger; il pouvait servir sa patrie malheureuse en s'évertuant dans la paix des bibliothèques. Il n'en a pas ainsi décidé. Il a quitté son jeune foyer, sa noble tâche. Il a gagné l'Afrique du Nord et pris du service dans la nouvelle armée française. Il est mort à trente-deux ans, et non certes par surprise, mais après avoir regardé la mort en face, bien sérieusement, comme il faisait toutes choses. En publiant les pages qu'on va lire, le* Mercure de France *entend non seulement présenter un texte excellent, mais honorer une mémoire entre toutes exemplaire.*

GEORGES DUHAMEL.

« Benoît aimait les collines, Bernard les vallons, Dominique les villes, François les faubourgs », dit un vieil adage populaire, signifiant par là que saint Benoît de Nursie, fondateur et législateur de l'Ordre des Bénédictins, préféra, par un souci de retraite et en raison probablement des temps d'insécurité où il vivait, placer les monastères qu'il édifia dans les solitudes escarpées de la montagne, tel Subiaco, ou sur des éminences fortifiées, tel le Mont-Cassin, tandis que saint Bernard, propagateur de l'Ordre Cistercien, vivant dans l'Europe relativement pacifiée du XIIe siècle, voulut placer les moines qu'il dirigeait au fond des vallées humides de

la Bourgogne ou de la Champagne. Les hérésies d'origine savante menaçant la chrétienté du XIII[e] siècle, saint Dominique, lui, n'hésita pas à jeter ses Frères Prêcheurs au cœur même du mal à combattre, en plein centre des villes pourvues d'importantes universités; mais en même temps que l'excessive subtilité de certaines théologies menaçait la foi, la prédication vaudoise d'un retour à la pauvreté des premiers siècles entraînait aussi bien des fidèles hors du droit chemin; le « petit pauvre » d'Assise, saint François, montra aux humbles, aux ouvriers des faubourgs, que le dénuement le plus absolu n'empêchait pas de rester dans l'orthodoxie et la soumission à l'Eglise.

Le monastère de Poblet appartenait à l'Ordre de saint Bernard, l'Ordre Cistercien; il eût été difficile de découvrir pour lui dans l'ancien Comté de Barcelone une de ces vallées étroites, au fond humide et boisé, aux versants escarpés favorables à la vigne, taillés dans un grand plateau calcaire porteur de froment, une vallée en « auge alluviale » comme disent les géographes, mais il lui fut donné toute la belle et large vallée du Francoli, s'étendant entre Lérida et Tarragone. « Je ne connais rien de plus doux au regard que ma chère vallée de Spolète », disait Michel-Ange pensant à l'admirable panorama offert par l'Ombrie au voyageur qui a gravi les pentes du Monte Luco; l'habitant de Martorell ou de Lérida serait en droit de prononcer les mêmes paroles de fierté lorsqu'il a franchi les âpres défilés qui séparent sa vallée de la mer et qu'il contemple, prise entre les collines bleutées de Lérida et les montagnes boisées du Sud, l'immense étendue de terre rouge toute couverte d'amandiers et de vignobles, tachetée de blanc par quelques grosses fermes-villas éparses, dominée par les masses du bourg d'Espluga et de l'abbaye de Poblet dont l'ocre vigoureux et l'or pâle se fondent dans le couchant. C'est au pied même des hauteurs aux forêts sombres que s'est niché le monastère, tout près de ces pentes couvertes de chênes verts où les torrents ont entaillé d'étroites vallées que jalonnent des lignes d'élégants peupliers clairs, tout près de ces régions où le moine épris de vie érémitique peut périodiquement faire retraite. L'aspect des constructions abbatiales est vénérablement grandiose et, qu'on les aperçoive du haut de la montagne ou de la petite route serpentant à travers le vignoble, elles paraissent plutôt d'une ville que d'une simple abbaye : trois enceintes crénelées, une forêt de toits, la tour-lanterne

médiévale, la coupole baroque de la sacristie, les tours de guet des remparts dont les pierres tirées d'une même carrière et patinées par un nombre respectable de siècles s'harmonisent singulièrement.

La vieille voiture, sorte de diligence pourvue d'un moteur-miniature et de roues géantes, que conduit notre brave ami, le jeune propriétaire de l' « Hotel del Centro », nous arrête devant la porte massive de l'enceinte extérieure. Dans le grand mur que flanquent maintenant quelques logis modernes mais discrets, un seul ornement au-dessus de l'arc brisé du portail : une petite niche avec une Vierge, la patronne de l'Ordre Cistercien qui nous accueille. La longue voûte franchie nous suivons une allée de peupliers sur laquelle ouvrent d'anciennes écuries et d'anciens celliers que les cultivateurs du hameau utilisent maintenant, et nous voici à une deuxième porte, moins haute, moins imposante mais lourde d'histoire avec ses écussons sculptés de Castille et d'Aragon; la petite chapelle Saint-Georges, bijou flamboyant qui s'y trouve accolée, contribue encore à lui retirer son aspect militaire pour n'en faire qu'une œuvre d'art de plus dans cette enceinte où toute l'architecture espagnole est représentée, du XIIe au XVIIIe siècle. Nous rencontrons un frappant témoignage de cette infinie diversité quand, au bout de la grande cour pavée, nous voyons sur une même façade, qui n'est autre qu'une façade de l'enceinte intérieure, le portail baroque de l'église et les tours octogonales encadrant l'étroite porte fortifiée des rois d'Aragon. Passons par l'église, d'abord pour nous y recueillir et parce que malgré les fioritures du portail, malgré les draperies, malgré toutes ces « formes qui s'envolent » chères à Eugenio d'Ors, nous allons trouver à l'intérieur ces « formes qui s'appuient », ces austères lignes du « Classique cistercien » si bien défini par le grand critique dans sa « Querelle du Baroque ».

Maintenant nous sommes très loin de cette luxuriance de l'ensemble, de toutes ces architectures féodales et royales; nous pourrions nous imaginer à Fontenay en Bourgogne, à Eberbach en Rhénanie, à Villiers en Brabant, à Fountains en Yorkshire, à Fossanova dans le Latium. Le spectacle serait le même ou presque le même : l'Ordre Cistercien imposa à toutes ces églises une sobriété rigoureuse et uniforme; trois nefs dépouillées de tout ornement, que séparent deux rangées de piliers carrés, quelques colonnes aux chapiteaux ornés d'une simple feuille plate, tout cela

baigné dans une vive lumière tombant de la grande rose de la façade, car nous sommes heureusement débarrassés ici de ce terrible « coro », de cette église dans l'église, souvent accumulation de trésors de sculpture, mais toujours cause d'une horrible rupture de perspective, d'une mutilation de la pensée architecturale du Moyen Age. Nous ne verrons réapparaître l'art de la Renaissance qu'au fond de l'abside au-dessus du Maître-Autel, retable de Forment dont les anges d'albâtre luisent dans la pénombre. Mais nous ne pouvons pénétrer jusqu'à lui, pour l'instant : un groupe de fidèles est agenouillé dans la grande nef tandis que de chaque côté de l'autel des formes blanches et noires s'inclinent et se relèvent avec une lenteur rituelle et que s'égrènent les Psaumes des Complies lancés vers le ciel par les voix mâles de la jeune communauté.

Car non seulement nous retrouvons une église restaurée là où naguère il n'y avait que des ruines mais nous la retrouvons peuplée de ces mêmes moines cisterciens qui y furent amenés de France voici bientôt huit siècles.

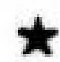
La Psalmodie est terminée, la communauté se retire en procession; nous avons le privilège de la suivre jusque dans le cloître contigu à l'église, où nous assisterons à de nouvelles résurrections. Ce centre de toute vie monastique, ce « carrefour » de la vie quotidienne du moine, d'où il va, suivant les heures, vers le réfectoire, vers le dortoir, vers l'atelier, vers la salle capitulaire ou vers l'église, a reconquis tout son charme grave et apaisant : les « fenestrages » polylobés et les colonnettes des grands arcs qui séparent les quatre galeries du jardin central sont intacts et paraissent l'avoir toujours été; intact aussi le « templete », le lavabo sous son dais octogonal avec ses doubles vasques débordantes qui murmurent à nos oreilles le souvenir doucement scandé du poème de Konrad-Ferdinand Meyer, « Römische Brunnen ». Lorsque les moines revenant des champs avaient passé leurs mains rugueuses dans ces eaux claires ils gagnaient l'immense vaisseau du réfectoire : le voici majestueux avec sa chaire du lecteur d'où tombait jadis la voix modulée qui disait la vie des saints, toute l'incomparable « Légende dorée » de Citeaux, exhortant les religieux, cependant qu'ils prenaient des forces corporelles à de plus hautes vertus spirituelles. Si le cloître est le repos de la vie monastique, si l'église en est l'âme, la salle capitulaire en est le cerveau; les simples frères convers, ceux qui, avec leur

longue barbe et leur grosse robe brune, se vouaient par humilité aux travaux manuels n'avaient pas accès à ce lieu où l'on parlait latin; cependant, pour leur permettre d'écouter de temps à autre quelque exhortation familière de l'abbé, on avait percé de larges baies en plein cintre de chaque côté de la belle porte romane qui, par des marches arrondies, nous conduit à cette salle basse sous ses voûtes d'ogives, tout entourée de deux rangées de bancs de pierre à peine suffisants pour l'immense communauté d'alors; au centre de la paroi opposée à la porte, sous les trois grandes fenêtres, prenait place l'abbé qui, de là, admonestait, instruisait et dirigeait ses frères ayant à ses pieds les grandes dalles funéraires où ses prédécesseurs étaient représentés dans leur costume de chœur, la coule aux longues manches, les mains cachées, la crosse appuyée contre l'épaule, lui rappelant que son éminente dignité n'était que transitoire et qu'il lui fallait sans cesse songer au jour où il quitterait sa stalle pour les rejoindre sous la pierre. A côté même de la salle capitulaire, un escalier monte au dortoir des moines; la communauté devait être florissante qui avait besoin d'une telle cathédrale pour loger tous ses futurs moines; ce n'est qu'une interminable charpente supportée par des murs très bas que coupent de minuscules fenêtres étroites comme des meurtrières. De là nous pouvons passer soit sur la galerie supérieure du cloître d'où nous apercevrons les sculptures familières et les minces colonnettes du Palais des rois d'Aragon, soit frapper à une petite porte de bois sombre qui s'ouvrira bientôt silencieusement sur les archives du monastère. Leurs voûtes gothiques abritent maintenant une très bonne bibliothèque de théologie et d'érudition, diligemment reconstituée par les restaurateurs et les moines revenus, car les vieux parchemins, les splendides cartulaires, après la dispersion de 1835, ont pris le chemin des Archives nationales de Madrid; cependant une pièce plus petite ouvrant par une haute et étroite fenêtre sur les bruits des champs et le murmure des peupliers sert à recueillir les titres de vente, les manuscrits encore épars dans la région et qui regagnent petit à petit la maison qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Qu'on nous permette d'adresser un souvenir ému à ce modeste sanctuaire de l'histoire où nous avons passé des heures si agréables. Nous allions parfois en chercher la clef au-delà du cloître médiéval, par une galerie Renaissance, jusqu'à une coquette maison du xve siècle, qui se dresse auprès d'un

jardin de rosiers et de cyprès, ses pieds baignant dans un grand bassin rectangulaire aux eaux limpides, peuplées de magnifiques poissons rouges; c'est l'ancienne maison du « maître des novices », où vivent les moines en attendant une demeure plus vaste et plus commode.

Cette habitation nouvelle leur est actuellement préparée dans d'autres bâtiments situés plus loin à l'Ouest, au-delà d'autres cloîtres et qui étaient jadis affectés à l'Infirmerie et aux vieillards. Au rez-de-chaussée avait été installé, depuis un certain temps déjà, un intéressant musée où étaient recueillis les fragments de sculpture, d'ornementation et d'architecture livrés par le déblaiement des ruines; de très bonnes aquarelles dues à un excellent architecte reconstituent le monastère avec son monde de dépendances tel qu'il apparaissait au XVIIIe siècle. Enfin sous deux vitrines deux mannequins de cire, grandeur naturelle, portent l'habit cistercien : l'un l'habit de travail, tunique blanche aux manches étroites recouverte par devant et par derrière du long scapulaire noir qu'une ceinture serre à la taille, l'autre l'habit de chœur, l'immense robe blanche sans couture apparente qui se passe par la tête avec ses manches traînant à terre et qu'il faut relever pour tourner les pages de l'antiphonaire. Notre guide, le brave gardien que le comité de restauration a placé là depuis de longues années et qui assiste, tout joyeux, à la résurrection de sa chère abbaye, nous dit avec un bon sourire, montrant les moines de cire : « Oh! ceux-là nous allons les enlever, puisque maintenant enfin nous en avons de vrais! »

Voici donc l'étonnant miracle qui s'est produit en ce coin de terre espagnole tandis qu'au même moment, en Castille, d'autres moines revenaient aussi, les Hiéronymites du Parral. Nous croyons qu'on en comprendra mieux la portée si l'on veut bien suivre un instant les destinées de Poblet et de l'Ordre Cistercien à travers huit siècles; les pages glorieuses de cette histoire feront apprécier la valeur du travail accompli par les restaurateurs, tandis que les pages plus sombres en feront apprécier l'immense mérite.



Durant tout le Moyen Age les voies romaines ont joué un rôle primordial; comme elles demeuraient le seul moyen de communication, c'est par leur intermédiaire que s'échangeaient de province à province, de nation à nation, voire

même de continent à continent les marchandises, les idées et les styles. Empruntées non seulement pour des fins militaires mais aussi pour des fins religieuses, elles virent passer bien souvent les pèlerins qui apprenaient à leurs riverains des manières de bâtir et des chants nouveaux; les travaux d'Emile Mâle et de Joseph Bédier ont depuis longtemps jeté une éclatante lumière sur l'importance de ces échanges pour l'art et la littérature de notre pays. Sur notre sol les grandes voies de pèlerinage furent le théâtre d'une active « propagande », si l'on ose dire, par la poésie et la sculpture, en faveur de la croisade d'outre-mer, mais aussi en faveur d'une croisade plus proche, non moins urgente et non moins méritoire, celle de la Péninsule ibérique, où tant de sanctuaires vénérés étaient encore aux mains de l'Infidèle. En Espagne même, la voie romaine n'était pas que le chemin des idées, c'était aussi et surtout le chemin des faits, des « gesta Dei », de la Reconquista.

Ainsi la voie romaine de Lérida à Tarragone vit passer au XII[e] siècle les armées des grands Comtes de Barcelone lorsque, pied à pied, ils rendaient la province au domaine de la Croix. De même qu'en France la route des pèlerins était bordée de grandes constructions monastiques, de même en Espagne la route de la Reconquête était, à peine parcourue une première fois, « jalonnée » par des édifices religieux qui, sous la protection des avant-postes militaires, devaient constituer des centres de reconstruction économique et comme une réserve de richesses spirituelles destinées à revivifier un pays trop longtemps désolé.

Dès que le grand souverain de Barcelone, de Languedoc, de Provence, le Comte Raimond-Bérenger IV eut reconquis la vallée du Francoli, suivie par la voie romaine du Nord-Est ibérique, il voulut y établir ces moines austères, laboureurs et parfois soldats, qu'il avait appris à connaître dans son domaine languedocien à la belle abbaye cistercienne de Fontfroide. La reconquête de la région date de 1149, la fondation du monastère de Poblet est datée avec certitude de 1150, les premières donations et les travaux préparatoires remontent peut-être à 1149, au lendemain des opérations. On a cherché pour ce nom de « Poblet » bien des étymologies dont le symbolisme n'est pas sans charme : saint Bernard aurait vu en songe que la nouvelle abbaye serait toujours abondamment « peuplée » (*populata*), ou les fondateurs auraient voulu rappeler les peupliers qui de nos jours encore

ombragent les abords du monastère. En réalité, comme en fait foi le premier document authentique de Raimond-Bérenger IV, le lieu avait appartenu à un saint ermite du nom de « Pobled » ou « Poblet » qui, en 1149, s'agrégeant à la nouvelle communauté, lui donna son nom. Que ce personnage ait vécu paisible sous la domination des rois maures, que ceux-ci, touchés de ses vertus et admirant en lui les œuvres d'Allah, lui aient même délivré des privilèges, ce n'est pas impossible, mais ce n'est pas prouvé non plus; toute l'histoire de Poblet est pleine d'ailleurs, comme toutes les histoires d'abbayes situées aux marches de la chrétienté et de l'Islam, de conversions miraculeuses : ainsi, peu de temps après la fondation, un jeune prince musulman qui revenait d'une ambassade et s'était égaré dans la forêt fut guidé par une lumière surnaturelle jusqu'à un lieu d'où s'élevaient les plus beaux chants qu'il eût jamais entendus; il était aux portes du monastère qui s'ouvrirent devant lui et qui le virent repartir un peu plus tard, voué à l'apostolat et prêt pour le martyre.

Ce qu'il nous paraît intéressant de souligner c'est le rôle joué aux origines de ce monastère par un homme pratiquant la vie érémitique. Ce cas n'est pas isolé dans l'histoire cistercienne. Les premiers moines de Molesmes furent d'anciens ermites de la forêt de Colan, guidés par un des leurs, Robert. Lorsqu'ils se furent, au bout de quelques années à peine, relâchés de leur primitive austérité, leur abbé, Robert, les quitta et, suivi d'un petit groupe plus fervent, fonda, le 21 mars 1098, Cîteaux (*Cistercium*), près de Beaune, d'où devait sortir l'une des branches les plus vigoureuses de ce grand arbre monastique constitué par les innombrables ramifications du tronc bénédictin. Le propos de Robert de Molesmes et de ses compagnons n'était pas en effet d'adopter une vie religieuse entièrement nouvelle, mais bien au contraire d'observer à la lettre les prescriptions de la Règle de saint Benoît déjà vieille d'un demi-millénaire et dont Cluny, la plus fameuse alors des abbayes bénédictines, ayant dans sa dépendance matérielle et spirituelle presque toutes les abbayes de France, d'Italie et d'Allemagne, s'éloignait de plus en plus par un souci, peut-être excessif, d'une adaptation à la vie féodale. Le moine à Cîteaux se contentera de légumes à l'eau et ne reculera pas devant les plus durs travaux des champs. Cette vie austère n'attire tout d'abord que peu de vocations, mais lorsque, en 1112, le jeune seigneur Bernard de Fontaines et ses trente

compagnons furent venus frapper à la porte de Cîteaux, ce fut le signal d'un tel essor que deux ans après, dès 1114, on devait envoyer d'autres colonies vers les vallons sauvages de la Champagne ou de la Bourgogne : La Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimond, les quatre « filles aînées », les « quatre premières filles » de Cîteaux suivant l'appellation traditionnelle, furent ainsi fondées, puis bien d'autres apparurent, plus de cinq cents dans le cours du XII[e] siècle, par toute l'Europe et jusqu'en Asie Mineure. Bernard, moine depuis trois ans, et âgé de vingt-cinq ans à peine, avait été choisi pour guider la nouvelle colonie de Clairvaux; son nom emplit l'histoire du XII[e] siècle et il est à peine besoin de rappeler que c'est à lui surtout, à ses innombrables voyages, à ses prédications que l'ordre Cistercien dut eette fabuleuse et foudroyante expansion. Loin de subir l'influence du milieu féodal, de se rattacher les unes aux autres par des liens matériels comme le paiement d'un cens ou d'autres redevances, les nouvelles abbayes ne voulurent être unies que par l'uniformité de leur observance, l'application rigoureuse et littérale de tous les chapitres de la Règle bénédictine, par la couleur de leur robe de laine non teinte, d'où leur surnom de « moines blancs » ou « moines gris », et par les liens d'une pure charité, d'où le nom de *Charte de charité* donné aux constitutions de l'Ordre : toute abbaye est la *fille* d'une autre, celle qui l'a fondée, et l'abbé de la maison fondatrice a droit de visite annuelle chez ses fils afin d'y exercer une paternelle correction et aussi d'y apporter tous les secours matériels et moraux qui seraient nécessaires; quant aux affaires intéressant l'ordre entier, elles sont confiées à une grande assemblée de tous les abbés, le *chapitre général,* qui se tient annuellement à Cîteaux vers la fête de la Sainte-Croix.



Poblet, elle, était « fille » de ce Fontfroide languedocien que connaissait et admirait le Comte Raimond-Bérenger IV. Elle n'est pas, et de loin, la première des abbayes fondées en Espagne si elle était destinée à devenir l'une des plus célèbres et des plus riches. Les « moines blancs » pénétrèrent dans la péninsule par trois voies bien différentes : au Nord-Ouest les origines bourguignonnes de l'Empereur Alphonse VII ouvrirent tout naturellement la Castille et le Léon aux religieux venus directement de Clairvaux ou de Cîteaux. C'est en Galice d'abord, au berceau de son pouvoir, que l' « empereur » éta-

blit les premiers Cisterciens d'Espagne (Osera, 1137), puis dans le Léon (Moreruela). Si en Castille ce sont des influences familiales qui ont surtout facilité la pénétration cistercienne, en Navarre et dans le Haut-Aragon ce sont des influences géographiques qui ont prévalu; les communications étant constantes entre les petits états pyrénéens du Nord et du Sud, les moines français de Lescale-Dieu furent bientôt appelés à fonder de nouvelles colonies ou à restaurer d'anciens monastères bénédictins, tels La Oliva, Leyre ou Fitero. Enfin au Nord-Est et sur tout le Midi méditerranéen français se constituait alors ce que nous appellerions volontiers « l'Empire Barcelonais » : l'Aragon, la Catalogne, les principautés languedociennes, le marquisat de Provence, sous le sceptre du grand comte Raimond-Bérenger IV qui aura la tutelle du comté de Provence et qui mourra sur la route d'Italie. Près de Narbonne avait été fondée, quelques années auparavant, Fontfroide, dont les ruines superbes verront peut-être bientôt revenir les tuniques blanches et scapulaires noirs et retentiront à nouveau du *Salve Regina* des moines cisterciens qui ont achevé leur tâche quotidienne et invoquent une dernière fois la grande Patronne de l'Ordre. C'est de Fontfroide que viendront les moines de Poblet, puis ceux de Santa Creus.

Durant tout le Moyen Age et les Temps Modernes les Cisterciens d'Espagne connurent le sort commun à tous les moines blancs d'Europe : ferveur et prospérité durant les XIIᵉ et XIIIᵉ siècles, au XIVᵉ siècle premiers signes de décadence que le pape Benoît XII tente vainement d'arrêter par sa réforme de 1335; malgré les troubles du Grand Schisme et de la guerre de Cent Ans, l'Ordre demeure, au témoignage même de *l'Imitation* (I, 25), l'un des plus austères et des plus fervents avec les Chartreux, mais à son tour il est envahi par la « lèpre de la commende », les revenus des abbayes sont gaspillés à la Cour par quelque jeune noble sans vocation, tandis que les rares moines subsistants mènent une vie misérable et peu édifiante; l'ère de la Réforme, marquée surtout pour l'Ordre par la disparition totale des abbayes anglaises, est aussi à Cîteaux l'ère des réformes partielles, qui, entreprises avec le plus louable zèle, aboutissent malheureusement toutes à des scissions et à des querelles, la meilleure solution étant encore la création de « congrégations » nationales ou provinciales qui, dans un cadre réduit, veillent plus aisément à l'observance de quelques maisons arrachées à la commende et où se regroupent tous les moines épars jusque-là dans les

abbayes déchues de la province, telle la congrégation d'Aragon due à Martin de Vergas; au XIVe siècle surgissent les « Feuillants » de Jean de la Barrière, au XVIIe les « Trappistes » du terrible M. de Rancé, l'immortel « Abbé-Tempête » de Brémond. Puis vient la grande tourmente révolutionnaire : qu'il s'agisse des Trappistes qui avec leur abbé Augustin de Lestrange font le tour de l'Europe cherchant un instant asile en Russie et vont même essaimer en Amérique, que ce soient les moines de la « Commune Observance », ceux qui n'ont pas admis les « nouveautés » de M. de Rancé et que nous retrouverons en 1940 à Poblet, tous en subissent très durement les contre-coups.

Il faut nous arrêter un instant à l'Histoire Contemporaine de cet Ordre Cistercien de la Commune Observance, puisque c'est lui qui, maintenant, fait revivre Poblet. Cîteaux et quelques abbayes françaises importantes n'avaient donc pas accepté la réforme de Rancé mais, appliquant des statuts réformateurs du pape Alexandre VII, menaient au XVIIIe siècle une vie digne d'éloges; à Poblet, par exemple, les travaux des champs se poursuivaient activement, tandis que le savant P. Finestres écrivait sa monumentale histoire du monastère. Lorsque, en 1791, Cîteaux fut déclaré « bien national », son dernier abbé, François Trouvé, put se retirer dans son pays natal de Vosne d'où lui-même et son secrétaire continuèrent à correspondre avec les abbayes allemandes, autrichiennes, italiennes encore épargnées par la sécularisation. Lorsque François Trouvé mourut, en 1797, son secrétaire en avertit l'abbé cistercien de Ste-Croix-de-Jérusalem à Rome. Depuis lors, durant une bonne partie du XIXe siècle, cet abbé fut considéré par une sorte d'accord tacite comme le Supérieur général de l'Ordre. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des vicissitudes que connurent les diverses abbayes cisterciennes d'Europe. On est frappé néanmoins lorsqu'on s'attache à leur histoire de voir combien de fois l'Ordre fut proche de disparaître totalement et comment, à chaque nouveau coup, à chaque arbre abattu, de nouveaux bourgeons surgissaient ailleurs : d'abbayes françaises de la Commune Observance il ne sera pas question jusqu'à la restauration de Sénanque sous le Second Empire, mais à peine Napoléon a-t-il supprimé les abbayes allemandes et romaines qu'elles ressuscitent en Suisse; lorsque la Suisse radicale de 1831 les chasse, elles retrouvent asile en Autriche, et les monastères italiens, eux, revivent depuis 1814, tandis que durant

tout le siècle et jusqu'à nos jours la grande abbaye hongroise de Ziré demeure un centre magnifique de vie religieuse et de haute culture intellectuelle; c'est elle qui, de nos jours, a pris l'initiative de publier une bibliographie cistercienne destinée à rendre les plus grands services. De même les abbayes cisterciennes d'Autriche et d'Allemagne, en particulier Mehrerau sur le lac de Constance, ont fourni un labeur scientifique extrêmement précieux; c'est grâce à leur revue, la *Cistercienser Chronik,* grâce au volumineux travail du P. Janauschek, *Origines Cistercienses,* que l'histoire si confuse des origines de l'Ordre, des fondations d'abbayes, du Chapitre général a pu être éclaircie. Et il ne faudrait pas croire que ces maisons religieuses, héritières des grandes traditions ascétiques de saint Bernard, se soient transformées en de simples universités ou en des centres de recherche historique; la vie religieuse s'y continue dans toute son austérité et sa ferveur. Nos compatriotes peuvent s'en rendre compte en visitant Pont-Colbert, St-Michel-de-Cuxa, Lérins ou Sénanque.

On sait que l'histoire du XIXe siècle espagnol fut fort douloureuse; et si ce grand pays divisé contre lui-même connut bien des gloires de la pensée (que le monde contemporain ignore beaucoup trop), il connut aussi bien des misères religieuses. Vers 1835 gouvernait Mendizabal, et alors, pour reprendre les fortes expressions du Vicomte de Vogüé, « sous les vocables classiques du libéralisme on fit prévaloir le principe de la lutte pour la vie ». Cette cupidité officielle se manifesta par l'expulsion de tous les religieux et la saisie de tous leurs biens. Les monastères laissés à l'abandon furent naturellement très vite la proie des grands et petits pillards : les plus beaux objets d'art prirent le chemin de l'étranger, non sans bénéfice pécuniaire substantiel pour quelques antiquaires avisés; tout ce qui pouvait être facilement arraché des pierres de taille et même, hélas! des sculptures s'en alla compléter une murette croulante, une écurie, une masure ou une étable.

Poblet souffrit terriblement de cette triste époque. Si les constructions principales et les plus anciennes, église, réfectoire, cuisine, salle capitulaire, dortoir des moines conservèrent leur « ossature », terriblement envahie d'ailleurs par les ronces et les herbes, toute la décoration, et notamment les splendides panthéons royaux situés de chaque côté du grand autel, furent dépouillés de presque tous leurs ornements et des constructions plus récentes, à l'intérieur de l'immense

enceinte fortifiée (maison du maître des novices, infirmerie) tombèrent en ruine.

Dans un article de « El Español » du 20 mars 1943, M. E. Toda Oliva nous raconte que vers 1870 trois adolescents visitèrent ces ruines et formèrent le projet de les relever un jour. — C'étaient Gaudi, le futur architecte de la « Sagrada familia » de Barcelone, José Ribera y Sans, qui devait être un grand chirurgien, et enfin Eduardo Toda Güell.

Les deux premiers furent détournés de leur projet par de multiples soucis et par une mort prématurée. Le troisième mérite qu'on s'arrête à lui un instant.

Eduardo Toda est un de ces hommes privilégiés qui ont vécu plusieurs vies en une seule et qui, semblant prévoir leur longévité et leur vigueur exceptionnelles, n'ont pas hésité devant les travaux les plus divers. Comme consul, il a très certainement fait plusieurs fois le tour du monde, et non content de son travail diplomatique, il y joignit toujours une activité littéraire surprenante : consul en Extrême-Orient, il publie des livres sur la Chine; consul au Caire et à Londres, il traduit des œuvres anglaises et écrit lui-même en anglais; consul en Sardaigne, il fait progresser la philologie italienne et la connaissance des dialectes de l'Italie méridionale. Cependant il compose, dans sa langue maternelle, des œuvres originales aussi bien de vers que de prose. La liste de ses publications remplit une colonne d'Encyclopédie et dans la petite salle voûtée des archives de Poblet on peut encore voir une impressionnante série de cartons pleins de ses manuscrits inédits. Très jeune, entre deux séjours diplomatiques lointains, il avait trouvé le temps d'écrire une précieuse notice archéologique sur Poblet, et certainement il n'oublia jamais son projet. Enfin, en 1930 (il était octogénaire), il vit ses vœux réalisés : le roi était venu visiter les ruines et avait autorisé la constitution d'un comité chargé de relever le monastère, le *Patronato Real de Poblet.* En quelques années l'église, le cloître le plus ancien, la salle capitulaire, le dortoir des novices furent déblayés et aménagés; en particulier ce joyau de l'architecture monastique, le lavabo du cloître (le « templete » comme on l'appelle), retrouva ses colonnes et les deux vasques de sa grande fontaine centrale. Ce qui frappe dans tous ces travaux de restauration c'est leur habileté et, pourrait-on dire, leur discrétion. Il n'y a naturellement pas un détail anachronique, et en outre la pierre a été si bien choisie que l'on distingue malaisément l'ancienne de la nou-

velle; les pierres tombales, notamment celles des abbés dans la salle capitulaire, ou, dans le cloître, celle de certain brave frère convers garde forestier, mort victime du devoir en défendant les bois de l'abbaye, ont été entourées d'une rampe métallique très basse qui empêche de les fouler aux pieds mais n'empêche pas de les admirer; le jardin a été replanté de buis sombre et de rosiers odorants.

Ce patient labeur fut naturellement interrompu par les événements de 1936-1939, mais contrairement à ce qu'on aurait pu craindre et grâce surtout à l'énergie de Don Eduardo Toda, rien ne fut profané; bien plus même, Poblet put servir de refuge à bien des œuvres d'art arrachées par miracle aux fureurs destructrices. Aussi lorsque le nouveau *Patronato* fut reconstitué en 1939, laissa-t-on à sa tête le fervent restaurateur du grand monastère. Lorsque Don Eduardo disparut le 26 avril 1941, il eut pour successeur Don Pedro Gil Moreno de Mora, que les soucis de son métier d'ingénieur n'ont pas empêché de nous donner une magnifique collection de dessins de son cher Poblet, faits d'un crayon délicat que pourraient envier bien des professionnels. La modestie de Don Pedro Gil souffrirait certainement de dire qu'il est un grand ami de notre pays, où il fit ses études secondaires et dont il parle la langue avec une rare perfection.

Don Eduardo Toda eut, avant sa mort, une autre joie. En effet, restaurer un monument c'est bien, mais le faire revivre en le rendant à sa primitive destination c'est encore mieux. Les moines sont revenus à Poblet. Ceci n'était pas dans les projets primitifs du *Patronato* mais ce retour s'imposa bientôt à lui comme une nécessité. On s'adressa tout d'abord aux Trappistes, mais ces religieux, pour lesquels nous n'avons que de la gratitude et de l'admiration, ont parfois peut-être un souci excessif de la « part de Marthe »; toujours est-il qu'ils parlèrent de faire à Poblet une fabrique de liqueurs. Les artistes et les historiens qui composent le *Patronato* en frémissent encore! Ils se tournèrent alors vers les Cisterciens de la Commune Observance. Le 20 août 1940, en la fête de saint Bernard, le gouvernement espagnol donna son autorisation et en novembre suivant arrivèrent du couvent romain de Sainte-Croix-en-Jérusalem quatre religieux, dont l'un (qui fut notre guide naguère en sa belle église devant les Reliques de la Passion) était désigné comme prieur et un autre comme

maitre des novices. Puis, à partir d'avril 1941, des Espagnols, presque tous de la région, vinrent les rejoindre.

Ces jeunes gens, anciens combattants du Front national, échappés aux geôles extrémistes, avaient nourri leur foi et leur patriotisme dans leur attachement à leur petite patrie et à leur sanctuaire local; ils connaissaient et admiraient la grande abbaye, souffraient de son abandon et rêvaient de se dévouer à sa résurrection. La guerre les avait trouvés, étudiants ou séminaristes, prêts pour le sacrifice; la paix retrouva leur vocation inébranlée. Que dire de plus sur l'histoire de chacun d'eux en particulier? La Règle et leur modestie naturelle les empêchent d'en parler. Cependant nous ne pouvons résister au désir d'évoquer cette figure de jeune prêtre, intelligente et douce, qui nous recevait toujours avec tant de bienveillance : aîné d'une famille de sept enfants, envoyés au petit, puis au grand séminaire de la Mission, lors de la Révolution il est déjà prêtre; il échappe par miracle à la mort et à la prison, passe comme fantassin dans les rangs nationaux; à peine a-t-il rejoint ses parents, modestes et pieux cultivateurs d'un hameau voisin, qu'il apprend le retour des moines; muni de la permission de ses supérieurs il endosse la tunique blanche et le scapulaire noir de Citeaux. D'autres suivirent notre ami : plus jeunes, ils continuent leurs études sacerdotales sous la direction et avec les leçons du prieur et du maître des novices, qui ne sont pas bien vieux non plus ni l'un ni l'autre. Cependant des ouvriers, un employé de banque et même un médecin viennent demander l'habit noir des frères convers, ne reculant devant aucun des plus durs travaux de la basse-cour, du jardin, de la cuisine ou de l'atelier; la présence d'un typographe a même permis l'installation d'une excellente imprimerie dans les anciennes salles de travail des convers qui, malgré cet appareil un peu moderne, n'en ont pas moins retrouvé ainsi leur primitive destination. On voulut bien nous révéler l'origine d'une de ces vocations qui touchera des lecteurs français : c'est après avoir lu la vie du P. de Foucauld qu'un jeune Espagnol vint demander à entrer dans l'Ordre.

La communauté est encore trop faible numériquement pour se suffire à elle-même. Mais l'Etat vient de lui accorder plusieurs hectares de terres, toutes anciennes propriétés du monastère d'ailleurs, qu'elle pourra affermer. En nous promenant un soir sur l'immense chemin de ronde crénelé qui enserre cette ville monastique nous pouvions voir d'un côté,

traversant un potager aux belles planches rectilignes, un religieux voué aux travaux historiques, chargé d'une énorme brassée d'herbes, tandis que de l'autre un futur théologien poussait la brouette entre les parterres de fleurs du cloître des novices.

Redescendant par la grande porte fortifiée et l'ancien palais des rois d'Aragon, nous nous retrouvons dans la cour extérieure; pénétrant alors dans la nef de l'église nous voyons venir nos jardiniers, en lente procession, pour les Complies. Ces théories de religieux enveloppés dans leur grande coule blanche pour le chœur, ou vaquant aux travaux de la maison dans leur scapulaire noir, toujours en silence, cela seulement pouvait redonner la vie à ces pierres splendides. D'autant plus que ce silence n'est ni pesant ni hostile : si quelque visiteur curieux s'approche d'une de ces ombres vivantes, pose une question respectueuse, il est toujours accueilli par le même sourire affable, par des explications substantielles fournies avec une obligeance sans limite; nous avions parfois l'impression, durant notre séjour, que ces moines voulaient se faire pardonner d'être si bien à leur place, d'être si légitimement dans leur vrai domaine. La clôture a d'ailleurs été limitée à cette petite maison du maître des novices, à l'ouest du cloître, et maintenant qu'elle ne suffit plus à abriter la communauté qui prospère, on aménage l'ancienne Infirmerie et la Maison des vieillards, bâtiments du XVIIe siècle, situés au Nord-Ouest; ainsi les touristes auront toujours libre accès au cloître, à la salle capitulaire, à la grande église. Rarement aura été poussé si loin ce que l'on nous permettra d'appeler « l'hospitalité archéologique », et qui n'est pas, à notre avis, une des formes les moins hautes de la charité.

Même après cette magnifique réussite artistique de la restauration, même après le retour des moines et devant la prospérité de la jeune communauté, le *Patronato* n'estime pas sa tâche terminée; d'ailleurs les Espagnols, ces hommes qui ont toujours le regard tourné vers les destins surnaturels, ne jugent jamais leur tâche terminée quand ils n'y ont pas fait descendre l'étincelle de divin qui doit résider en toute œuvre humaine. Poblet, dans l'esprit de ses fondateurs, devait être non seulement un centre d'activité économique et de rayonnement spirituel mais aussi le panthéon d'Aragon comme sa sœur bénédictine de Ripoll avait été le panthéon des comtes de Barcelone. Et en effet, Alphonse II d'abord, puis

Jacques Ier après lui furent enterrés à Poblet. Pierre IV le Cérémonieux eut ensuite l'idée de faire dresser de chaque côté du chœur entre les gros piliers, sur des arcs surbaissés d'une extrême élégance de lignes, des tombeaux qui reçurent les restes de Jacques Ier, Pierre IV et de Fernand de Antequera, Alphonse II, Jean Ier et Jean II. Les sarcophages formaient des constructions de pierre blanche, allongées, couvertes d'un toit à double versant et terminées par un dais élevé finement sculpté. Au XVIIe siècle don Pedro Antonio d'Aragon, vice-roi de Naples, protecteur de Poblet, voulut qu'y fût enterré Alphonse V le Magnanime et les plus illustres représentants des maisons de Cardona et de Segorbe; on obstrua les grands arcs surbaissés de constructions Renaissance qui ne juraient pas avec la dentelle de pierres flamboyantes des sarcophages supérieurs et de leurs dais. Les sépulcres ayant été profanés après 1835, les pieuses mains du curé d'Espluga et d'un barcelonais, Don Pedro Gil, firent transporter les restes royaux à Tarragone. Le squelette de Jacques Ier, reconnaissable à sa grande taille, fut solennellement enseveli dans la cathédrale de Tarragone où, avec des morceaux arrachés à la partie Renaissance des tombeaux de Poblet, on lui fit, vaille que vaille, une sépulture plus ou moins bien ajustée et très indigne du fameux conquérant. Maintenant il subsiste la partie inférieure et supérieure des tombeaux situés du côté de l'Epître, la partie supérieure de ceux du côté de l'Evangile demeurant seule; les dais flamboyants ont disparu des deux côtés. Nous avouons que la disparition des tombeaux inférieurs, du côté gauche, ne nous semble pas, du point de vue artistique tout au moins, un très grand dommage : on peut ainsi admirer l'élégance de l'arc surbaissé qui, par ailleurs, fournit un passage à la communauté lorsqu'elle se rend au chœur. Mais ce qui est essentiel à la vie spirituelle complète, à la « signification » de Poblet, c'est le retour des cendres de tous ces grands rois d'Aragon qui voulurent y dormir leur dernier sommeil dans la belle psalmodie et la prière fervente des moines cisterciens, leurs protégés sur cette terre et leurs avocats au Ciel. Ils reviendront bientôt et nous voudrions seulement en terminant, nous, hôte très passager mais très reconnaissant, saluer respectueusement la venue prochaine des hôtes éternels de Poblet.

FAIT DIVERS

par MAX DIETLIN

L'annonce, insérée en encadré au milieu de la première page, imprimée en caractères gras, happa, comme on dépliait les journaux, les regards. On eut l'intuition qu'elle apportait enfin, après une semaine morne en événements politiques, en cataclysmes ou en résultats sportifs, une nouvelle sensationnelle. On en saisit, en survolant d'un trait les quelques lignes qui la composaient, le sens. Yeux braqués, cœur battant, mains tremblantes, on tendit le journal, on le relut en tâchant à retenir sur chaque mot, sur chaque lettre, des regards piaffant d'impatience, avides de les franchir, à nouveau, d'un bond. On parvint à les maîtriser — on se rassasia, en l'épelant à mi-voix, de l'étonnante déclaration : « A 18 heures, du cinquantième étage d'un gratte-ciel de la cinquième avenue... », on leva les yeux vers les immeubles qui bordaient le trottoir opposé. On essaya, sur les façades posées comme les additions, de retrouver le cinquantième étage ou d'en évaluer la hauteur... Mais on fut saisi par le vertige, on ferma, on cligna les yeux, on secoua la tête, on regarda l'heure, on pressa le pas vers la station du bus ou du tube. Ce n'était pas le jour de manquer la voiture aux habituels compagnons de parcours que le prétexte d'une rencontre quotidienne aurait déjà, par tacite entente, transformé en interlocuteurs spontanés.

Rares furent ceux qui, au bureau, ne pointèrent pas avant l'heure. Les commentaires ne cessèrent de la matinée. La nouveauté du procédé valait à son auteur

la sympathie générale. Un chacun lui avait gré d'être, en quelque manière, associé à une action aussi originale. On chercha à connaître son identité. L'annuaire des Postes révéla qu'un hôtel occupait le cinquantième étage de l'immeuble en question. On demanda le numéro : le téléphone avait été décroché. La déception ne dura guère. On s'aperçut que le mystère qui entourait la personne de l'annonceur ne faisait que rendre l'affaire plus excitante. On se promit d'être exact au rendez-vous fixé. Quelques sceptiques prétendirent qu'il s'agissait d'une mystification ou d'une publicité — à moins que ce ne fut manifestation de folie. On les rabroua, on les somma d'apporter la preuve de leur assertion. Ils rétorquèrent qu'on ne pouvait davantage invoquer l'annonce pour prouver le bien fondé du sentiment général. On leur affirma le contraire. On loua l'inconnu. Ils tentèrent du moins de répliquer que, pour leur part, ils ne découvraient que lâcheté dans sa décision. On s'empara de cette déclaration — c'était reconnaître qu'ils abandonnaient l'hypothèse d'une imposture. Quant à dénigrer un exploit que tous admiraient, libre à eux... on les plaignait pourtant de n'être point capables d'en discerner la valeur. Ils allaient répondre mais on ne les écoutait plus : on célébrait, une fois de plus, l'initiative du héros.

Le besoin d'exprimer son opinion et d'entendre celle d'autrui, l'impatience d'attendre la fin de la journée, grandissaient avec l'heure. On n'eut jamais autant besoin d'obtenir des renseignements du bureau ou des collègues voisins. Les chefs de service durent faire des rappels à l'ordre. On envia les téléphonistes ou les titulaires de guichets ou de comptoirs de vente qui, les unes en passant les communications, les autres en recevant les clients, pouvaient continuer d'échanger des réflexions. Des garçons de course, des représentants, des clients rapportèrent, vers le milieu de l'après-midi, que des gens stationnaient déjà aux abords du gratte-ciel. On fut, un instant, torturé par l'angoisse de n'arriver point à temps — on se remémora, une fois de plus, l'itinéraire

le plus court ou le moins encombré. L'impatience ne fit que croître.

On ne put, dans les immeubles voisins du gratte-ciel, la contenir davantage. On se précipita, comme à un signal, aux fenêtres. Les patrons eux-mêmes, tout en dictant à une secrétaire au martyre, se rapprochaient insensiblement de la fenêtre et jetaient, par-dessus leurs lunettes, à la dérobée, des coups d'œil de plus en plus fréquents. Enfin la plupart, à leur tour n'y tenant plus, congédièrent brusquement la secrétaire et se postèrent derrière les rideaux.

En bas — la circulation des véhicules avait été détournée — la foule emplissait la chaussée, tonsurée, au pied du gratte-ciel, par le service d'ordre. On la voyait, de droite, de gauche, affluer. Elle s'enfla soudain, à partir de 5 heures et demie, à la sortie des bureaux. Les gens, aplatis sur des jambes qui s'échappent des chapeaux, accourent, cherchent l'endroit le moins compact, s'y agglutinent, épaississant une rumeur que barattent mille moteurs, que strient cris, appels, coups de sifflets et de klaxons. Des milliers de têtes, plantées dans une masse mouvante de corps, sont levées vers le cinquantième étage.

Une fenêtre y demeure fermée et inoccupée. Des dizaines de curieux se tournent, de chacune de celles à l'entour, vers elle. On ne la quitte plus des yeux. Cou tendu, cœur battant, s'arc-boutant pour résister aux incessantes poussées des nouveaux venus, agrippant soudain une épaule, un bras voisin et pesant de tout son poids sur son pied pour reprendre aplomb, on s'apprête à vivre enfin l'instant d'intense émotion promis et attendu depuis le matin. On s'efforçait à rejeter d'ultimes doutes. Si vraiment « il » s'était moqué? Mais le ton, l'accent de son annonce, également l'intuition que l'on avait eu du sérieux de l'affaire, n'avaient pu tromper. L'inconnu ne pouvait pas ne pas tenir sa promesse — que s'il éprouvait, au moment de mettre son projet à exécution, une certaine hésitation, il ne devait pas oublier, quelque légitime, à première vue, qu'apparût celle-ci, la publicité

dont il avait entouré celui-là. Il ne se montrait pourtant pas. On s'étonna : on ne comprenait pas qu'il ne se rendît point compte de l'état des esprits. Une manière de flottement — fait de déconvenue et d'indécision — se propagea en murmures. On allait manifester un courroux légitime. Déjà des huées s'élèvent. Mais quelques impartiaux font remarquer que l'on cède à l'impatience : il n'est pas six heures. On respira.

On est d'ailleurs sollicité par les acrobaties d'un individu qui se hisse, de ligne de refend en ligne de refend, sur le mur d'un gratte-ciel voisin. Il arrive sous l'appui, bondé de curieux, d'une fenêtre du premier étage. Il tourne la tête par-dessus son épaule et, visiblement essoufflé et satisfait, il mime une large grimace à l'adresse des maladroits ou des poltrons d'en bas. On est prêt de sourire avec indulgence. Mais il lève la tête pour parlementer avec les curieux de la fenêtre : son chapeau tombe. On s'esclaffe. Collé au mur, l'acrobate, maintenant penaud et inquiet, tourne une nouvelle fois la tête — le couvre-chef, par des moqueurs lancé, s'élève et s'éloigne à grands sauts. Son propriétaire, l'injure à la bouche, après avoir, parmi les quolibets et les défis, mesuré la hauteur qui le sépare du sol, entreprend de redescendre.

Tout soudain tinte le signal avertisseur d'une voiture ambulance — on laisse l'autre à sa gymnastique, on tâche à ne point perdre de vue, parmi de nouveaux remous, le pavillon blanc à croix rouge qui signale un toit léché comme une dragée. Glissant enfin d'entre la foule, la voiture s'amarre, face au gratte-ciel, derrière la haie des sergents de ville.

On lève instinctivement les yeux, on s'exclame : la fenêtre est ouverte. Un homme, en bras de chemise, apparaît. Il jette un coup d'œil bref par-dessus la barre d'appui, étreint celle-ci et se tourne vers l'intérieur. Il lève, d'une main, comme pour boire à la santé, un verre — soudain le porte à sa bouche, le vide, la tête en arrière, d'un trait. On l'acclame, on l'applaudit. On se

sent soulagé, par sa présence, de tous ses doutes — on se fait part, entre deux vivats et tout en battant des mains, de ses impressions.

Il a jeté son verre derrière lui. Deux hommes se montrent à ses côtés, lui donnent, en riant, de grandes tapes sur l'épaule, l'embrassent, lui serrent les mains. A son tour, il leur fait ses adieux, se penche, tout en tenant le bras de l'un d'eux, par la fenêtre et, d'un geste rapide, fait signe à la foule. Une immense clameur, mille cris joyeux, mille bras agités lui répondent. Amusé, il se penche une nouvelle fois, répond, en saluant de la tête, aux acclamations, et se retourne vers son compagnon. Mais il lâche soudain le bras de celui-ci, il enjambe la balustrade, il se tient, debout, sur l'appui.

Les cris, à l'instant, cessent. La bouche ouverte encore, on entend, dans une angoisse fascinée — le cœur, à se rompre, bat, une douleur, dans la plante des pieds, se fiche, la taraude — les premiers coups de six heures. L'homme, là-haut, raide, se penche. Les yeux se dilatent, captent tout mouvement du corps qui se détache de la fenêtre, éternisent, dans un éclair, le vide qu'il inscrit entre la façade et lui, déjà se le remémorent. En trombe, la masse blanche, de biais, bras pendus, jambes écartées, sur le service d'ordre, plonge, à peine enfoncée — on a fermé les yeux, on a détourné la tête — sous le choc éclate. Des cris épouvantés giclent. Un rire hystérique jaillit. Des femmes défaillent, d'autres, à demi évanouies et qu'on soutient, éperdument sanglotent. L'horloge, après cent coups, sonne encore. Une sirène, au loin, lance, brefs, ses appels.

Quelques-uns s'essayent à plaisanter, se taisent. L'ambulance tinte, s'ébranle. On regarde, sans le voir, le drapeau blanc à croix rouge qui s'éloigne. On le suit, soudain accablé, machinalement. Sans cesse — on crispe, frissonnant, poings, orteils, mâchoires — le corps, dans les yeux, tombe, dans les oreilles, écœurant, s'écrase.

Mais des autos arrivent, des agents règlent la circulation, sifflent. On prend garde à n'enfreindre point leurs commandements, — on s'y applique avec soulagement,

MON AMI ALFRED JARRY

(souvenirs)

par GÉROY.

Dans les premiers jours de novembre 1894, la caserne Corbineau, à Laval, recevait le contingent de recrues de la classe 1893 affectées au 101e Régiment d'Infanterie.

Dépaysés, ahuris, déjà dociles, inconscients encore des destinées — à l'occasion héroïques — réservées à leur innocence, ces apprentis guerriers considéraient ces bâtiments en équerre où la patrie leur offrait, pour trois bonnes années, un domicile géométrique et sans grâce.

Des fenêtres, les « anciens », goguenards, examinaient ces « civils » voués au rôle de « bleus » et les jugeaient comme il se doit « empotés » à souhait et gros de « tournées ».

La répartition effectuée, ces jeunes gens, promus d'office au titre d'« hommes », étaient aussitôt dirigés sur leurs compagnies respectives.

A la 2e du 2, le Sergent-Major P..., secondé par un fourrier agile, ayant rassemblé son petit troupeau humain, le faisait aligner tant bien que mal et le présentait à son chef le capitaine R. d'E...

Ils étaient bien une trentaine, venus des coins les plus divers, Beaucerons, Bretons, Parisiens, Normands, etc.

Après quelques mots de bienvenue prononcés d'une petite voix de tête inattendue, le capitaine les passa en revue, histoire de faire connaissance.

A chacun il demandait doucement ses nom, prénoms, pays natal, profession, qualités, aptitudes physiques ou intellectuelles, sans omettre de leur faire sentir, en passant, la faveur grande que leur offrait la Providence en les faisant servir sous les plis du drapeau d'un régiment entre tous fameux.

Parvenu devant un petit bonhomme à la figure ronde et

poupine, au regard direct et comme têtu, il le considère un instant. La stature de ce « bleu » à coup sûr ne devait guère dépasser la taille minima exigée par les règlements. Cette tête nouvelle avec des yeux perçants s'encadrait d'une longue chevelure sombre descendant presque jusqu'aux épaules.

— Votre nom?

— Je-m'ap-pelle-Alfred-Jar-ry, Mon-sieur; je-suis-o-ri-gi-nai-re-de-Laval-et-hom-me-de-lettres-à-Pa-ris.

— Fort bien, mon ami. Mais vous avez certainement entendu ce que je disais à l'instant à votre camarade. Il faudra, à partir d'aujourd'hui, m'appeler non pas Monsieur, mais mon Capitaine.

— Bien-Mon-sieur-désormais-je-vous-ap-pelle-rai-mon-ca-pi-tai-ne.

Il faudrait à l'obscur témoin qui consigne ces humbles faits le secours de signes inconcevables pour donner à cette courte réplique l'accent et la modulation insolites qui lui imprimaient son relief original. La phrase serpentait sur une espèce de courbe musicale où les notes — les mots en l'espèce et même les syllabes — alternaient avec fantaisie, et, sans effort apparent, montaient ou descendaient suivant une modulation imprévisible, pour se terminer sur une chute qui faisait songer à certains de ces motifs de musique exotique condamnés par leur créateur à demeurer en suspens et comme en l'air.

On songe, malgré soi, aux signes qui, dans les années latines, servaient à souligner, dans la métrique, les dactyles et les spondées. Mais cela même serait bien insuffisant. Il n'y avait, dans les propos d'Alfred Jarry, ni longues, ni brèves.

Dans sa bouche, les syllabes se suivaient, s'aggloméraient comme les maillons d'une chaînette. Rien ne dépassait un certain alignement. Tout avait même valeur sonore et s'emboîtait dans un calibre immuable.

Si généreuse qu'elle pût être, la phrase venait à vous soudant les mots les uns aux autres, sur un mode simplifié à l'extrême, qui consistait à faire succéder sans défaillance une syllabe sourde et comme de basse-taille à une syllabe claire émise par un ténor enroué.

Sans arrêt, sans repos, sans ponctuation, une note grave, une note aiguë — Une sorte de plain-chant primitif.

On aura une idée très approximative de ce genre de débit verbal en transcrivant ainsi la phrase suivante :

jour ment lez
Bon com al vous?

je bien ci.
Moi vais mer

C'est sur ce mode bien personnel que le soldat de 2ᵉ classe Alfred Jarry, homme de lettres dans le civil, venait de répondre à son capitaine, avec la plus grande courtoisie d'ailleurs et sans sourciller.

— Vous prendrez cet homme dans votre section, nous dit alors le capitaine en se dirigeant vers une autre recrue.

Cette affectation marque le début d'une amitié que la mort seule devait bientôt trancher.

Le soldat Alfred Jarry fait ses classes.

Passé sous mes ordres, le soldat Alfred Jarry, lettré et érudit, allait recevoir le rudiment guerrier d'un caporal à peu près illettré, pour qui la rédaction du plus élémentaire motif de punition inspirait une insurmontable aversion et l'établissement de la feuille de prêt — au tarif de cinq centimes par jour et par homme — une occasion saisie avec fureur de fourvoyer le Dieu des armées dans des compagnies aussi closes que décriées.

Il était originaire d'un petit bourg proche d'Alençon et se nommait Bouilly.

Petit, trapu, le poil rouge, un rien de nez en boule, le caporal Bouilly nourrissait pour la discipline un fétichisme qui ne peut guère se comparer qu'à la foi dite du charbonnier. Il y croyait et le faisait bien voir. Avec cela, un verbe rugueux, encombré, aboutissant le plus souvent à une conclusion non déguisée qui offrait au subordonné en défaut le choix entre l'obéissance immédiate et un fort possible voyage d'agrément sous le ciel d'Afrique.

Il convient de noter que deux minutes après, il n'y pensait plus, occupé qu'il était à découvrir un nouveau sujet de courroux au sein d'une escouade de malheur, composée de « cosaques » dignes d'être cités en exemple pour leur incompréhension, leur mépris des consignes, leur penchant à l'immoralité et la bassesse rustique de leur généalogie.

Le caporal Bouilly considéra ce « bleu » Jarry d'un regard mou et accablé.

— Cor' un gas de Paris! Et pour moi bien sûr!

La longue toison de cette « bleusaille » surtout l'étonnait comme un phénomène particulièrement gros de mystères qui commandait la méfiance.

« Habillé et armé », le crâne dûment tondu, large képi rouge, veste trop longue, pantalon désolé, Jarry avait cet air martial et ce « chic » si particulier au soldat français, prince incontesté des élégances.

Son voisin de lit, grand diable avec bras de faucheux, basané et velu, tambour en pied, sans doute pris de compassion pour un clampin d'un modèle aussi réduit, vint heureusement à son secours. Bientôt, grâce à ses bons offices, Jarry, en un tour de main, se trouvait propriétaire d'un paquetage digne d'un grognard.

Il furent très vite amis, chacun mettant du sien dans une collaboration dépourvue de toute hiérarchie. Le tambour apportait l'expérience, l'autorité, des attentions bourrues mais efficaces, Jarry une bonne volonté dont les incursions à la buvette de la cantine attestaient la sincérité.

Dans la cour du quartier, théâtre de ses débuts dans le métier des armes, Jarry fit ses classes avec ses camarades. L'école du soldat ne devait pas altérer cette sérénité silencieuse qui allait devenir de règle pendant son séjour sous les drapeaux.

Faire demi-tour selon les principes, partir du pied gauche, prendre un alignement correct, familiariser le petit doigt avec la couture du pantalon, tout ce rudiment Jarry s'en nourrissait avec une application qui, malheureusement, passait de fort loin ses moyens physiques. Les jambes trop courtes notamment engageaient avec le pas réglementaire un combat sans espoir. Quant au long fusil, son poids imprimait au futur auteur d'*Ubu-Roi* l'attitude cambrée et un brin comique d'un automate aux gestes articulés avec trop de raideur.

Son apparente maladresse devint très vite un lieu commun. Jarry « détonnait » partout, sur le terrain, à la chambrée, à la ville.

Le champ de tir ajoutait encore au relief de son bagage d'excentricité.

Devant la cible, Jarry se singularisait encore. Par une manière de miracle ahurissant, il s'y comportait comme

un véritable champion et collectionnait les « rigodons ».

— Je tire beaucoup mieux que le capitaine, disait-il.

Et bien vite il ajoutait avec un sourire pincé :

— C'est un fait bien connu que les militaires ignorent le maniement des armes à feu.

Ainsi, peu de temps après son incorporation, le soldat de 2e classe Alfred Jarry était célèbre dans tout le 101e d'infanterie.

Sous l'uniforme, comme dans la vie civile, il suivait ce destin — encore aujourd'hui assez mystérieux pour beaucoup de ceux qui l'ont connu et fréquenté — d'un qui laisse à l'univers le soin de décider de sa sincérité ou de ses dons de comédien.

Seul, le caporal Bouilly peut-être ignorait-il ce tourment du doute. Le caporal Bouilly respirait sur les sommets de la certitude. Personne n'avait à lui en conter, un parisien moins que tout autre. Et il tenait à l'œil ce « bleu » de format ridicule dont l'étrange docilité dissimulait à coup sûr on ne sait quelle sombre malice.

Ce petit « pékin » ne lui disait rien de bon depuis le jour où, l'ayant invité, la chambre une fois balayée, à aller remplir la cruche d'eau — et au trot — s'il ne tenait pas à faire un stage aux bataillons d'Afrique, le soldat Jarry, comme toujours impavide et courtois, lui avait répondu sur le rythme que nous savons : Bien-ca-po-ral-je-vais-ba-lay-er-la-cham-bre-rem-plir-d'eau-la-cru-che-et-ain-si-je-n'i-rai-point-à-Bi-ri-bi, com-me-vous-di-tes-si-bien.

Avec le temps, il s'avérait de plus en plus que le soldat Jarry, s'il parait le 101e d'Infanterie d'un lustre original et sans précédent, compromettait par sa seule présence dans le rang le prestige de sa compagnie. Et bientôt il ne paraissait plus aux parades hebdomadaires consacrées par tradition à l'art de défiler aux accents de Sambre-et-Meuse. — Et tous les prétextes étaient bons pour le laisser au quartier.

Enchanté d'un privilège aussi rare, Jarry, toujours soumis, partageait ce loisir entre quelques visites à la cantine où il faisait le plein d'alcool de la petite fiole de poche qui ne le quittait jamais et une halte de recueillement dans ma chambre où il était chez lui.

Là, il lisait, il buvait, il écrivait. Il écrivait beaucoup. Assez mystérieusement du reste car il fut toujours impossible de lui faire définir avec précision la nature de ces travaux :

— Nous-con-si-gnons-des-no-tes, disait-il, sur-un-mé-tier-ce-lui-de-sol-dat-que-nous-com-men-çons-à-bien-con-naître.

Le temps s'écoulait ainsi sans à-coups notables, dans une sorte d'anonymat tacitement consenti de part et d'autre. Le capitaine, le lieutenant ignoraient une fois pour toutes le soldat Jarry, qui le leur rendait bien. L'adjudant lui-même, un petit homme boulot au ventre rond, se donnait des airs de partager avec bonhomie le point de vue de ses supérieurs.

En fait, le soldat Jarry se trouvait rayé des effectifs de la 2ᵉ du 2.

Seules, les corvées lui rappelaient le fardeau de sa condition et faisaient sentir leur pouvoir sur cette insolente indépendance.

Ses camarades, assez jaloux, y veillaient avec diligence. Ils n'entendaient pas mettre le comble à une aussi enviable félicité en privant le camarade Jarry de ces travaux domestiques — balayage, corvées de quartier, épluchage des patates, caresse de l'oreille à Jules, etc. — qui sont la parure méconnue du noble métier des armes et comme la servitude de sa grandeur.

Jarry n'y « coupait pas ».

Et, à son tour, plus souvent même qu'à son tour, on pouvait le contempler pourchassant la poussière établie sur les planches à pain ou déplaçant d'un balai distrait des immondices dont la présence déshonorait les abords du bâtiment C.

Ces besognes sans gloire ne lui réussissaient pas mieux. Le détachement dont il les accompagnait n'était pas toujours du goût du caporal chargé de leur bonne exécution. Et, fréquemment, le soldat Jarry, une fois de plus incompris, regagnait sa chambrée, le balai traînant, riche d'un ou plusieurs jours de corvées supplémentaires.

Le soldat Jarry, il faut le reconnaître, a abondamment balayé le quartier Corbineau à Laval, sa patrie. Ce n'est certainement pas de sa faute si les cours de cette insigne caserne n'étaient point, en ces temps-là d'une netteté de clinique. Il y a toujours eu, entre les règlements militaires et l'esprit de soumission qu'ils exigent comme une incompatibilité d'humeur sans remède.

Mais il fallait entendre Jarry qualifier le matériel ménager mis à sa disposition :

— Ce n'est pas par flagornerie envers la rhétorique qu'on désigne sous le vocable de pinceaux ces objets plus connus

dans le monde civil sous le nom de balais. Ils sont, en vérité, bons tout au plus pour esquisser des motifs décoratifs sur le sol et y inscrire grossièremnt les limites offertes à un projet de nettoyage ultérieur, au demeurant des plus improbables.

Ses commentaires sur l'art du balayage demeuraient sans effet sur les forces obscures qui, dans la vie d'un soldat, président à l'aveugle répartition des « bons moments » et des autres, ceux-ci, en toute justice, l'emportant de beaucoup en fréquence et en diversité.

Cette humble besogne n'entamait pas la sérénité de l'auteur d'*Ubu-Roi*. Il gardait pour son usage personnel les réflexions que son naturel et leur répétition faisaient naître. Mais aucun pouvoir — fût-il militaire — n'avait de prise sur lui; et, à travers les mêmes vicissitudes quotidiennes où le plongeait le mécanisme de la hiérarchie, il demeurait lui-même, c'est-à-dire, un philosophe narquois assez supérieur aux événements pour classer judicieusement dans le domaine de la pure intelligence tout ce qu'ils offraient à l'esprit de cocasserie et de simplicité.

Un certain soir, vers cinq heures, au moment de franchir la porte du quartier pour me rendre en ville, je m'arrêtai un instant pour bavarder avec le chef du corps de garde, le sergent C... (j'ai oublié son nom), un corse nerveux, pétulant, et « service » en diable.

Devant lui, répartis par groupes, le balai au poing, les « consignés du jour » écoutaient ses consignes.

Comme chaque après-midi à pareille heure, il s'agissait de procéder au nettoyage du quartier, depuis la grille d'entrée jusqu'aux écuries, sans négliger les abords des cuisines, selon lui trop souvent ignorés et d'un aspect peu apéritif.

Ces précisions topographiques agrémentées d'un feu roulant de menaces à l'adresse des « tire-au-flanc » (il employait un terme plus martial) dont il se vantait d'avoir sous les yeux les plus authentiques spécimens mettaient le point final à sa harangue.

Les consignés expédiés, nous échangions quelques propos sans grand intérêt.

Soudain, le sergent C... s'arrête, sa phrase tourne court. — Ses yeux déjà vifs brillent d'une stupéfaction intense. Par-dessus mon épaule, derrière moi, ils fixent je ne sais quoi encore, un spectacle à coup sûr hors série, car il lance un véritable hurlement :

— Qu'est-ce que vous f...ez là! N. d. D.!

Je me retourne.

Jarry! C'était Jarry!

Debout, tout seul, droit, noyé dans son treillis isabelle et trop large, calme et menu, le balai à la main, dans un correct « garde à vous », il nous regardait.

Le sergent C... vociféra :

— Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit tout à l'heure?

— Oui, sergent.

— Quoi?

— De balayer la cour, sergent.

— Eh bien! N. d. D.! Balayer la cour, c'est clair, hein!

— Oui, sergent... Mais dans quel sens?

C'était dit simplement, presque gentiment, sans sourciller, d'une petite voix calme, comme horizontale.

Ce jour-là, Jarry n'est pas mort étranglé par le compatriote de Napoléon, parce qu'il y a, sans doute, comme pour les ivrognes, une divinité tutélaire aux hommes de plume fourvoyés dans le camp des gens d'armes.

Il fallait intervenir.

Sur mes instances amicales, Jarry était invité à « rompre » après une invite à conserver à l'avenir pour son usage intime des réflexions superflues.

Mais j'avais eu chaud, et mon collègue corse avait bien du mal à comprendre mon hilarité.

Nous parlions souvent, Jarry et moi, de cet incident.

Après bien des années, son souvenir nous mettait en joie, Jarry surtout. Avec ce sourire oblique qui lui était habituel, il retenait ce petit événement comme le témoignage d'une audace tranquille à la rigueur honorable et à tous usages, mais de cette malice qui, dans le métier de soldat, ridiculisait à point les règlements les plus opportuns et en ruinait logiquement toutes les applications.

— Les grandes victoires, disait-il, n'ont pourtant pas d'autres excuses, les beaux désastres non plus... Congrûment, l'enseignement à l'Ecole de Guerre devrait être confié aux seuls adjudants, ces caporaux supérieurs.

Nous passions les soirées de cet hiver dans une chambre, loin du caporal Bouilly, avec, pour seul témoin, l'inévitable fiole d'alcool dont Jarry ne se séparait jamais. Paris, la littérature, les projets d'avenir formaient le fond de nos propos.

C'est entre les murs de cette caserne Corbineau que, pour la première fois, j'ai entendu prononcé le nom du père Ubu, de ce père Ubu qui devait prendre dans les lettres françaises une place immortelle et faire les délices du Cénacle dont le point de ralliement était alors le « Mercure de France ».

Alfred Vallette, Rachilde, Rémy de Gourmont, le Symbolisme, mille sujets littéraires illustraient ces entretiens. Le père Ubu y occupait une place éminente.

Jarry était comme gonflé de ce bonhomme ovoïdal, fils de son génie.

Il avait de ses propres mains sculpté d'extraordinaires marionnettes représentant les héros de cette énorme bouffonnerie : le père Ubu, la mère Ubu, le capitaine Bordure, Bougrelas, les Palotins, etc.

Dans le petit logement qu'il occupait boulevard Saint-Germain, au coin de la rue de Buci, où nous devions, par la suite, nous réunir si souvent, il avait même crevé une cloison et, tant bien que mal — car il était bricoleur et se piquait d'adresse manuelle — édifié une manière de Guignol où le père Ubu devait donner en petit comité ses premières représentations d'essai avant que de paraître devant le public.

Bonnes heures envolées.

Malgré son apparente insouciance, le capitaine d'E... n'oubliait pas tout à fait Jarry. Sur son désir, il m'arrivait de lui parler de ce soldat en quelque sorte honoraire. D'esprit très fin, pas vraiment de sabre pour un sou, il se divertissait de ces menues confidences.

Originaire du pays, Jarry entretenait de nombreuses relations à Laval. Il y était très connu; et son couvert était toujours mis dans plusieurs maisons amies.

Un vieux ménage de notables commerçants — quincaillers s'il m'en souvient — le recevait souvent et se mettait en frais pour lui.

Il m'a été donné d'assister à quelques-uns de ces dîners où la qualité de la table luttait à armes égales avec le luxe cossu d'un décor du mauvais goût le plus harmonieux.

Nos estomacs de vingt ans faisaient à ces festins intimes un accueil flatteur pour la vanité de la maîtresse du logis. Les vins, les alcools étaient de choix et dignes du faste cher à l'amphitryon.

Nous quittions cette table gavés de nourriture rare, noyés

d'alcool, contents de nous, et assez fiers des trésors d'énormités et de paradoxes que nous laissions dans le souvenir de nos hôtes en manière de préalable visite de digestion.

Engagé volontaire trois ans auparavant, je quittais le régiment en avril, abandonnant à regret, mais sans inquiétude, Jarry à son destin, avec la promesse de nous retrouver une fois son service accompli, c'est-à-dire dans une trentaine de mois.

Nous devions nous revoir bien plus tôt que nous ne pensions.

En effet, quelques mois à peine écoulés, je rencontrai Jarry sur le boulevard Saint-Germain, près de la rue de l'Ancienne-Comédie. Il était en civil.

— Tiens! En permission?

-- Pas même.

— Alors? Mutation? Piston scandaleux? Désertion?...

— Peuh!...

— Mais enfin?

Avec son petit air placide, les lèvres pincées, il me dit :

— Ils m'ont li-bé-ré!

Un conseil de réforme, docile, semble-t-il, à des interventions bien placées, avait estimé nécessaire, voire souhaitable, le renvoi du soldat de 2e classe à ses chères études.

— Je-ne-leur-en-gar-de-pas-ran-cu-ne, ajoutait-il avec douceur, mais-je-re-gret-te-fort-d'une-part-le-ca-po-ral-Bouilly,-cet-hom-me-de-guer-re,-et-le-pre-mier-tam-bour-qui-sait-boi-re.

Rendu à son petit logement du boulevard Saint-Germain, Jarry était visiblement heureux de reprendre une existence dont la liberté formait le seul luxe.

Il entrait, en effet, dans cette suite de jours difficiles qui ne devaient prendre fin qu'avec son dernier souffle.

Quelques articles, çà et là, de petites chroniques et ratiocinations dans des revues littéraires, au *Mercure de France*, à la *Revue Blanche* des Natanson, où il voisinait notamment avec Léon Blum, lui procuraient quelques sommes assez portatives, bientôt versées entre les mains des marchands d'absinthe, l' « herbe sainte » selon lui.

Le père Ubu ne le quittait point. Il respirait dans la compagnie de ce héros épique qui, parmi nous, faisait déjà figure de personnage fabuleux guetté par la légende.

Ses loisirs, plus fréquents qu'il ne convenait pour la santé de sa trésorerie, il les consacrait, après l'absinthe, aux joies

du sport, en l'espèce à des randonnées cyclistes, toujours effectuées, à l'entendre, à une allure de records.

Parfois, gravissant ses deux étages, j'allais le surprendre boulevard Saint-Germain. Il m'arrivait de le trouver debout derrière les persiennes baissées de la fenêtre, une longue et mince canne au poing, une sarbacane. Un gros sac de pois chiches près de lui, il se divertissait à bombarder les passants de ces projectiles alimentaires.

En ces temps lointains — vers les années 1900 — les hommes portaient des chapeaux de soie noire, dits « hauts de forme », des « tubes », des « gibus ».

Les pois de Jarry rebondissaient sur ces couvre-chefs comme sur un tambour. Les victimes, surprises, levaient la tête, interrogeaient d'un regard le ciel sans nuages, puis, ne découvrant rien, poursuivaient leur chemin à la grande joie du tireur embusqué dans l'ombre là-haut.

Fréquemment aussi, nous nous rencontrions dans divers cafés du quartier, à la Closerie des Lilas, aux Deux-Magots. Quelques absinthes avalées, nous prenions nos repas au hasard de la promenade, chez des marchands de vin la plupart du temps, rue de Seine, rue Saint-Jacques, où la frugalité faisait le principal ornement du menu et, aussi, de l'addition.

Jarry ne s'éloignait guère de ce petit domaine littéraire qui avait pour frontière la rue de l'Echaudé, le boulevard Saint-Germain, la rue Bonaparte, la rue de Rennes, le boulevard Montparnasse.

Une seule fois, à ma connaissance, il poussa jusqu'au boulevard Port-Royal pour y demeurer. Il avait imaginé d'habiter une maisonnette isolée au fond d'un terrain vague où on n'accédait que par un étroit sentier parsemé de fondrières.

Plus tard, car il a beaucoup déménagé, il demeura rue Cassette, dans un des tous premiers immeubles.

C'était un vieil hôtel du XVIIIe siècle, desservi par un imposant escalier de pierre aux marches usées.

Le visiteur qui, désireux de rendre visite à Jarry, s'avisait de se renseigner auprès de la concierge, avait la surprise de s'entendre répondre :

— M. Jarry? Deuxième étage et demi, porte à gauche.

Jarry, en effet, logeait au deuxième étage et demi d'un de ces appartements de jadis qu'un propriétaire cupide avait jugé profitable de couper en deux dans le sens de la hauteur.

Il faut reconnaître qu'ainsi transformées, les pièces, si elles

n'étaient point inhabitables, ne demeuraient accessibles qu'à des usagers d'une stature au-dessous de la moyenne.

Jarry, lui, s'y mouvait à l'aise. Peut-être même, mais il n'en laissait rien paraître, ne lui déplaisait-il pas de se singulariser une fois de plus en élisant domicile dans une fraction d'étage.

Soucieux toutefois de respecter autant que possible les lois coutumières des proportions, il lui arrivait de songer à ramener son léger mobilier à l'échelle de son habitat en racourcissant à la scie les pieds des tables et des chaises :

Une fois assis, disait-il, comme tout le monde, j'aurais ma part bourgeoise de plafond.

Le logis était aussi étroit que sombre. Jarry vivait là, tant bien que mal, à sa manière, c'est-à-dire totalement étranger aux plus élémentaires contingences.

Ses articles, très espacés, Jarry étant incapable de s'astreindre à un travail régulier, lui permettaient, sinon de subsister, du moins de boire. L'ordonnance domestique de ses jours n'existait pas pour lui. Parfois il s'en rendait compte, mais comme d'une conjoncture extérieure à sa propre personne, comme de la définition abstraite d'une loi générale qui ne pouvait le concerner.

Un jour, qu'il venait de recevoir, à la *Revue Blanche* le prix d'un article, il me dit, mi-sérieux, mi-plaisant :

— Je vais employer les ors de Natanson à faire installer le tout à l'égout chez moi.

Et nous allions déjeuner, après quelques haltes apéritives comme il se devait avec l'auteur d'« Ubu-Roi ».

★

Avec quelques amis, compagnons d'adolescence méridionale, nous fréquentions, avenue Friedland, un salon à prétentions artistiques, où une jeune étrangère, Mrs. B... C..., accueillait à coups de tasses de thé et de petits fours la jeune littérature de l'avenir.

Menue, jolie, un fin visage casqué de cheveux de flamme, Mrs. B... C... promenait à travers l'existence une fragile silhouette d'élégance très préraphaélite.

Originaire d'on ne sait trop quelles balkaniques contrées, elle vivait seule avec sa mère, dame d'âge, genre gouvernante docile et effacée.

Mrs. B... C... donnait souvent des dîners qui paraissaient fort opportuns à la plupart d'entre nous.

Ses soirées, aussi nourricières, étaient très suivies pour sa grande satisfaction, car elle était avide de relations.

On y rencontrait Jean Lorrain, Paul Valéry, Louis Payen, Maurice Magre, le peintre Marcel Chatelaine, Armory, la jeune Pouzols de Saint-Phar, candidate au Théâtre-Français, Willy et sa jeune et charmante femme Colette, alors simplement épouse de son célèbre mari, d'autres encore.

On y potinait, on faisait un peu de musique, les poètes récitaient leurs dernières productions, et le buffet, toujours de haute qualité, remplaçait pour beaucoup d'entre nous des repas souvent théoriques.

Bien entendu, l'atmosphère y était très « avant-garde ».

C'était le temps du symbolisme, des décadents, des Rose-Croix, d'Erik Satie, du Sar Peladan, du « Portrait de Dorian Gray », de la philosophie de Nietzsche, révélée par les traductions d'Henri Albert, des robes à falbalas, des coiffures à bandeaux, dites à « la ventre affamé »...

La maîtresse de maison elle-même, entre deux essayages, se piquait de peinture. Elle exposait bravement, au Salon des Indépendants, alors dans son printemps révolutionnaire, des tableaux compliqués, aux teintes évanescentes et à sujets bien involontairement réversibles. Son jeune et candide génie lui inspirait des œuvres qui annonçaient un tempérament ennemi de cette peinture figurative que l'avenir devait condamner.

La vogue était au Théâtre de l'Œuvre récemment fondé par Lugné-Poë. Ibsen, Bjornson, la dramaturgie nordique étaient les dieux de l'heure et Suzanne Desprès leur interprète sacrée et consacrée.

C'était aussi le Temple de la « Fronde », « organe des femmes », à en croire les camelots qui le criaient sur le boulevard.

Plusieurs de ses collaboratrices fréquentaient chez Mrs. B... C... Quelques-unes, même parmi les plus ardentes revendicatrices, osaient être jolies et bien habillées.

Comment n'y aurait-on point parlé de Jarry et surtout d'*Ubu-Roi?*

C'était même devenu une mode aussi dans ce salon, tout comme dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, de prononcer les phrases sur le ton cadencé employé par Jarry et d'user de la terminologie colorée particulière au père Ubu. « Cornegidouille » — « Vous êtes un fort grand voyou »

— « Que ne vous assom-je? » — « Le croc à phynances » — « Par ma chandelle verte » — « Daignez accepter ce petit mirliton », etc., émaillaient les plus simples propos.

— Mon cher, nous dit un soir Mrs. B... C... il faut absolument m'amener Jarry.

Décider Jarry, Jarry l'indépendant, à franchir le seuil d'un salon élégant, si peu fermé fût-il, Mrs. B... C... en parlait à son aise.

Le portrait que nous lui tracions de notre ami, son horreur du monde, son aversion pour les raffinements vestimentaires, aucun argument ne parvenait à faire renoncer Mrs. B... C... à tout espoir de satisfaction.

Après bien des résistances, Jarry, à notre grande surprise, parut se laisser fléchir.

Il accepta non sans peine, non sans de nombreux faux-bonds aussi, tout comme en pourrait user un cabotin soucieux de soigner ses « entrées ».

Mais Jarry oubliait comme il promettait, et, au fond, peu soucieux de jouer les bêtes curieuses.

Une fois pourtant, il se décida.

Il y avait, ce soir-là, avenue Friedland, grande réception. Une vraie cohue. Il faisait un temps de désespoir, vent, neige, pluie.

Minuit avait sonné.

Très avant dans la soirée, alors que personne ne songeait plus au père Ubu, on surprenait soudain sa petite silhouette glissante à travers les invités. Très à l'aise, comme toujours, ses longs cheveux collés par la pluie, son costume cycliste étoilé de boue, Jarry serrait des mains.

Il était venu à pédales, sous l'averse, monté sur une machine dépourvue de garde-boue...

Il fut le roi de la soirée.

Une dame âgée demanda en le désignant de son face-à-main, quel était donc ce personnage glabre et ruisselant Elle croyait avoir affaire à une rédactrice de la « Fronde » en travesti, pour la plus grande joie de Willy.

Critique musical écouté à l'« Echo de Paris », sous le pseudonyme de l'« Ouvreuse », fameux pour ses articles truffés d'à-peu-près et de coq-à-l'âne incomparables, Willy était ce qu'on est convenu d'appeler une figure bien parisienne.

On citait ses mots, on ventait son mépris provocant du

conformisme, son cynisme inlassable. Ses reparties ornaient les salons, le boulevard.

Car il y avait alors un boulevard, au sens historique et véridique du mot. Il s'étendait entre la rue Drouot et la Madeleine.

Cette étroite bande de macadam constituait le domaine du Tout-Paris des lettres, des arts, du journalisme, du théâtre et des snobs.

Des cafés, aujourd'hui disparus, Calisaya, Bols, étaient le rendez-vous de ce monde remuant, potinier, narquois et sans indulgence. Seul a survécu le Napolitain où fréquentaient Aurélien Scholl, l'ancêtre, Catulle Mendès et son inséparable Courteline toujours maugréant, Ernest Lajeunesse au visage hideux, alors dans tout le prestige de son premier bouquin « Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains », le dandy stendhalien Jean de Mitty, Octave Mirbeau, Jean de Bonnefon toujours escorté de quelque adolescent, Paul Adam, Georges d'Esparbès et ses cheveux bouclés sur le front, Alphonse Allais méditatif, Georges Auriol, Docquois, Bernard Grasset, Gomez Carillo, Armory, P. Laffitte le futur auteur de « Jeroboam ou les finances sans larmes », qui devait beaucoup plus tard fonder les éditions de la « Sirène », les « Mousquetaires », Laberdesque, de Bruchard, Rougier-Dorcières toujours entre deux duels, Riccioto Canudo et son éternelle feuille de lierre à la boutonnière, Francis Chevassu, Directeur du « Gil Blas », un quotidien qui trouvait le temps de renseigner et d'avoir de l'esprit, Jean de Tinan, très romantique, encore chaud du succès de son premier roman « Penses-tu réussir? », Marcel Boulenger, jeune page très sportif, la brune et junonienne Manon, héroïne et scandale du premier bal des « Quat-z-Arts », des comédiennes célèbres, d'aimables personnes qui avaient pour seule vocation d'être jolies et qui y parvenaient, la maîtresse d'un journaliste en vue, beauté impérieuse aux yeux de gazelle, toujours munie d'un bouquin de Verlaine ou de Mallarmé, et qui ne savait pas lire.

Jarry ne devait plus reparaître avenue Friedland.

Les salons, la vie mondaine n'étaient point son fait. Mais sa petite célébrité ne cessait de grandir. On parlait de plus en plus du père Ubu, non seulement aux abords de Saint-Germain-des-Prés mais aussi sur la sceptique rive droite.

Le bruit courait bientôt que Eugène Poe se proposait de

consacrer au père Ubu un des spectacles d'avant-garde dans la prochaine saison du Théâtre de l'Œuvre.

On donnait même les noms des deux principaux interprètes désignés pour lancer M. Ubu dans l'histoire : Louise France, la « mère France » comme on disait alors, et Gémier.

Il n'était question, chez Mrs. B... C... que de cette représentation et chacun attendait avec curiosité l'effet que ne manquerait pas de produire l'œuvre d'abord, et, ensuite, le « mot », le fameux mot enrichi d'une sixième lettre ronflante et sonore que le père Ubu, poli à sa manière, lancera au public dès le lever du rideau en manière de bienvenue. Il faut dire qu'en ces temps lointains, si proches cependant, le « mot », bien préhistorique, n'avait pas encore acquis droit de cité sur les scènes parisiennes. Il s'est bien rattrapé depuis, grâce à Jarry peut-être.

Dans notre petit groupe, Willy s'en promettait à l'avance une joie diabolique; il ne s'en cachait pas.

Il supputait avec une sorte de perversité la g... des oracles de la critique dramatique d'alors, les Henry Bauer, Catulle Mendès, Jules Lemaître, Francisque Sarcey, Emile Faguet, Henry Fouquier, etc., etc. Il se promettait de les guetter dans la salle, avec la joie sadique d'un collégien brouillé avec la bosse du respect et que les pontifes font toujours rigoler.

Bien entendu, nous devions, tous, assister à cette manifestation, Mrs. B... C... en tête.

Il y avait, ce soir-là, chez elle, outre les familiers, quelques figures nouvelles auxquelles d'ailleurs personne ne prêtait attention, la chose étant comme de règle dans une maison dont les portes ne se montraient jamais bien sévères à quiconque se piquait de quelques prétentions littéraires ou artistiques si peu justifiées qu'elles pussent être. Un smoking, un soupçon d'entregent et d'usages, un air de vrai jeunesse suffisaient. Et comme il y avait toujours des femmes élégantes, jolies et désœuvrées, tous les espoirs étaient permis.

Dans un coin, gentiment noyée dans ses volants, une jeune femme ravissante attirait les regards par sa fraîcheur et sa grâce réservée.

Un jeune homme, parfaitement inconnu de nous, se trouvait dans notre groupe. Enhardi sans doute par la liberté de nos propos, il dit à Willy, en lui désignant d'un coup

d'œil à la dérobée la jolie personne, objet de notre admiration :

— M. Willy!... Hein!... Elle est rudement bien... Et ma foi...

— Oui! c'est ma femme! dit Willy.

— Ah!...

Le temps de laisser un ange glisser dans l'éther.

— Oh! reprit le jeune homme embarrassé et rougissant, oh!... vraiment... acceptez mes compliments.

— Oui, dit Willy très amusé en frisant sa lourde moustache gauloise, oui... oui... oh! je ne m'*em...bètre* pas..... si j'ose, à mon tour, puiser dans la besace odorante du père Ubu.

Car, sans le connaître, Willy nourrissait pour Jarry un culte admiratif et malicieux. Une complicité spirituelle dans le mépris du qu'en dira-t-on, un génie commun dans le maniement de l'irrespect envers tous les pontifes de l'art, de la morale académique ou mondaine et du panurgisme bourgeois, tout lui rendait cher ce petit jeune homme érudit, indépendant, démuni de tout, toujours supérieur à la misère de ses jours, insensible au faste et partout maître de lui.

Les aventures de Jarry, l'acidité directe, toujours courtoise d'ailleurs, de ses reparties, mettaient Willy en état d'euphorie, et il recueillait avec empressement les anecdotes susceptibles d'ajouter à la ressemblance, d'un personnage hors série si peu à l'échelle de la vie moderne.

MERCVRIALE

LES LETTRES

LA SUITE POLICIERE DE CLAUDE AVELINE, OU PRATIQUE ET THEORIE DU ROMAN POLICIER. — Claude Aveline publie chez Emile-Paul trois volumes d'une « suite policière » (1), composée de trois romans et d'une nouvelle, « avec une double note sur le roman policier ».

Tout, dans cette suite, n'est pas nouveau pour le lecteur. *La Double Mort de Frédéric Belot* a paru, si je ne me trompe, en 1932, avec le succès de plaisir, de surprise et de léger scandale que provoque un auteur classé parmi les écrivains « difficiles » (je veux dire d'un goût difficile) quand il se compromet, qu'il s'encanaille, qu'il s'abaisse à produire un ouvrage frivole dans un genre tenu pour inférieur. Aveline, d'ailleurs, qu'on ne prend jamais sans vert, s'en expliquait dans une préface, sur laquelle je reviendrai.

Les critiques austères espéraient, du moins, que ce ne serait là qu'une fantaisie sans lendemain. *Voiture* 7, *Place* 15 leur prouva que ce traître à la haute littérature était un récidiviste; qu'il prenait plaisir à pécher, à persévérer dans le péché, et qu'il y réussissait à merveille.

Vinrent la guerre, l'occupation, le silence qu'elles imposèrent aux meilleurs. *Le Temps mort* (2), publié sous le manteau pendant la clandestinité, les *Devoirs de l'Esprit* (3), recueillis en 1945, établirent que cette période de silence n'avait pas été une période de torpeur. Celui qui ressortait du souterrain était bien le même qui y était descendu, non point frivole, mais grave, attentif aux réalités de son temps, sensible aux malheurs communs, lucide, résolu à faire servir au bien de tous les leçons de l'événement, telles que, après une dure expérience et cette forge où s'éprouva le bon métal, pouvaient les dégager et surtout les développer, un esprit droit, une plume claire, une conscience rigoureuse. Ce qu'on appelle un écrivain responsable, qui prend son art au sérieux.

Mais je ne fais pas ici de biographie, quoique personne ne soit

(1) *Suite Policière*, Emile-Paul, 1947, trois volumes : I. *L'Abonné de la Ligne U*. II. *La Double Mort de Frédéric Belot*, avec une double note sur le rôman policier. III. *Le Jet d'Eau*, précédé de *Voiture 7, Place 15*.
(2) Aux Editions de Minuit.
(3) Chez Grasset.

mieux placé que moi pour en connaître le détail durant ces années sombres, et que personne n'y trouverait plus de plaisir. Je reviens à mon propos, d'autant plus aisément que l'auteur m'y convie.

Car le voilà qui aggrave sa récidive. Il sort du souterrain, non seulement avec des œuvres majeures et des actes essentiels : il rapporte sous ses bras deux romans policiers. Bien plus, il réunit à ces deux ouvrages nouveaux les œuvres anciennes, en fait un tout, une somme, un défi. Et s'en flatte. *Le Jet d'Eau* n'avait paru qu'en feuilleton, dans un hebdomadaire. *L'Abonné de la Ligne U* était inédit. L'auteur offre d'un coup toute sa réserve au public et à la critique, en disant au premier : « J'espère que vous y prendrez plaisir, j'ai voulu vous divertir » et à la seconde : « J'ai voulu me divertir, n'en ai-je pas le droit? »

Claude Aveline, en effet, ne plaide pas coupable. Dans sa préface à *Voiture 7, Place 15*, il réclamait déjà ce droit au divertissement, comme au « premier besoin de la vie ». Sa « double note sur le roman policier » revient sur le problème. Elle reprend cette préface et celle de la *Double Mort* en les enrichissant de documentaires, mais non point en les refondant. C'est là un trait saillant d'Aveline — un travers, peut-être, peut-être une vertu : il tient à assurer, à souligner sa permanence, sa durée, sa conséquence, il ne se lâche jamais en route. Il est à l'opposé de ces écrivains pour qui une œuvre achevée est une œuvre oubliée, détachée, souvent reniée. Il aime les préfaces, les rappels, les retours, les souvenirs, les enjambements d'un livre à l'autre; il est le bon pasteur de ses œuvres complètes, et ne laisse jamais une brebis s'enfuir du troupeau.

On dira que, d'un genre à l'autre, l'écart est assez grand pour que cette concertation n'apparaisse pas si rigoureuse; et que, s'il est attentif à son unité dans le temps, la fantaisie de ses échappées lui rend une diversité plus aimable dans l'espace. Entre l'auteur de *Madame Maillart* (4) (que, par parenthèse, on voudrait bien voir reprendre en main la Vie de Philippe Denis), le voyageur de la *Promenade Egyptienne* (5) ou des *Routes de la Catalogne* (6) et le chantre des énigmes percées, ou posées, par Frédéric Belot, il n'y a, précisera-t-on, d'autre commune mesure que la personne, l'habilité et la technique de l'artiste, qui emploie les ressources d'un art soigneusement élaboré à tous les usages de son gré, fort éloignés les uns des autres.

Voilà bien sur quoi l'artiste, ici, n'est pas d'accord. Dans un essai sur « les rapports du romancier et de ses personnages » (7), il est bien remarquable que l'analyse qu'il fait de ses propres rapports avec ses personnages et de l'élaboration même du roman,

(4) Chez Emile-Paul.
(5) Chez Emile-Paul.
(6) Chez Hartmann.
(7) *Plus Vrais que Soi*, Savel, 1947.

n'établit aucune distinction entre les romans policiers et les romans « littéraires ». Le hasard qui préside à la naissance du sujet comme à celle des personnages; le cheminement de ceux-ci, leur formation, puis, en quelque façon, leur explosion qui, une fois qu'ils ont atteint à la complète existence et l'auteur à leur totale familiarité, détermine l'histoire, le drame, l'aventure, l'énigme; ce qu'il y a d'inconcerté, de non-calculé, d'imprécis pour l'auteur dans le développement de l'intrigue; la nécessité qui force la naissance d'autres personnages, dont ceux-ci forcent la porte pour entrer dans le jeu : tout ce qui est « rapports », en effet, est tout semblable, quel que soit le « genre » du roman.

On comprend bien cela; car ce qui est semblable, c'est le romancier. Plaque sensible, laboratoire, lieu d'échanges; puis ajusteur, qui dépanne la machine quand elle est grippée, sans savoir où ces gens-là l'entraîneront : c'est le même qui, derrière le rideau de sa fenêtre, regarde rentrer chez lui le propriétaire de la maison d'en face, semble l'épier, l'épie, et fait surgir le *Prisonnier*; ou qui, en entendant un jet d'eau monter jour et nuit en toute saison au bord d'une pelouse triste à Collonges-au-Mont-d'Or (je l'ai vu aussi), sent que sortira de là l'énigme du *Jet d'Eau*.

Le même, oui. Malgré « l'énigme ». Il est convenu qu'un roman policier se construit comme on fait une montre. Il ne commence à marcher, c'est-à-dire l'auteur ne commence à écrire qu'après que tous les rouages ont été minutieusement réglés. Aveline nous assure que, pour lui, il n'en va pas ainsi. Il connaît le début et la fin; sur quoi, il se lance à l'aventure, soucieux seulement de la logique des choses et des exigences des caractères. Chaque complication qui surgit dans l'intrigue n'est pas une adresse de l'auteur, un raffinement préparé; c'est un problème, et qui se pose d'abord à lui. Il ne pourra poursuivre qu'après l'avoir résolu, d'accord avec ses personnages.

On conçoit bien, dès lors, qu'il nie la hiérarchie, et même la distinction des genres. Quelle que soit la nature de l'énigme, psychologique ou policière, l'auteur se trouve en face d'elle dans le même esprit interrogateur, et ne peut la résoudre qu'en tenant compte de toutes les données humaines que doit satisfaire sa solution. Bref, la distinction s'établit entre les auteurs, non point entre les gens. Dès qu'il y a création d'êtres vivants, d'êtres réels, dans un étroit rapport humain les uns avec les autres, toute différence s'abolit : de même, en somme, que chacun de nous se trouve, tout au long de sa vie, dans un étroit rapport humain avec autrui, tantôt pour le drame, ou la comédie, ou la monotonie; ce qui change, ce n'est pas, en chaque cas, notre nature, c'est notre comportement, c'est la partie de nous-mêmes qui se trouve sollicitée tandis que les autres sont attentives, ou insouciantes.

La faiblesse de la plupart des romans policiers, c'est que leurs

auteurs s'appliquent seulement à monter puis à démonter un mécanisme compliqué (et souvent, par un travail à la chaîne, suivant des recettes prises dans le livre de cuisine) sans tenir compte de l'élément humain. Leurs personnages ne sont pas des êtres complets et vivant par eux-mêmes; ils sont entièrement déterminés et limités par l'énigme : soit qu'ils s'appliquent à la résoudre ou à en empêcher la solution (déterminés, en outre, par le souci qu'a l'auteur que l'énigme ne soit pas trop vite résolue, et que le « coupable » ne soit pas trop vite démasqué par un lecteur trop pénétrant).

La force d'Aveline, c'est que ses romans policiers sont, tout autant, des romans de caractères et des romans de mœurs, que des œuvres énigmatiques. L'artiste met en forme, et Dieu sait qu'il y tient, et qu'il a raison d'y tenir. Mais il part de ce qui lui est « donné », et ce don, c'est d'abord l'homme. Bien mieux : l'énigme trouve sa source dans un caractère d'homme. Cela est vrai de tous ses romans « policiers », mais particulièrement de l'*Abonné de la Ligne U*. La concertation, qui n'est pas, au départ, dans l'esprit de l'auteur, existe, au départ, dans l'esprit du héros. A partir du moment où celui-ci entre dans l'événement (et ceci, tout spontanément) il le crée, le compose, le dirige. Et l'auteur, qui l'a lancé, lui, dans l'événement, parce qu'il le connaît, n'a plus qu'à le laisser faire, en surveillant ses actes et les réactions qu'ils entraînent, pour qu'ils demeurent conformes aux caractères engagés et à la logique des faits jusque dans le détail. Ainsi, la responsabilité est partagée entre l'auteur et le héros : le premier, en quelque façon, responsable du sujet, le second, de l'histoire.

Peut-on dire, dès lors, qu'Aveline choisit d'écrire un roman policier? Il se trouve que, par hasard, le thème qui lui est donné comporte une énigme policière. Mais le passage de genre à genre serait bien difficile à établir : en quoi, par exemple — et pour prendre les deux cas les plus voisins — le *Jet d'Eau* sera-t-il plus « policier » que le *Prisonnier*, qui ne fait pas partie de la « suite »? Uniquement par la présentation qui, d'une part, pose l'énigme, et, d'autre part, l'a résolue d'avance. Ce qui retient et passionne l'auteur, ce n'est pas l'énigme, c'est tout le drame humain qui prolifère autour. Et il est naturel que l'énigme retienne et passionne le lecteur — l'auteur a tout fait pour cela mais serait bien déçu si le lecteur n'allait pas au-delà. Or, il va au-delà : c'est-à-dire qu'il s'attarde, et n'a pas envie de regarder subrepticement la dernière page pour savoir comment cela finit. Lui importe davantage de suivre le déroulement. La partie est gagnée, la preuve faite. On ne reproche pas à l'auteur de *Madame Maillart* d'écrire l'*Abonné de la Ligne U*; on lui reprochera de ne pas poursuivre *Madame Maillart*.

Louis Martin-Chauffier.

Jean-Paul Sartre : RÉFLEXIONS SUR LA QUESTION JUIVE (P. Morihien).

« Pas un Français ne sera libre tant que les Juifs ne jouiront pas de la plénitude de leurs droits. Pas un Français ne sera en sécurité tant qu'un juif, en France et *dans le monde* entier, pourra craindre pour sa vie. » Tel est l'avertissement qui laisse ouvert à la dernière page l'essai le plus courageux, le plus lucide qu'un écrivain ait jamais osé faire sur cette forme d'intolérance raciste de la pire barbarie, l'antisémitisme. Sartre en fait l'analyse la plus complète, la plus impitoyable. Il montre que l'antisémite, en choisissant de haïr les Juifs, obéit d'abord à un besoin de haine, et s'il hait les Juifs, c'est qu'ils lui sont des victimes d'avance désignées; le moindre défaut que l'antisémite découvrira dans le juif sera toujours comme une de ces marques par où l'on identifie le Malin : le pied fourchu, l'odeur de soufre. Personne n'a jamais vu le diable en réalité, mais il n'est pas de possédé qui ne l'ait reconstitué sous son apparence complète et diabolique. Ainsi l'antisémite reconstitue-t-il un principe malfaisant : le Juif, à la seule vue d'un nez busqué. Et quand ce nez manque, il y a bien autre chose, et c'est alors, comme dit Sartre : « Loin que l'expérience engendre la notion de Juif, c'est celle-ci qui éclaire l'expérience au contraire; si le Juif n'existait pas, l'antisémite l'inventerait. »

Mais voilà : le Juif existe, n'en déplaise à ceux qui ont nourri les bûchers d'Auschwitz. Et malgré ses défenseurs traditionnels, qui s'acharnent à vouloir qu'il s'assimile, qu'il se fonde au milieu du peuple où il vit : si c'était seulement de renoncer à des pratiques religieuses, ce serait déjà un sacrifice dont on ne voit pas beaucoup de catholiques qui l'accepteraient; mais cela ne suffit pas. La conscience juive pour peu qu'elle consente à s'assoupir, mettant à profit une relative quiétude, à tout moment est réveillée : si tel aux Etats-Unis feint de ne pas savoir qu'il lui est des lieux interdits, à cause qu'il est juif, son frère en Pologne, son cousin en Allemagne lui rappellent qu'ils sont persécutés. Et à la troisième, à la quatrième génération, de ces Juifs qui ont refusé de l'être, se réveillent Juifs. Alors? Puisque l'intégration n'est ni possible, ni recommandable, car, Sartre le montre bien, elle ne peut être envisagée qu'au prix d'une aliénation inacceptable, puisque d'autre part, la patrie juive n'existe pas, quelle réponse donner au problème? Agir contre l'antisémitisme, répond Sartre, et sans doute, c'est la seule acceptable sur le plan éthique. L'auteur lui-même ne s'illusionne pas sur les pouvoirs d'une ligue internationale contre une forme de superstition qu'aucune loi, aucune propagande ne saurait extirper complètement. Cependant, en faisant de la question juive une question qui intéresse dans chaque homme sa dignité d'homme, de quelque couleur, de quelque pays, de quelque classe qu'il soit, en lui montrant par où l'antisémitisme offense cette dignité, Jean-Paul Sartre propose à chacun de nous de méditer sur son propre destin.

YEFIME.

Léon Arega : COMME SI C'ÉTAIT FINI (Gallimard). — *Jacques Perret :* LE CAPORAL ÉPINGLÉ (Gallimard).

La même expérience, les mêmes aventures : celles de la captivité des stalags, les évasions manquées, puis réussies.

La légèreté, la verve romanesque de Jacques Perret font de ses mois de K. G. une succession de sketches cocasses, les phases mouvementées d'un match que mènent, contre la lourde bêtise des geôliers, des poilus débordants de malice. Juif, engagé dans un régiment de volontaires étrangers, Léon Arega relate aussi la guerre qu'il fit, avant son séjour aux camps de Moosburg et de Hohenfels. Son récit, sous la forme du journal, et souvent tourné vers l'intérieur, marque une conscience douloureuse de sa condition de paria; pour lui, pour ses semblables, il sait que même hors des barbelés les poursuivront les humiliations et la menace.

Si par leur sensibilité, leur tempérament, les narrateurs sont deux types d'hommes aussi différents que les évadés dont on se souvient, du film « La Grande Illusion » et que leurs témoignages pourtant se rejoignent, c'est en vertu de la même révolte virile qui les dressa l'un et l'autre contre la contrainte.

Y.

Marcel Aymé : LE VIN DE PARIS, Nouvelles (Gallimard).

Il y a un Marcel Aymé des villes et un Marcel Aymé des champs. Pour notre goût, nous préférons son humeur bucolique à sa pourtant drôle, mais vile fureur macabre, ses paysans à ses nervis, et sa poésie au laisser-aller misérabiliste. Une seule de ces nouvelles, qui ne sent pas l'égout, en dépit de son titre : *La fosse aux péchés*, égale l'auteur à son modèle : Jérôme Bosch.

Jean Legrand : JACQUES OU L'HOMME POSSIBLE (Sagittaire).

S'il n'était aussi lourd, ennuyeux et confus dans ses développements théoriques, ce chef de file du « sensorialisme » risquerait de nous divertir, et qui sait? de nous scandaliser par les descriptions, qu'il rédige *post factum*, de ses expériences érotiques. On nous annonce 5 volumes. Conseiller à l'éditeur de publier plutôt Sade, sous un pseudonyme si nécessaire.

Y.

Pierre Klossowsky : SADE MON PROCHAIN (Ed. du Seuil).

Une très belle étude, qui oriente autrement que ne l'ont fait jusqu'ici les surréalistes, la compréhension de l'œuvre et de la personnalité du divin marquis : « Conscience qui connaissait le malheur d'être vertueux dans le crime et criminel dans la vertu. » Par mille liens Sade se rattache aux illuminés de son temps, et à ceux qui allaient venir pour, afin de rebâtir l'univers, tuer Dieu.

Y.

Jean Cassou : RÉFLEXIONS SUR LE COMMERCE DES HOMMES (Sagittaire).

A la lecture de ces réflexions, se dégage à chaque page l'impression que l'auteur pense à celui-ci ou à celui-là; que le Valère dans la bouche de qui il place tant de remarques amères et désabusées, ironiques et cruelles, est bien lui-même; et qu'il pourrait mettre, sinon un nom, du moins bien des noms sur les Fâcheux qui l'occupent. Mais l'éditeur se défend d'avoir publié là un journal intime; et l'auteur dit n'avoir voulu que montrer le drame de l'un en face de tous, en face des autres ». Ce Valère ressemble pourtant bien au Jean Cassou que l'on aime à imaginer à travers son œuvre et derrière le rideau de la gloire.

Ce petit livre est un petit chef-d'œuvre d'humanité et de sensibilité, qui arrive fort à point.

JEAN MORIO.

Henri Calet : TRENTE A QUARANTE (Editions de Minuit).

Voilà un excellent recueil de nouvelles que M. Calet a écrites entre trente et quarante ans, et qui prouvent au moins une chose : M. Calet excelle dans l'art difficile de la nouvelle. Mais combien la lecture en est désolante! On n'y voit que de petites gens dont l'histoire devrait logiquement se terminer par le suicide. Est-il vrai que, malgré tous nos efforts, tout doive toujours tourner misérablement? M. Calet le montre si bien que l'on s'y laisserait prendre...

Aujourd'hui, où ce genre de littérature comporte un vocabulaire si difficilement acceptable, il faut rendre hommage à l'auteur pour la retenue de son expression, la délicatesse de ses images. Son livre est parfaitement écrit : il n'est pas parlé. — J. M.

Roger Garaudy : LE HUITIÈME JOUR DE LA CRÉATION (Ed. Hier et Aujourd'hui).

Il est évidemment difficile de dire à quel genre ressortit ce livre. Pamphlet, roman, histoire, on y trouve un peu de tout. L'inconvénient ne serait pas grand, en vérité, si chacun des développements amorcés ne restait à l'état d'ébauche. On sent bien une unité foncière d'inspiration, mais celle-ci s'est manifestée dans des directions différentes, et cette richesse disparate nuit à la valeur de l'ensemble.

Il est probable qu'on tiendra grief à l'auteur d'avoir exposé assez longuement ses idées politiques. D'autant plus qu'on ne les partagera pas. Toutefois, il faut reconnaître que ce n'est pas dans ces endroits qu'il est le plus convaincant. Mais quand il montre, avec un souffle et un lyrisme incontestables, ces idées prenant corps, soulevant l'inertie des choses et des gens, et transformant le monde. Celui qui peut parler sur ce ton-là, même s'il n'a pas réussi du premier coup, doit donner de grandes œuvres.

ROGER PAYET-BURIN.

René Blech : LE TIR AUX PIGEONS (Ed. La Bibliothèque française).

Voici un roman social. Non qu'on y trouve la moindre dissertation politique. Mais, ce qui est mieux, on y voit le tableau d'une société vivante, avec ses différentes classes entretenant les rapports nécessités par l'heure et le lieu. Rapports tendus et hostiles. Nous sommes en 1934 ou 35, et en Normandie. Les ligues factieuses commencent à s'organiser avec le concours d'hommes de main au service de la bourgeoisie tisserande et de la noblesse terrienne.

Les rapports humains se jouent sur cette trame. La haine, la jalousie, la cupidité sont les tares des classes qui doivent disparaître et se cramponnent à leur passé. Rien de systématique, rien de forcé néanmoins dans cette peinture. Par-

dessus les conventions, il reste des affinités secrètes grâce auxquelles le jeune comte et la fille de l'artisan peuvent encore communiquer.

Le cours sinueux et lent de ce livre, son style pointillé n'ont certes rien de révolutionnaire. A ce point de vue aussi, l'auteur se garde de faire pression. Il a voulu n'être qu'un miroir. Et il l'a été.

R. P.-B.

Alexis Léaud : AUX JARDINS DE MÉLUSINE. Un vol. de 175 p., petit in-8, avec bois gravés de Rosamonde Plisson. Publications de l'Amitié par le Livre. Paris, 1947.

Ce petit livre, d'élégante présentation, est bien propre à donner le goût de l'Histoire, à des jeunes comme à des vieux. Il n'est jamais trop tard, en cette matière...

L'auteur, à qui nous devons déjà *Spectacles de Guerre* (A. Colin), *les Sacrifices* (Lemerre), et *l'Ecole en France* (A la Cité française), sait joindre une érudition discrète à un solide talent d'écrivain. Une quinzaine de récits, poétiques ou pittoresques, allant de l'Antiquité au XIX[e] siècle, nous ont donné, à lire, bien du plaisir.

A. O.

LA POESIE

INTRODUCTION A LA LECTURE DES POETES FRANÇAIS, PAR RENE-ALBERT GUTMANN (1). — Bien que M. René-Albert Gutmann admette qu'il est parfois difficile, non d'expliquer, mais « de trouver à qui expliquer », j'aime croire qu'il sera lu et compris par un certain nombre de catéchumènes encore sensibles à ce qui est beau. Ce qu'est en soi, ou par la vigueur, le charme de son rayonnement, un vers, ou l'ensemble de vers dont se constitue un poème, les nécessités intérieures qui l'ont fait naître, ses valeurs musicales et suggestives, toutes ces « inconnues » sont par lui dans son *Introduction* nettement élucidées.

La méthode adoptée par lui s'éloigne des méthodes traditionnelles, en ce qu'il ne jette pas aux yeux des ignorants ou des rebelles un bouquet de fleurs plus ou moins judicieusement choisies; il tente d'initier les lecteurs de bonne volonté, chez qui ne s'est pas spontanément révélé le sens poétique, aux mystérieuses lois, aux combinaisons réfléchies d'où se dégage l'élément de beauté musicale ou plastique par quoi est créé et se soutient le vers français. Il ne manque pas d'auditeurs occasionnels ou de lecteurs de bonne foi à qui fait défaut la possibilité d'être entraînés par l'élan cadencé de la poésie; il en est bien qui, en des domaines voisins, sont sourds aux harmonies de Ravel, même de Mozart, aveugles aux enchantements d'un Greco, d'un Michel-Ange ou d'un Rodin! En accordant que la musique, la peinture, la sculpture font usage de sortilèges auxquels il sied qu'on soit préparé pour en subir la magique puissance, on se récrie, lorsqu'il s'agit de poésie : n'est-elle pas composée de phrases, de mots les plus usuels et dont chacun se sert dans le langage courant? Comment consentirait-on à accorder que, groupés d'une façon arbitraire par la volonté ou le caprice d'un poète, ils se trouvent tout à coup doués d'une grâce ou d'un prestige d'incantation jusqu'alors insoupçonné en eux?

(1) Flammarion, éditeur.

Or, c'est à leur découvrir les procédés, les causes, la valeur de cette puissance d'incantation que M. Gutmann destine son remarquable ouvrage. Elle existe assurément, puisque d'excellents esprits en avouent ressentir l'attrait et jouissent de son charme. La très pertinente et sagace démonstration de M. Gutmann partagera le sort fatal au commun des démonstrations : elle n'aboutira à convaincre que ceux qui acceptent d'être convaincus. N'est-ce pas déjà une victoire? « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé », l'axiome pascalien a raison ici comme partout ailleurs. Réalistes ni positives ne céderont rien de leur croyance qui les satisfait. Elle leur interdit aussi bien d'accorder quelque agrément aux moindres cadences que le hasard sème par endroits aux pages nuancées parfois de la prose la plus dénuée de recherche verbale.

Mais si petite que soit la masse de ceux qui sont curieux de comprendre, il est nécessaire de se pencher vers eux, de leur enseigner les rudiments d'une joie à laquelle ils aspirent, c'est à quoi se dévoue M. Gutmann. Qu'on lise avec patience les chapitres où, de degré en degré, il élève l'esprit de ses lecteurs dans la connaissance de plus en plus complète de la structure matérielle du vers et du prestige sonore ou intellectuel qui en émane, on ne manquera pas d'être frappé du ton simple, clair et persuasif de M. Gutmann. Il se garde de rien imposer, il expose et justifie par les citations dont il illustre ses préceptes. Les poètes ne peuvent, eux aussi, qu'applaudir, et pourquoi ne pas en convenir? s'enrichir des certitudes et des vérités primordiales que déroule l'auteur, et dont souvent ils avaient négligé de tenter l'examen.

Ils se plaignent volontiers du manque d'estime qu'on leur manifeste, et de n'être que « voix clamant dans le désert ». Comment en serait-il autrement? Trop dédaigneux, ils se murent derrière le rempart des règles de tradition dont ils ne se soucient qu'à peine d'étudier la raison d'être et la portée légitime. Ils sont butés à n'attacher que du mépris et de l'indifférence aux recherches ou tentatives de leur temps. Ils se bornent à soutenir que ce qui a toujours été ne saurait être autrement, ce qui est, à coup sûr, la plus maladroite, la moins valable des défenses dont on se puisse aviser. Elle contrebalance en valeur la fatuité stérile de ceux dont l'ingénue jeunesse est l'excuse, que rebiffe l'admiration plusieurs fois séculaire que l'on garde aux œuvres du passé, que, d'ailleurs, ils ne connaissent point, et ils s'arrogent l'extravagant privilège de tout réformer, sans tenir compte d'aucune exigence bien fondée, selon leur fantaisie. Ils surprennent assez souvent, mais l'étonnement ne se renouvelle plus à une seconde lecture; l'effet, comme d'une vapeur passagère, en est à jamais évanoui. Quand leurs vers ne présentent pas d'autre mérite, qu'en demeure-t-il?

La séparation de l'une à l'autre des deux tendances apparaît inévitable. Le dessein, les moyens diffèrent, le but visé aussi bien.

Pourquoi ceux-là qui affectent de méconnaître le fond de ce que naguère on appelait la poésie ne donnent-ils pas à leur art un nom nouveau? De ce fait, la pacification se ferait absolue. Des deux côtés de la barrière on vivrait tranquille à sa guise. Plus de luttes fraternelles. On pourrait suivre les démarches les uns des autres, sans inimitié, y prendre intérêt ou s'en détacher sans dommage.

•

Quoi qu'il en soit, M. Gutmann prodigue d'un ton modéré les conseils les plus sages à ses apprentis lecteurs. Pour bien lire les livres de vers ou un poème, dit-il, il convient d'être seul. A de rares exceptions près, les poèmes sont faits non pour produire un effet grossier sur un public d'auditeurs, mais pour que le charme, la vigueur, la beauté s'insinuent en l'âme amie de celui qui le découvre. Il faut être seul, isolé de tout bruit ou de toute préoccupation étrangère. Le poème est, selon lui, « l'expression d'une *nécessité intérieure* d'ordre spirituel », et « les divers artifices formels qui créent le poème sont au service de cette extériorisation, soumis à elle, façonnés par elle à la faveur d'une élaboration semi-consciente... ». La technique, par conséquent, est d'importance essentielle pour sa qualité artistique, pour sa force de résonance, pour l'acte de possession que l'œuvre doit imposer au lecteur.

Ayant rempli dûment ces conditions élémentaires, le lecteur subira assez l'envoûtement poétique pour reprendre attentivement, analytiquement son texte, en scruter à fond la structure, pour arriver à en peser la valeur de chaque partie. Un poème doit, au point de départ, être étudié à l'égal d'une partition musicale.

Après avoir passé en revue les qualités sonores, « le glissement ou le velours, ou le souffle ou le martelage, la qualité des mots, leur accentuation ou leur atténuation, le demi-silence des syllabes muettes, le silence des cassures intérieures, le rythme et la cadence des vers, après s'être rendu compte que, dans l'agencement d'un poème, dans cet ensemble équilibré, *chaque syllabe, sonore ou muette, a son espace impérieusement nécessaire*, on peut en définitive le comprendre et se le lire avec complète satisfaction, soit à voix basse, soit, ce qui convient mieux, à voix haute. La prononciation de chacun de ces mots, de ces syllabes ne saurait désormais être hasardeuse ni évasive, comme lorsqu'on lit de la banale prose.

Rien, lorsqu'on se sera entraîné à cette éducation, n'apparaîtra moins insupportable que la déclamation ostentatoire de la plupart des comédiens et comédiennes. Ils forcent le vers, le poème à sortir un effet dramatique. S'il est inclus dans le poème, il se décélera à la lecture sans qu'on cherche à le dépister; s'il n'y

est pas, on en fausse la signification. Pour créer l'incantation, il n'importe que de se soumettre aux exigences du mètre et de la mesure; il s'agit simplement de restituer au poème son chant.

•

Le travail délicatement érudit de M. Gutmann doit intéresser les poètes, les amateurs lettrés, les chercheurs. Il est courageux de l'avoir écrit à notre époque qui dénie à l'ordre son importance absolue, qui fait fi de la technique, même de préoccupations intellectuelles dénuées de toute fin intéressée d'ordre pratique. L'auteur pousse l'audace jusqu'à prendre la défense de la rime en même temps que du vers régulier, classique ou tel que les symbolistes, après Hugo, l'ont assoupli. Toutefois, il ne refuse pas d'examiner aussi les recherches, les trouvailles, qu'elles se puissent ou non justifier, des novateurs; il leur rend hommage en passant, et, à moins que j'aie mal interprété un passage de son livre, il s'apprête à examiner ces tentatives de bouleversement révolutionnaire dans un second ouvrage qu'il met sur le chantier. Nous l'attendons avec confiance et avec la plus sympathique curiosité.

André Fontainas.

LE GRAND DIEU PAN, par *Henry Charpentier* (Paris, chez Paul Zarifian).

S'il fut au début de sa carrière le disciple de Moréas, Mallarmé, Valéry et de Régnier par son goût de la mythologie, mais surtout de Mallarmé dont il a développé l'admirable leçon, faisant ainsi mentir ceux qui prétendent que la tentative de l'art mallarméen constitue une impasse, Henry Charpentier est maintenant davantage le successeur de ces maitres et se place au premier rang des poètes contemporains. Son œuvre poétique marque une ascension constante vers cette pureté qui est plus réellement et généralement la perfection de l'art du vers. Ici l'adéquation de la parole chantée au mouvement de la pensée est tellement complète qu'on ne peut à l'analyse en distinguer les éléments constitutifs. Bloc intangible, diamant aux feux multiples captés par l'incidence des facettes selon l'ordre pré-établi d'une taille savante et précise, telle nous apparait cette poésie souveraine. Le grand dieu Pan ne symbolise ici la vie universelle qu'en fonction de l'esprit créateur de la forme. Les antiques paysages d'Italie y sont évoqués et les hymnes saintes qui s'épanouiront sur les ruines du monde païen montent de ces terres consacrées à toutes les divinités charnelles, vers l'éternel azur vide de toute présence. L'angoisse d'exister prend ici sa signification la plus tragique. Et le poète écoute la confidence douloureuse de Pan. Un cycle est révolu. L'abime s'ouvre où vont s'engloutir les plus orgueilleuses architectures humaines. Mais le poète retrouve en soi la seule éternelle vérité où se résume au chant des paroles ailées l'immortelle beauté des formes périssables.

LE LIVRE D'AMOUR, par *Charles Vildrac* (Les Editions de Minuit).

Cette réédition augmentée d'un poème en prose : « Esquisse d'un Pégase » et d'une série de poèmes réunis sous le titre de « Prolongements », du Livre d'amour qui marqua une date dans l'histoire de la poésie au XXe siècle, s'imposait à notre temps. Cette poésie directe, roborative et qui traduit des sentiments forts et courageux, est un stimulant pour le cœur et l'esprit. Charles Vildrac se penche vers la misère humaine. Il réagit violemment contre l'injustice du sort. Mais il s'apitoie moins qu'il ne s'applique à rendre force et courage. Le poète est tour à tour cet homme qui entre dans l'auberge claquant des dents et dont la douleur se met à rêver, et cette femme au sourire triste qui raconte l'amour d'un

jour, l'amour de rencontre et d'aumône qui lui a donné sa seule raison de vivre. Poésie d'abord humaine et si profondément sincère qu'elle nous prend au cœur et aux entrailles. Si le vers de Charles Vildrac s'affranchit de certaines règles de la prosodie classique qu'il juge trop étroites pour exprimer le chant unanime de cette vie d'action rude où le rêve reste si proche du réel, du moins le poète obéit-il aux lois souveraines d'un rythme fort et toujours nettement déterminé. Vildrac, dans ses notes sur la technique poétique publiées naguère en collaboration avec Georges Duhamel, a donné l'explication de son art et les raisons profondes qui réclamaient le renouvellement d'une forme qui ne se trouvait plus adaptée aux exigences de son chant. Mais il a su s'imposer d'autres lois qu'il respecte. Il y a là un ordre réel et volontaire hors duquel on ne saurait concevoir qu'un art pût exister. Il y a loin de la technique éprouvée de Charles Vildrac à l'anarchie balbutiante où nous voyons se perdre les poètes surréalistes eux-mêmes issus de Dada : il n'y a pas aujourd'hui pire poncif que cette aberration du langage. Vildrac, lui, est un authentique poète et sincère et franc.

PROSES, par *Pascale Olivier* (Editions du Languedoc). — A une époque où l'on se plaît à tout confondre et où le domaine de la poésie tend, pour certains du moins, à n'être plus celui du vers régulier mais d'une forme de vers qu'une disposition typographique du reste arbitraire n'arrive pas à distinguer de la prose — et parfois quelle prose ! — nous pensons que le petit livre délicieux de Mme Pascale Olivier dépend entièrement de notre juridiction. Poèmes en prose tels que nous en ont donné le modèle parfait Aloysius Bertrand et Charles Baudelaire, tableaux d'un dessin sans bavure où le mot évocateur, le jet de la phrase, la concision de l'expression sont les éléments essentiels et irremplaçables d'un effet merveilleusement conçu et ménagé, — Mme Pascale Olivier du moins n'hésite pas à les intituler Proses, afin de ne créer aucune équivoque. Nous aimons cette franchise. L'art de Mme Pascale Olivier n'en est que plus accompli. Sans avoir la sécheresse et le côté un peu mécanique des histoires naturelles de Jules Renard, c'est du moins à cette perfection d'une forme précise et nue à laquelle cet écrivain est souvent parvenue que nous font songer constamment les proses de Mme Pascale Olivier. Une sensibilité frémissante et pudique se confie dans ces pages et prend la couleur des paysages. Tout nous enchante dans ce livre qui est un hymne à la beauté de la terre occitane. Le secret de cette âme nostalgique qui prend pour confidents la Forêt inconnue, la maison d'enfance, le vent d'ouest et qui jamais révélé, se laisse pressentir, nous émeut et nous charme.

FEMME, par *Maurice Carême* (Bruxelles, sans nom d'éditeur). — Maurice Carême publie en ce recueil de charmants poèmes d'amour. Il exprime délicatement un sentiment unique et la femme qu'il chante remplit toute sa vie. Il y a là une poésie discrète qui parle au cœur et nous émeut d'un songe très tendre. Les vers sont bien faits, d'un rythme sûr et d'un dessin ferme. « La femme, c'est toute la poésie, nous disait un jour Tristan Derême ; elle pratique en effet l'enjambement et se repose à l'hémistiche. » Tout au plus pourrait-on reprocher à Maurice Carême, qui suit la tradition classique et observe les règles, de négliger celle qui oblige à élider l'*e* muet à l'intérieur du vers.

RETOUR DE MER, suivi de MINUIT A QUATRE, par *J. Raphaël-Leygues* (Firmin-Didot). — La très belle et sensible préface que Georges Lecomte a écrite pour ce volume nous apprend que J. Raphaël-Leygues est le petit-fils de Georges Leygues, qui fut le réorganisateur de notre marine. S'il n'embrassa pas la carrière de marin, il fit toutefois son service militaire dans la Marine et c'est pendant la dernière guerre comme Commissaire de la Marine qu'il bourlingua sous les bombardements, dans la Manche, en mer d'Irlande, le long des côtes d'Ecosse, puis de Scapa-Flow à Casablanca. Après la guerre, revenu dans sa maison familiale, il évoque la mer toujours recommencée. Il le fait en des poèmes larges et purs et généralement respectueux de la prosodie traditionnelle. Quelques poèmes en vers libres témoignent que ce n'est point la facilité qui l'a incliné à cette forme mais qu'il a obéi à une force intérieure qui en commandait l'emploi. Il ne franchit jamais les bornes au delà desquelles la poésie se perd dans le balbutiement. Au contraire, un rythme toujours justement marqué, un chant très soutenu étayent sa pensée et endiguent son lyrisme. Il y a là d'admirables poèmes qui font longuement rêver. Nous sommes en présence d'une forte personnalité poétique qui dé-

daigne, parce qu'elle s'impose, tous les artifices de la mode ou du convenu. Voilà un très beau livre vraiment et son auteur y sait allier la grandeur à la grâce, la force à la tendresse, le sentiment et la raison.

JEAN POURTAL DE LADÉVÈZE.

LE CINEMA

***Jour de colère*, le film du Danois Carl Dreyer — le dernier, et vieux déjà de sept ans, ce qui fait, par parenthèse, qu'on peut à son sujet se poser quelques questions sur la singulière « distribution » des films sur les écrans de France — trouverait déjà quelque importance, quand même il ne serait qu'une demi-réussite, dans des raisons extrinsèques, et qu'on pourrait bien dire historiques après tout : car il affirme la fidélité de Dreyer à son œuvre antérieure et confirme, au degré suprême, l'existence d'une école scandinave, autonome souverainement, et dont les derniers exemples, en dehors de celui-ci, se nomment *la Parole* et le *Chemin du Ciel :* je crois bien d'ailleurs vous avoir parlé de ces deux films dans les précédentes livraisons du *Mercure*. Cette école se distingue par le goût des sujets protestants où se mêlent la métaphysique et le quotidien, la légende et le réalisme, et par une démarche lente et d'une certaine théâtralité picturale. Quant à Dreyer lui-même, un classique certes, mais dont on pouvait redouter qu'il ait reculé devant le parlant, ce film nous enseigne ensemble qu'il n'a pas renoncé et qu'il continue dans sa voie ancienne. Ainsi cet auteur pour ciné-clubs, admiré entre tous, se soumet à nouveau au jugement du grand public après avoir digéré et adapté la technique nouvelle. Terrible épreuve, émouvante pour tout être doué de quelque sensibilité devant les problèmes de la création artistique; émouvante comme la rentrée de Charlie Chaplin dans ce *Monsieur Verdoux* qu'on vient de présenter aux Etats-Unis et que les bons juges disent être le sommet de son œuvre.**

Robert Bresson et Georges Charensol m'avaient, voici quelques mois, parlé de *Jour de colère* en termes laudatifs, superlatifs même. Ils avaient raison. Ce qu'il faut admirer d'abord dans ce film, c'est en effet ce qui se rencontre peut-être le moins souvent à l'écran : je veux dire la riche variété des points de vue dont on peut le regarder. Le sujet, d'abord, puisque le sujet, dans toute œuvre digne de ce nom, est au commencement; il est aussi peu chargé d'épisodes qu'il est riche en substance. Il s'agit de la jeune femme d'un pasteur qui, après avoir commis l'acte d'adultère avec son fils, lui déclare qu'elle souhaite de le voir mort, pour se venger de son égoïsme à son égard, et qui le tue peut-être en effet, par la charge de haine de son regard et par la charge de conviction de ses paroles : car il tombe pour ne se relever plus. Est-elle une sorcière? C'est ce qu'elle confesse être, devant le cercueil du pasteur. Alors, l'orthodoxie protestante s'empare de ce cas et de cet aveu. Elle sera brûlée (on voit la fidélité de Dreyer, l'auteur d'une *Jeanne d'Arc*, à ce thème). Assurément, le ratio-

nalisme apporterait une autre réponse. Mais c'est l'adresse des auteurs de raconter l'argument dans un ton et selon une démarche qui le transcendent en légende, et d'apporter, non l'analyse d'un cas, mais l'une des vérités possibles, et en tout cas une vérité d'époque, sans souci aucun de conclure. Après tout, le mysticisme est un fait, et il faudrait être un cuistre à la Homais, encore appauvri par une épouvantable insensibilité artistique, pour trouver à reprendre à ce sujet. La tartuferie fanatique, aussi, est un fait, que les auteurs, dans la seule séquence où ils paraissent avoir pris parti, ont exposée sans lourdeur. J'ajoute que l'argument s'enrobe dans un prélude et un contrepoint où l'on voit brûler une autre sorcière, ce qui permet à l'imagination de donner une force accrue à l'image dernière où, la confession de la jeune femme terminée, apparaît la croix au-dessous de laquelle sera dressé son bûcher. Pour en finir avec le sujet, je dois en louer encore l'unité toute classique, qui la distingue des œuvres de la même école et qui, de ce seul point de vue, l'apparenterait plutôt à du René Clair, ou à *Brève Rencontre.*

La seconde leçon qu'apporte *Jour de Colère* touche à l'utilisation, dans un rapport heureux, et dans une efficacité esthétique et dramatique qui ne faiblit pas, de tous les moyens offerts au cinéma en noir et en blanc. Le dialogue — je n'entends pas le danois, bien que, depuis dix ans, il entre dans mes projets de l'apprendre, mais j'en juge d'après le texte des sous-titres, en vérité excellent, et qui est de Lo Duca — m'a paru ramassé, éloquent, et sans doute fort beau. Je ne voudrais pas me donner le ridicule de me hasarder sans réserves dans un domaine que je n'ai pas pu, pour cause, apprécier pleinement : mais il m'a paru qu'il y a quelques passages d'une ligne et d'une grandeur shakespeariennes. Le son est utilisé avec une efficacité de toutes les secondes — les premières images à elles seules sont un enseignement, où l'on fait connaissance avec les personnages du drame pendant qu'au lointain la populace hurle : « Au bûcher, la sorcière! » Paroles et son servent l'argument, par la rigueur même de leur emploi. Voilà un artiste qui n'utilise pas la technique avec l'exubérance gâcheuse d'un enfant en bas âge devant sa panoplie nouvelle, mais, au contraire, la plie à ses fins.

Les images elles-mêmes — décor, composition, choix des plans — n'ont pas fait mon moindre émerveillement. Holbein et Rembrandt se rencontrent dans ces intérieurs d'une éloquente et rustique simplicité. Les escaliers et les meubles ont une tangibilité qui tient à ce qu'ils sont, comme les mots d'auteur dans une comédie du boulevard, en situation. Les entrées et les sorties des personnages ont le poids et le caractère suspensif que je n'avais trouvé jusqu'ici, à travers ma connaissance du cinéma, que dans l'admirable *Jeunes filles en uniforme.* Les extérieurs sont utilisés avec le même bonheur d'un peintre pareillement sûr de son sujet et

de son instrument : c'est à ceux de la seule biographie romancée intéressante de l'écran, la *Symphonie inachevée*, qu'ils m'ont fait penser; la scène où les amants disparaissent, étendus côte à côte, derrière les blés qui oscillent au gré du vent, est merveilleuse, discrète et suggestive. Quant à l'enchaînement des images, quant au découpage technique et au montage, quant au rythme du film, il est vrai que nous n'échappons pas à l'impression de lenteur, mais c'est la lenteur délibérée d'un rythme toujours égal, et qui est investissant, et qui par là gagne la partie.

A la vérité, Carl Dreyer gagne la partie sur tous les plans. Car l'interprétation aussi est fort bonne, sinon uniformément du premier ordre. Chose curieuse, les femmes sont toutes supérieures aux hommes : la vieille sorcière, pitoyable et truculente, la mère du pasteur, dont les silences sont lourds de suggestion, l'émouvante jeune femme qu'incarne une artiste (Lisbeth Movin) déjà remarquée dans *la Terre sera rouge*. C'est le drame du cinéma que d'autres interprètes (masculins) ne pourront pas tenter leur chance dans l'interprétation de cette histoire, et lui donner plus d'éloquence et de relief encore (car je doute que personne entreprenne jamais un *remake* de cette œuvre achevée et si magnifiquement personnelle).

La longueur moyenne de cette chronique me contraint de conclure sans avoir abordé le rôle du scénariste Wiems Jenssens et sans pouvoir développer ce qui peut-être caractérise le mieux, d'un mot, le sens et la portée de l'œuvre : c'est, selon moi, qu'elle est comme l'introduction de la poésie dramatique à l'écran, et qu'elle correspond en somme au drame claudélien ou shakespearien. Je sais que cette analogie grossière paraîtra peu convaincante, mais ceux de mes lecteurs qui verront ce film comprendront ce qu'il faut entendre par là, et que je n'ai point la place d'entreprendre d'expliciter. Il est vrai, des critiques de haute compétence, tels deux de mes camarades de l'*Ecran Français*, Jean Néry et André Bazin, sont moins enthousiastes que moi. « Un chef-d'œuvre anachronique », écrit Bazin. Pourquoi anachronique? Je vois bien l'emploi un peu statique que fait Dreyer de la caméra, mais j'en viens à douter si Bazin n'est pas un peu prisonnier d'une espèce de métaphysique du travelling. Attendons vingt ans. Il m'étonnerait qu'alors *Jour de colère* n'apparaisse pas comme une œuvre intacte, et *Citizen Kane* comme le méritoire effort d'une technique oubliée, comme les gammes d'un virtuose dont la gloire éphémère étonnera nos enfants.

Je ne voudrais tout de même pas terminer sans adresser un signe d'amitié au studio des Ursulines. C'est la salle de Paris où le critique est le mieux reçu, ce dont le lecteur a bien le droit de faire peu de cas, mais c'est aussi celle qui a pris le plus de risques et noué le plus de fécondes querelles en faveur de l'art cinématographique. Il est bien, et j'avoue trouver là quelque satisfaction sentimentale, que *Jour de colère* soit présenté par le studio des Ursulines.

Jean Quéval.

LA POURSUITE INFERNALE. — Ce sujet de western a-t-il été imposé à John Ford par des producteurs désireux d'exploiter le succès de son précédent film *La Chevauchée fantastique*, un autre western, et beaucoup plus enlevé? Je ne sais. Mais il raconte cette fois son histoire de shériff, de troupeaux volés, de petites alliées mexicaines, de beuveries épiques, de bons et de méchants, avec, il m'a paru, un manque de conviction déplorable. C'est au point que le titre, pour qui garde le souvenir de Douglas Fairbanks, est un attrape-nigauds. Le *Parisien libéré* a ouvert un concours à ce sujet. Personnellement, je propose de substituer, à la *Poursuite infernale*, le *Spectateur attrapé*. Cela dit, les scènes de bar sont excellentes, et généralement aussi ce qui touche à la psychologie collective. Pour camper le milieu, John Ford a retrouvé l'usage de sa caméra magistrale. La séquence de l'acteur de tournées qui déclame Shakespeare à la taverne, et celle du bal d'inauguration... de l'église, nous rendent l'estime qui lui est habituellement due et qu'il a failli compromettre. Finalement, il faut bien en effet rendre les armes. On sort confirmé dans l'opinion qu'il n'y a pas un film de John Ford qui ne se distingue, dans ses parties fortes, par de la magnificence picturale, par le souffle épique et par on ne sait quel dépassement du sujet.

SOUS LE REGARD DES ÉTOILES. — Les romans populaires d'A. J. Cronin, sont sous l'affabulation romanesque, comme des documentaires à thèse. Dans la *Citadelle*, il attaquait les médecins snobs et marrons; dans *Sous les regards des étoiles*, il prenait parti pour la nationalisation des mines anglaises (aujourd'hui faite). C'est Carol Reed, dont on avait déjà vu *The Way ahead*, qui a porté ce dernier livre à l'écran. Comme dans son œuvre précédente, Carol Reed, faible dans la narration et la construction, est excellent dans le documentaire. L'histoire est un peu conventionnelle et la thèse un peu trop emphatiquement exposée, quelque sympathie qu'on ait pour elle. Mais tout ce qui touche au prolétariat gallois et à l'accident de la mine est du premier ordre.

POUR UNE NUIT D'AMOUR. — Un facteur adolescent accepte de se faire passer pour assassin, par amour d'une jeune châtelaine; celle-ci a trucidé, en effet, son amant — qui est aussi son frère de lait, mais qui, aux yeux du château, n'est qu'un fils de domestique — à la veille d'accepter le mariage de raison qui redorera le blason familial. Ce sujet, inspiré de Zola, développe une tragédie implacable où la jeune aristocrate, enjeu passif de la tradition, mais égoïste et ardente à vivre, est entourée de nobles marionnettes; les braves gens de l'histoire appartiennent au petit peuple. Ce sujet, enfin, a longtemps hanté le metteur en scène franco-anglais Edmond T. Gréville. On se gardera donc d'ironiser sur l'échec d'un cinéaste, qui, phénomène trop rare encore, a choisi de tourner un argument auquel il attache du prix. Mais l'échec est flagrant. Les auteurs n'ont su ni dominer leur sujet, ni lui imposer un registre uniforme, ni donner à l'anecdote la construction dramatique montante et musclée qu'elle appelait; pour ne rien dire d'un dialogue souvent vulgaire. Quant à l'interprétation, c'est une catastrophe. Non qu'elle soit exécrable en totalité. Mais chacun tire la couverture à soi, et quand une moitié des comédiens joue dans un registre de tragédie, comme il convient, l'autre réplique dans un registre de vaudeville. Pour ne rien dire du facteur qui, franc-tireur, interprète son rôle dans une tonalité de poésie plastique. Au crédit du film, de très belles images. Mais un bon opérateur ne suffit pas à imposer une œuvre.

DEUX MAINS, LA NUIT. — Robert Diodmak a fait là deux heures de gammes sur un sujet d'épouvante. C'est d'un très bon metteur en scène. A partir de quoi le film peut techniquement se décliner. L'opérateur est un bon opérateur, le décorateur est un bon décorateur, la script-girl est une bonne script-girl, etc. Cela fait bien des techniciens en quête d'auteur. Quant aux comédiens, ils sont comme les techniciens : parfaits et indifférents.

MIROIR. — Le rendez-vous, au service d'une histoire insensée, des pires poncifs du gros cinéma commercial : bandes rivales, tripot avec gentilhomme-rabatteur, chanteuse réaliste au grand cœur, combats de boxe truqués, épisodes inutiles pour donner un rôle aux vedettes du lendemain sur lesquelles la société productrice a une option, etc. En vérité, ce mauvais film français trouve le moyen d'être encore un mauvais film américain. L'adaptateur, le sympathique Carlo Rim, ne me contredira pas, qui a retiré son nom du générique. Il reste la révélation de Colette Mars (dans le rôle de la chanteuse réaliste) et l'excellence de Jean Gabin. Celui-ci

a renouvelé, depuis *Martin Roumagnac*, la ligne de son personnage, dans une clé adulte et au point de rencontre de la bourgeoisie et de la racaille. Mais qu'il se méfie des rôles sur mesure et qu'il prenne garde de créer un poncif nouveau. Et qu'il ne prétende pas non plus imposer ses vues aux scénaristes.

J. Q.

HISTOIRE LITTERAIRE

UN LIVRE SUR BALZAC (1). — Ce qui frappe d'abord dans ce livre, et dispose favorablement le lecteur, ce sont des gentillesses comme celle-ci : un assassinat « avec présomption » (p. 11), une « cangue » où sommeillait le génie (p. 18), « l'hideux Goupil » (p. 176), « l'enjeu mis en cause » (p. 197), un « dyptique » (p. 188, p. 200), « Théophile Gauthier » (p. 220 deux fois, p. 225), etc.

Après ces inadvertances, veut-on quelques jugements? « On pourrait élargir le débat sur la Société aristocratique, le poursuivre par comparaison jusqu'aux romanciers contemporains : Bourget, Marcel Proust, Emile Baumann, Mme Claude Silve » (p. 58) : quelle salade! « Les personnages de *La Comédie humaine*, les romans eux-mêmes, sont l'habillement d'une idée générale. Chacun d'eux se résume par une sentence, un mythe, un aphorisme, ou encore par l'évocation d'un personnage historique, ou d'un héros de légende, auquel est identifié le personnage fictif » (p. 173). « L'art de composer une intrigue est évidemment un art inférieur » (p. 202). Il faut lire encore les pages (133 et suiv., 169 et suiv.) où M. Philippe Bertault adresse des remontrances à l'élève Balzac pour la manière dont il a conçu et traité le *Lys* ou *César Birotteau*.

L'abbé Bertault est certes bien libre de juger Balzac en religieux ou en confesseur (ne disons pas : du point de vue de la religion ou de la morale, car la morale n'est pas engagée par ses pieux arrêts, et on veut croire que la religion ne l'est pas davantage). Ce qu'on s'explique mal, c'est qu'il ait accepté de le faire dans une collection intitulée « Le Livre de l'Etudiant ». Un tel titre promet. On attend un travail probe, attentif, modeste et parfaitement utile; non pas tant des vues personnelles qu'une mise au point des connaissances actuelles, qu'un relevé des faits et des travaux propres à éclairer l'œuvre, rétablis, les uns par rapport aux autres, dans une proportion juste; enfin un bon et loyal instrument de travail, soit qu'on ne se propose que de comprendre et goûter mieux Balzac en le lisant, soit qu'on cherche une base de départ pour des travaux plus poussés. On ne trouve même pas une biographie cohérente. Plus d'un tiers du livre est réservé à la technique du romancier (la description, la documentation,

(1) Philippe Bertault, Docteur ès Lettres : *Balzac, l'homme et l'œuvre.* Collection « Le Livre de l'Etudiant » (Boivin et Cie).

l'observation sont d'ailleurs étudiées à part, comme si elles ne relevaient pas de la technique au même titre que la « structure » et le « développement » des caractères) : tout cela pourrait dater de 1880; on croirait, à le lire, que rien n'a été dit depuis quelques décades sur la technique des arts littéraires en général et de l'art du roman en particulier. En revanche, on n'ignore plus maintenant ce qui a manqué à ce pauvre Balzac : c'est d'avoir eu l'abbé Bertault pour directeur de conscience et pour directeur d'études. Voilà les étudiants bien avancés.

●

M. Philippe Bertault est pourtant un balzacien. Après un petit livre sur *Balzac et la Musique religieuse* (chez Jean Naert, 1929) il a publié en 1942 une grosse thèse sur *Balzac et la Religion* (chez Boivin). Il y explore, il y sillonne toute une vaste région de la pensée de Balzac dont le public en France commence à peine à connaître l'existence. La *Comédie humaine* pourtant est pleine d'allusions et même de références à ces contrées mystérieuses; il suffisait de lire; c'est ce que la critique française s'est gardée de faire, à ce qu'il paraît, puisqu'il a fallu pratiquement attendre, pour qu'elle s'en avisât, la traduction (1933) du *Balzac* d'Ernst Curtius puis la thèse de M. Bertault lui-même, sans parler du récent *Balzac Visionnaire* de M. Albert Béguin. Le petit livre que nous examinons met à leur place le mysticisme, l'occultisme, le magisme de Balzac; il confirme l'entrée de ces notions dans les ouvrages de synthèse; c'est son mérite.

L'exposé n'est d'ailleurs pas trop heureux. Si fumeux que soit Balzac lui-même, il ne suffit pas d'être confus pour faire ressemblant. Quelques alinéas bien terre à terre, mais précis, nets, ordonnés, sur Swedenborg et Saint-Martin par exemple, eussent mieux fait notre affaire que des dissertations dont on a souvent l'impression qu'elles errent à l'aventure et qu'elles supposent connues ces bases précisément qu'on cherche dans un tel livre. Ne soyons pas trop difficiles : au point où en est actuellement la bibliographie balzacienne, les deux chapitres intitulés « Le sens philosophique du thème fantastique » et « Le sens occultiste du mysticisme » (on pouvait trouver mieux) marquent un progrès; s'ils ne satisfont pas le lecteur, ils l'alertent.

On ne peut en dire autant des allusions fugitives que fait M. Philippe Bertault à Geoffroy Saint-Hilaire. Il est sans doute difficile de délimiter l'influence du naturaliste sur le romancier, creuset bouillonnant où tout ce qui venait à y tomber était aussitôt fondu, combiné, transformé. Mais vingt passages de la *Comédie humaine*, à commencer par l'avant-propos, attestent que les travaux et les théories du premier ont constamment occupé l'esprit du second, qui le proclamait son maître et l'un des phares

de la pensée humaine. Geoffroy Saint-Hilaire à son tour a été bouleversé par le *Livre mystique*, à l'auteur duquel il a rendu vers la fin de sa vie un hommage étonnant. Un telle relation, ici encore, suivant une tradition bien établie, est à peu près exclue du tableau des idées de Balzac.

●

Les idées de Balzac : matière délicate à manier.

« Classique, dit Valéry est l'écrivain qui porte un critique en soi-même, et qui l'associe intimement à ses travaux » : alors Balzac était bien romantique; il pensait comme une plante fleurit. De tous nos prosateurs il est le plus frappant exemple de la force créatrice. Il obéissait à cette force qui était en lui; il se jetait dans son œuvre à corps perdu; c'est l'œuvre qui faisait l'œuvre, c'est le cœur qui commandait, et la tête se contentait de gouverner dans le courant. M. Bertault déclare que ses romans « sont l'habillement d'une idée générale » : notion de la création littéraire qui serait étrange dans tous les cas, et qui dans le cas de Balzac paraît très exactement contraire à la réalité. Balzac s'incline devant le créateur qui est en lui, devant le *Diktat* qu'est la loi interne de l'œuvre; il accepte; et il essaie de comprendre ce qu'il a créé. Ce grand mouvement dionysiaque qui l'a emporté, il se laisse porter encore par ses ondes pour voir où elles le déposeront. Il n'y a pas en lui un critique qui pèse et mette en doute les propositions de son démon; il n'est que le secrétaire de son propre génie; il recueille, traduit, ordonne et met en système les oracles.

Aussi risque-t-on toujours de forcer lorsqu'on veut présenter ses « idées ». On les coupe de leur source, on les abstrait. Il n'est pas sûr qu'en les isolant ainsi du tempérament qui les a exhalées on n'en fasse pas un usage infidèle. On les durcit; on leur donne une extension, une universalité que peut-être elles n'avaient pas nécessairement. On fait dire à Balzac non sans doute ce qu'il n'a pas dit, mais plus peut-être qu'il n'aurait voulu dire. Il est un poète à l'épreuve duquel le mot d'inspiration résiste à tous les efforts de réduction; et l'on traite du *Médecin de Campagne* comme s'il s'agissait de l'*Esprit des Lois*.

Il faudrait prendre les mêmes précautions pour parler des influences qu'il a subies. Sa pensée est portée par une houle qui peut, rencontrant d'autres courants, concorder ou s'accorder avec eux; mais comment faire la part de chacun dans ce puissant brassage? On déterminera sans trop de peine l'action d'un Destutt de Tracy sur la lucidité méthodique d'un Stendhal; mais ici? En quoi la pensée de Balzac a-t-elle été modifiée? A-t-il médité? Lui a-t-il suffi de pressentir ou de résonner? Quelle mesure d'amplification pour quel faible écho? ou inversement? Le plus honnête serait d'énumérer les courants qui ont certai-

nement ou probablement rencontré le sien, d'énoncer ce qu'ils apportaient en propre, de pointer les quelques interférences connues, de signaler quelques consonances clairement perceptibles, de tracer un parallèle et, pour le surplus, d'avouer que nul ne peut savoir au juste ce qui se passe à l'intérieur de ces grands tourbillons prophétiques.

S. de Sacy.

HOMMAGE A FERDINAND LOT (Droz).

Plutôt que de répéter le geste de ses amis et élèves en 1925, les admirateurs de M. Ferdinand Lot ont préféré, pour célébrer dignement son quatre-vingtième anniversaire, substituer à des *Mélanges* la publication de deux mémoires originaux de l'éminent médiéviste. L'un de ces écrits, intitulé *Histoire et destin*, réfute, avec une délicatesse amicale qui n'exclut pas la force, la conception mystique, désenchantée de l'histoire, qui fut à la fin de sa vie celle de Gaston Roupnel. L'autre, à propos de l'ouvrage de M. Albert Dauzat, sur *les Noms de famille en France*, foisonne littéralement de trouvailles et de suggestions. Une bibliographie des travaux de M. Lot (de 1925 à 1946) complète le volume qui, sous son double aspect (philosophie de l'histoire et anthroponymie) montre une fois de plus cette variété d'informations et cette diversité d'éruditions, qui, jointes à la sagacité prudente de la méthode et à l'ampleur de l'esprit, ont fait de M. Lot l'un des maîtres de l'histoire, de l'histoire littéraire et de la philologie médiévales. M. R.

LE CID, tragi-comédie, par *Pierre Corneille;* texte de l'édition originale, publié avec notes et variantes par Maurice Cauchie (Société des Textes français modernes, librairie Marcel Didier).

Le *Cid* de 1637 fut réédité sans grands changements pendant vingt ans. Mais c'est vraiment un second *Cid* qui apparait dans l'édition de 1660 du *Théâtre*, celle que Corneille avait préparée avec tant de soin, dans la retraite, après l'échec de *Pertharite*. Il ne devait plus guère toucher à cette seconde version. C'est elle que reprendront toutes les éditions ultérieures.

Elle est la meilleure; cela n'est pas contesté. Mais l'érudit ou le curieux qui, pour suivre sur documents la querelle du *Cid*, recherche le texte dont discutaient les contemporains doit le glaner à travers les variantes de Marty-Lavaux. Le dossier de l'affaire était au point; il n'y manquait plus que la pièce de base. C'est elle qu'apporte M. Cauchie, en reproduisant le texte original accompagné des variantes qui se sont échelonnées de 1637 à 1657.

VAUVENARGUES, par *Paul Souchon* (Tallandier).

Une « biographie intime »; non pas « un système, mais une figure humaine dissimulée çà et là », et d'abord dans les œuvres qui souvent, sous une apparence impersonnelle, ne sont que des « mémoires déguisés ». Une synthèse à la fois aisée et sérieuse, qui utilise les travaux récents des érudits, en particulier les découvertes de M. G. Saintville, mais se maintient un peu trop à la surface d'une âme plus subtile qu'il n'y paraît.

DE L'ESPRIT DE CONQUÊTE, par *Benjamin Constant* (Coll. « Le Jardin du Luxembourg », Librairie de Médicis).

Bonne occasion de relire, sous une présentation fort agréable, ce pamphlet bref, étincelant, pénétrant, et qui, écrit en 1813 pour l'actualité, reporte son actualité de génération en génération. La *Notice* qui suit le texte n'est pas signée; cela vaut mieux.

Marius Dargaud : AUTOUR DE CHARLES NODIER (M. Declume, Lons-le-Saunier, 1944); UNE LETTRE RETROUVÉE DE CHARLES NODIER; CHARLES NODIER (1780-1844), LA COMMÉMORATION DU CENTENAIRE DE SA MORT SOUS L'OPPRESSION (Bulletin du Bibliophile, L. Giraud-Badin, 1947).

Signalons ces trois documents aux fidèles de Nodier, en précisant que le premier est le catalogue de l'exposition du centenaire à Lons-le-Saunier (février 1944) et que le deuxième concerne la lettre à Désiré Monnier du 3 novembre 1808.

MICHELET (1798-1874), introduction et choix de *Lucien Febvre* (Coll. « Les Classiques de la Liberté », Editions des Trois Collines, Genève).

L'introduction, qui occupe la moitié de ce petit volume, traite avec élan, avec feu de l'idée de

liberté chez Michelet. Puis M. L. Febvre donne, dans le texte de l'édition originale, de larges extraits de l'*Introduction à l'Histoire universelle*, parue en avril 1831, « cet hymne, dit-il, à la liberté et à la France, à la liberté à travers la France — mais à cette liberté que Michelet, précisément, a voulu servir toute sa vie : la liberté philosophique et morale, la liberté qui s'oppose, et qu'il oppose, au fatalisme ».

PAROLES D'UN CROYANT, par *Lamennais*, introduction de Henri Guillemin (Coll. « Les Classiques du XIXe », Edition du Livre français).

1834 : la Restauration s'était servie de l'Eglise pour hisser « le trône sur l'autel » (résultat : 20.000 communions pascales à Paris en 1830, contre 80.000 en 1815) ; depuis 1830, où « commence l'ère de la grande industrie et du salariat », le patronat se fait à son tour l'ami intéressé du clergé. C'est alors que Lamennais — qui d'ailleurs n'est déjà plus croyant — met l'Eglise en accusation, par fidélité à l'esprit de l'Eglise. Drame que situe M. H. Guillemin dans une introduction au trait accentué, net, sans complaisance même envers les qualités littéraires des *Paroles d'un Croyant*, si souvent déclamatoires.

STENDHAL ROMANCIER, par *Maurice Bardèche* (La Table Ronde).

M. Maurice Bardèche a inventé une nouvelle algèbre, où les signes *plus* et *moins* sont interchangeables. C'est dans le commentaire de la *Chartreuse* qu'elle trouve son application la plus remarquable : les Français à Milan sont des occupants, la marquise del Dongo et ses amis des collaborateurs, les del Dongo père et fils des résistants. Qu'entre 1796 et 1940, entre Milan et Paris, la liberté et la dictature aient changé de camp, l'écrasé et l'écraseur permuté, cette différence de *signe* n'est pas prise en considération.

Cela dit, ce gros bouquin — 475 pages in-8 — est certainement l'un des meilleurs qui aient été écrits sur Stendhal, l'un des plus approfondis, des plus ouverts à l'esprit stendhalien, des plus sensibles à la musicalité stendhalienne.

Relevons pourtant un mot sur les *Mémoires d'un Touriste*. M. Bardèche déclare ne pas partager à leur égard « l'enthousiasme sans réserves des stendhaliens purs » : il néglige un peu en effet ce qu'il y a de dur, d'irréductible, de *diamant* dans la pensée de ce Stendhal dont l'âme a tant de tendresse, de délicatesse, de sensibilité, de poésie inimitable. Pensée qui n'eût pas fait trop bon ménage avec les digressions politiques de l'auteur. Mais il décrit ces sentiments avec une fidélité rare, avec une pénétration, une élévation, une ampleur qui font de son livre une œuvre véritablement créatrice beaucoup plus qu'une étude critique. C'est sans doute ce qui explique l'absence presque totale de références, que malgré tout on regrette.

LETTRES DE FEMMES DU XIXe SIÈCLE, choisies et présentées par la *Comtesse Jean de Pange* (Coll. « Grands et petits chefs-d'œuvre », Editions du Rocher, Monaco).

Quelque 125 lettres de 39 auteurs des deux premiers tiers du siècle. De Mme de Staël à Zénaïde Fleuriot, en éventail. Un nombre appréciable d'inédits. Pour chaque auteur, une notice brève, précise, juste de ton. Le recueil paraît un peu maigre, mais il est plus qu'agréable : élevé ou passionné, vivant et sensible.

LA DOULOUREUSE AVENTURE DE PELADAN, par *René-Louis Doyon* (La Connaissance).

Chargé en 1941 d'inventorier les manuscrits de Péladan versés à l'Arsenal, M. R.-L. Doyon donne un bien curieux portrait « d'un homme, dit-il, qui a frôlé le génie, qui imparti des dons les plus étincelants en a gâché les plus immortels profits... ». Dans son livre et en son héros revit tout un aspect de la fin du siècle dernier, féru d'occultisme, et dont l'histoire littéraire devra bien se résigner à tenir compte si elle veut s'épargner les erreurs par omission qui faussent tant de ses exposés sur la grande poésie française du XIXe siècle.

RIMBAUD TEL QUE JE L'AI CONNU, par *Georges Izambard*. Préface et notes de H. de Bouillane de Lacoste et Pierre Izambard (Mercure de France).

Georges Izambard préparait sous ce titre, lorsqu'il mourut, une mise au point de ses souvenirs sur Rimbaud. On a réuni ici tous les articles qu'il a publiés de 1891 à 1931 sur son ancien élève, les notes écrites dans les marges des *Œuvres* de Rimbaud et du *Rimbaud* de Berrichon, enfin des lettres et documents inédits. La présentation et les annotations de MM. de Bouillane de Lacoste, auteur des éditions critiques d'*Une Saison en Enfer* et des *Poésies*, et Pierre Izambard, fils de Georges, font de ce recueil un

des éléments essentiels de la bibliographie rimbaldienne.

REINES ET FEMMES, par *Henry Bordeaux* (Coll. « Le beau Passé », La Table ronde).

Six de ces sept études sont des conférences faites de 1934 à 1939 à l'Université des Annales (*Cléopâtre, Bérénice, Christine de Suède, La Religieuse portugaise, Mme du Deffand et Julie de Lespinasse, Ames étrangères : Marie Bashkirtseff et Katherine Mansfield*). La dernière (*Une Reine de Théâtre :* Rachel) a été publiée en 1910 dans la *Revue hebdomadaire.*

LES CARNETS INTIMES D'ANATOLE FRANCE, par *Léon Carias*, préface de Claude Aveline (Emile-Paul).

Onze calepins, dont neuf correspondent chacun à l'un des voyages que fit France de 1907 à 1913; les deux autres ne sont pas datés. Il semble que ses intimes eux-mêmes n'en aient pas connu l'existence.

Le texte intégral, dit M. Carias, n'est pas publiable encore. Il est fait pour une part de précisions chronologiques qui n'intéresseraient que les spécialistes, pour une autre part de notes intimes mettant en cause des personnes trop proches de nous dans le temps. C'est le reste que donne M. Carias; le reste, et, dit-il, l'essentiel.

Extraits courts et relativement peu nombreux, « montés » dans un commentaire qui les localise, les éclaire, en souligne l'accent. Cela pourrait être odieux; mais le commentateur a su allier la délicatesse, la modestie et l'élégance à la précision nécessaire; pieux, et non dévot.

Ce petit livre bouleverse l'idée qu'on se faisait jusqu'ici d'Anatole France. Ce bibliothécaire avait en voyage les yeux singulièrement ouverts. Mais ce que révèlent surtout ses notes, c'est la force du sentiment qui l'attachait à Mme de Caillavet, l'ébranlement qu'il ressentit lorsqu'elle mourut, le désarroi où il se trouva, le retentissement qu'eut dans sa pensée une confrontation aussi cruelle avec la mort. L'insensibilité apparente de ses livres était faite d'une pudeur extrême — qui renverse bien des jugements sur l'écrivain.

Léon Carias est mort en 1945. Chaude et vivante, la préface de Claude Aveline lui rend un bien bel hommage. — s.

s.

LES ARTS

Le débat le plus sérieux que l'on puisse engager sur la création artistique est peut-être celui de l'imitation et de la différence. C'est la plus ancienne discussion relative aux problèmes d'esthétique. Chaque siècle la mène à sa fantaisie, suivant ses passions, ses lumières et les ressources de son génie. Chaque génération prétend en peser le pour et le contre, mais jamais le fléau de la balance n'est tenu équitablement. Il y a toujours un mouvement qui fausse cette pesée, un coup de doigt pour faire pencher un des deux plateaux.

Au XVIIe siècle, les meilleurs esprits et les plus grands créateurs voyaient dans l'imitation la plus haute vertu de l'artiste et la source même de son génie. Les meilleurs d'entre eux avaient beau réaliser leur œuvre en se différenciant des modèles qu'ils s'étaient choisis, ils n'en attribuaient pas moins à l'imitation ce qu'ils pouvaient avoir de vertu créatrice. Nicolas Poussin imaginait un mode de représentation de la nature qui devait donner naissance à toute l'Ecole française du paysage, mais il croyait pourtant rester fidèle à ses Maîtres italiens, même lorsqu'il transformait en espaces cosmiques le décor dont ses prédécesseurs entouraient la représentation de la figure humaine.

Notre époque a pris le contre-pied de cette attitude. Rien n'est

valable pour elle que par la différence et la nouveauté. Combien de grands peintres et de grands sculpteurs d'aujourd'hui n'ont-ils pourtant réalisé leur œuvre — pour aussi différente qu'elle puisse être de celles de leurs devanciers — que parce qu'ils ont pratiqué, avec une austère ferveur, cette vertu d'imitation dont personne ne permet plus de parler, par le temps qui court?

Tout artiste créateur porte en lui cette contradiction, comme la nature porte en elle un principe mâle et un principe féminin. Il n'est pas de fécondité, ni de vie, sans ces antithèses. Certains philosophes voudraient reconnaître ici sans doute un de ces mouvements dialectiques dont toutes les activités de l'homme nous proposent des exemples. L'œuvre d'art ne serait ainsi que la synthèse de deux thèses opposées, synthèse provisoire puisque toujours remise en question par l'éternel affrontement de ces deux principes contraires. Mais la création artistique a plus de rapports évidents avec l'amour qu'avec la philosophie. Il va de soi que tout enfantement suppose la rencontre de deux principes différents. Adam et Eve — et leur double descendance de Caïn et d'Abel — nous proposent un symbole dont personne ne peut se refuser à comprendre la signification. Les œuvres d'art composent elles aussi une humanité fourmillante dans le temps et dans l'espace et c'est l'imitation et la différence qui assurent son éternelle fécondité.

Toutes ces considérations ne peuvent offrir d'intérêt que si elles nous permettent de rendre un peu plus déchiffrable le mouvement artistique de notre temps. Elles semblent le pouvoir en nous aidant à remettre quelques-unes de nos idées dans la perspective de l'Histoire et de les dépouiller ainsi de ce caractère impérieux que certains voudraient leur donner pour nous empêcher de porter un jugement sur elles. Le renoncement aux vertus d'imitation est une de ces attitudes sur lesquelles on n'a plus le droit de discuter aujourd'hui. Un académisme oppositionnel nous impose la certitude que rien n'est valable en dehors de la nouveauté et de la différence. Cet académisme est aussi intransigeant que pouvait être celui du XVII[e] siècle, pour lequel rien n'était valable en dehors de l'imitation. Notre parti pris en faveur de la différence est même si puissant que je ne peux m'empêcher, en écrivant ces lignes, de penser qu'en jugeant ainsi, s'il est possible que nous nous trompions encore en quelques points, du moins ne nous trompons-nous pas autant que nos ancêtres.

Ce qui rend plus tenace ce parti pris, c'est que nous pensons toujours à l'imitation ou à la différence en fonction d'un artiste et de son œuvre et que chaque cas particulier met en branle nos passions et nos préférences. Pour rendre plus libre notre jugement, il suffit peut-être que nous posions ce problème en termes théoriques et que nous l'appliquions à l'évolution de la création artistique à travers l'histoire, depuis ses origines jusqu'à son

épanouissement. Dire que les arts naissent de l'imitation et ne s'accomplissent que par la conquête des différences n'est pas une formule qui puisse nous scandaliser. Elle répond même à notre goût profond de la nouveauté, puisqu'elle semble faire d'elle la finalité même de toute évolution de la création artistique.

Mais comment nous refuser à admettre que ce qui nous apparaît juste, lorsque nous pensons au développement des arts à travers l'histoire, l'est encore lorsque nous pensons à leur développement dans la conscience et dans les moyens de chaque artiste, considéré comme un être vivant et comme un raccourci de cette histoire? Chaque fois qu'il s'incarne dans un créateur, l'art doit en effet passer par une nouvelle naissance. Il refait en chacun de ses serviteurs le grand cycle qu'il nous paraît accomplir au cours de l'histoire. Engendré par l'imitation, il ne s'accomplit, là encore, que par la conquête des différences. Mais chaque nouvelle naissance suppose l'action de ces deux forces contraires, sans que jamais l'une ou l'autre puisse conquérir son autonomie.

Il ne peut donc pas y avoir de termes à ce débat qui durera aussi longtemps qu'une force créatrice, liée à la vie d'un homme de chair, s'efforcera de trouver ses moyens d'expression.

André Chamson.

L'EXPOSITION DE L'IMPRESSIONNISME AU MUSÉE DU JEU DE PAUME. — On rêve parfois d'un musée tournant où les œuvres changeraient de lumière, ce qui nous permettrait de les connaître à fond. C'est un peu notre chance, depuis que les malheurs de la guerre ont obligé le Louvre à se réinstaller. En attendant de recevoir une place définitive, la peinture française — moins les impressionnistes — a reçu depuis plus d'un an un refuge de qualité au Petit Palais. Et voici que les impressionnistes viennent de s'installer au Jeu de Paume.

Dans ce petit Musée aux salles claires, entouré de verdure, où chaque fenêtre découpe un morceau de paysage qui pourrait être signé Monet, les tableaux du plein air sont bien à leur place, mieux que dans le solennel Palais du Louvre. L'Ecole a été présentée dans sa suite logique, le rez-de-chaussée consacré à Manet, Degas, Fantin-Latour, Bazille, Toulouse-Lautrec, et aux premiers Monet; et les salles du premier étage à Monet, Pissarro, Sisley, Cézanne, Renoir, Morisot, Rousseau, Gauguin, Van Gogh.

Grâces soient rendues aux amateurs qui préparaient la richesse du Louvre en composant pour nous leurs collections d'impressionnistes cependant que les officiels achetaient... autre chose. Mais comme il serait bien que leur générosité, abandonnant toute condition d'exposition, permette, au jour du classement définitif, le rapprochement et le groupement logique de toutes les œuvres de cette école.

L'EXPOSITION GARGALLO AU PETIT PALAIS. — L'exposition Gargallo a inauguré les présentations de plein air du Petit Palais. Dans le jardin, à l'abri de la colonnade, mais dans la lumière changeante de l'extérieur, la sculpture prend une existence nouvelle. Plus que dans les intérieurs, elle paraît faite pour la « délectation » dont parlait Poussin. Cela est vrai, même pour les précieuses ferronneries de Gargallo qui tiennent autant de l'objet d'art que de la sculpture.

La présentation actuelle montre à quel point Gargallo, sa vie durant, n'a cessé de s'exprimer sur un double registre : un registre classique, où le corps humain est reproduit fidèlement, et un registre plus personnel où le sculpteur, s'attachant à découvrir les traits essentiels, vide les corps de leur substance pour les réduire à leurs lignes maîtresses. Cette dernière technique qui pouvait aboutir à un art desséché, à des compositions tristement squelettiques, donne au contraire naissance à un art aérien plein de naturel et de grâce légère

auquel peu de gens refusent leur accord. Le préfère-t-on à l'art du Gargallo qui sait modeler un torse et rendre la beauté de la chair? Je ne saurais conclure. Je les aime tous deux.

L'EXPOSITION DE « L'AGE D'OR DE LA PEINTURE TOULOUSAINE » A L'ORANGERIE. — Tolosa turrita, la ville rose, la ville des jeux floraux et de la poésie amoureuse, n'a pas vu fleurir la peinture gracieuse et légère que l'on imaginerait volontiers dans ce cadre précieux. L'école toulousaine du XVII[e] siècle a plus de qualités solides que de charme. Malgré quelques notes de fantaisie, son accent est grave, austère même. Mais le groupe des peintres de l'âge d'or toulousain, groupe homogène, bien caractérisé, n'était guère connu jusqu'à ce jour que des historiens d'art et des amateurs toulousains. Il est heureux que l'exposition de l'Orangerie découvre à Paris cet ensemble important que des érudits locaux sont arrivés à réunir. Cette présentation s'apparente à l'exposition de l'Orangerie de 1934, qui révéla à la fois l'importance de l'œuvre de Georges de La Tour et celle des peintres de la Réalité du XVII[e] siècle français. Cette fois encore, on joue sur la découverte. On puise encore dans ce XVII[e] siècle qui n'est plus seulement, on le sait aujourd'hui, le siècle de Louis XIV et de l'art dirigé. Certes, Chalette, Tournier, Rivalz, de Troy sont loin derrière La Tour et Lenain. Ce sont pourtant des peintres de qualité dont l'œuvre, un peu inégale, compte quelques chefs-d'œuvre : le Christ porté au tombeau de Tournier, par exemple, et certains portraits de Rivalz. Mais, plus encore que la valeur particulière d'un peintre, c'est l'existence du groupe qui compte : le fait qu'au XVII[e] siècle et déjà à la fin du XVI[e] siècle, il y avait à Toulouse un goût profond pour la peinture, une clientèle nombreuse, officielle et privée (capitouls en tête), qui faisait travailler une équipe de peintres, pris sur place, sensibles aux courants venus de l'étranger et du Nord de la France (le caravagiome, l'art des Lenain et des Champaigne) mais fidèles à une tradition provinciale d'indépendance, de réalisme et de probité.

Il paraît que l'exposition toulousaine a très peu de visiteurs et que l'Orangerie est à peu près vide. Cela nous change de Van Gogh... Je sais bien qu'il n'y a pas de commune mesure... mais où est, dans tout cela, l'amour de la peinture?

A. H. Martinie : RODIN; *J. Charbonneaux :* MAILLOL. (Paris, Braun, 1947). — Une nouvelle collection, « Plastique », dirigée par Georges Besson aux éditions Braun, s'ouvre par un Maillol et un Rodin. De bonnes préfaces, des photographies excellentes d'André Steiner facilitent la comparaison entre ces œuvres si différentes dans leur forme et dans leur esprit. Chez Maillol : une grandeur simple, un bonheur d'expression atteint dès le départ et poursuivi si naturellement qu'il paraît facile; chez Rodin : une nature inquiète qui crée dans le tourment et cherche fiévreusement son expression par des chemins multiples. Si l'épreuve du temps n'est pas encore faite pour ces deux sculpteurs, ils apparaissent déjà comme devant être confrontés au plus lointain avenir.

L. M.

LA MUSIQUE

THEATRE MARIGNY : « A L'AIMABLE SABINE », COMEDIE MUSICALE DE LEOPOLD MARCHAND ET LOUIS BEYDTS. — OPERA : « SERENADE », BALLET DE TCHAIKOVSKI, CHOREGRAPHIE DE BALANCHINE; REPRISE DU « COQ D'OR ». — Voici de la musique légère, de la musique gaie, des couplets alertement tournés, de la musique d'opérette, enfin, et qui est cependant de la vraie, de la bonne musique. J'ai écrit à regret le mot « cependant ». Je ne crois pas en effet, — au rebours de trop de gens — que la musique d'opérette soit nécessairement de la mauvaise musique. Je pense même qu'il est beaucoup plus difficile d'écrire de la musique gaie que de la musique ennuyeuse; mais le monde est ainsi fait qu'il prend volontiers pour de la grandeur ce qui n'est que faux-semblant de gravité, que prétention et qu'en-

nui. Et puis est-ce que Rameau — tant admiré et si mal connu — n'a pas écrit *Platée,* qui est, bien avant Offenbach et Lecocq, une véritable opérette? Ce qui me semble vrai, c'est que les deux écueils dressés devant le compositeur d'opérette, à savoir la complaisance au mauvais goût et à la vulgarité, et la très grande difficulté d'inventer des thèmes d'une bouffonnerie spirituelle, font qu'il y a proportionnellement beaucoup plus d'opérettes franchement détestables que de pleinement réussies. N'est-ce point une raison de plus pour louer davantage ceux qui, comme M. Louis Beydts, savent nous donner des ouvrages tels que *Moineau* et que *A l'aimable Sabine?*

La « comédie musicale » que vient de représenter le Théâtre Marigny est un délicieux spectacle. Le livret de M. Léopold Marchand offrait au musicien une suite de tableaux bien plutôt qu'une intrigue véritable; mais le fil qui relie les uns aux autres ces divers épisodes, pour mince qu'il soit, donne cependant à cette demi-douzaine de tableaux une suffisante unité; et l'histoire est amusante de cette jolie fille qui posa pour David la figure centrale de ses « Sabines ». Tout en gardant l'amitié du peintre jacobin, elle donne asile à des ci-devants recherchés par la police du Directoire et tient successivement commerce de fleurs, de frivolités, puis devient « restauratrice », mais toujours à l'enseigne de « l'aimable Sabine ». La belle Olympe conserve comme un fétiche l'esquisse de David qui témoigne, sans trop de voiles, de l'agrément de son corps. Et le peintre, presque chaque jour, revient voir son ancien modèle, même quand celui-ci trouve de nouveaux protecteurs, le financier Ouvrard, puis Talleyrand. Mais nous ne pénétrons chez elle qu'après un prologue où nous assistons à la rencontre d'un beau jeune homme mystérieux et d'une belle jeune fille non moins discrète : Maurice et Martine. Deux prénoms — nous sommes en un temps où l'on n'aime point confier au premier venu qui l'on est ni d'où l'on vient, ce premier venu eût-il figure si séduisante que l'on ne se défende pas de lui laisser voir une tendre sympathie. Maurice et Martine se retrouveront donc, après leur première rencontre sur la terrasse des Tuileries, dans la boutique de l'aimable Sabine, où Maurice découvrira bien vite en Pigeonnet, garçon jardinier, le comte de Kergal, un des chefs de la chouannerie. Martine elle-même n'est autre que la noble demoiselle Sybille, fille de châtelains, victimes de la Terreur et dont leur fermier Brabant, fraîchement prénommé Brutus, a racheté les terres, vendues comme biens nationaux. Ce Brabant, fort honnête homme, recherche Sybille, la retrouve et lui rend très loyalement ses comptes de métayage; pour la mieux sauver, il lui demande sa main. Après bien des péripéties — le monde de l'opérette est un peu le monde de la féerie — nous apprendrons que Maurice est colonel de hussards à l'armée d'Italie, qu'il est le fils de Brabant, et c'est lui que Sybille épousera.

Tout cela est aimable autant que Sabine elle-même, et ce n'est point ennuyeux. La musique de M. Louis Beydts d'ailleurs à chaque instant donne le plaisir le plus délicat, ajoutant une note de sensibilité aux péripéties du livret, une touche de fine ironie aux situations bouffonnes ou dramatiques tour à tour. Il y a — entre autres — des trouvailles exquises, comme l'air de Maurice « Dans mes bras » au quatrième acte, comme les couplets de Sybille : « Sans réfléchir, je m'abandonne »; et encore le duo de Pigeonnet et de l'aide-fleuriste Paméla, comme les couplets de la belle Sabine au troisième tableau. M. Louis Beydts possède le don de l'invention mélodique; don rare et précieux, qui chez lui se complète d'une harmonisation et d'une orchestration élégantes et raffinées. Les effets les plus sûrs sont obtenus avec une simplicité de moyens qu'on admire, avec une originalité jamais en défaut. Son style est personnel comme une signature, et si l'on songe à Messager (comme on le lui a si souvent dit depuis *Moineau*), c'est uniquement parce que la distinction naturelle de sa musique fait venir à l'esprit cette comparaison.

Les décors de J. Despierre, la mise en scène de Mme Volterra sont dignes de l'ouvrage, et l'interprétation est excellente. Mlle Germaine Roger joint au charme d'une jolie voix claire et sensible la grâce de ses traits; Mme Gabrielle Ristori tient le rôle d'Olympe avec autant d'entrain que de talent. M. Jacques Jansen, hier encore un inoubliable Pelléas, est, à Marigny, un superbe colonel de hussards qui non seulement chante comme peu d'autres savent le faire, mais aussi dit son texte en comédien consommé. M. Jean Parédès, en comte de Kergal, tour à tour jardinier et teneur de livres, est partout plaisant. M. Paul Villé est Louis David, et M. Jacques Bernier est Brutus Brabant, et tous deux méritent des louanges. Et puis aussi M. Marcel Cariven qui, au pupitre, traduit avec tant de sûreté la délicate partition confiée à ses soins. On souhaiterait que *l'Aimable Sabine* demeurât longtemps à Marigny et que son succès qui fut vif au soir de la première se prolongeât toute une saison — ne serait-ce que pour donner un démenti aux théâtres qui préfèrent les grivoiseries à grand spectacle.

❂

Le nouveau ballet créé à l'Opéra est le premier de ceux que doit monter M. Balanchine, venu d'Amérique pour la saison. *Sérénade* est une illustration chorégraphique d'un ouvrage de Tchaïkovski pour orchestre d'archets, ouvrage impersonnel et sans grand relief, qui ne semblait pas spécialement désigné au choix d'un maître de ballet. M. Balanchine n'en a que plus de mérite d'avoir réussi à en tirer quelque chose, mais ce quelque chose souffre évidemment du caractère de la musique. Le ballet est une suite de numéros de danse, sans action, sans scénario : libre au spectateur d'imaginer ce qui lui plaît devant ces groupes qui se forment et

se dénouent, devant ces ensembles, ces pas de deux, ces figures harmonieusement combinées. Un ballet se passe aisément d'intrigue : la danse se suffit à elle-même. Encore est-il qu'il y a péril, quand on se prive de libretto, à imprimer aux numéros de danse un caractère qui semble en faire la traduction plastique de passions, de sentiments dont le public cherche malgré lui le lien qui les enchaîne les uns aux autres. Et c'est le défaut de *Sérénade*, aggravé par un décor de M. André Delfau, décor abstrait lui aussi, fait de lignes et de taches blanches, montants et traverses de bois supportant des étoffes légères et flottantes. Le tout, au premier abord, est assez séduisant; mais l'œil se fatigue vite de cette simplicité linéaire, trop voisine de la sécheresse et de la pauvreté. La troupe de l'Opéra a donné de *Sérénade* une interprétation qui lui fait honneur : Mlles Christiane Vaussard et Denise Bourgeois en sont les protagonistes, entourées de Mlles Gérodez, Guillot, Sianina, Rigel, de MM. Michel Renault et Max Bozzoni; et il n'est que juste de dire que les quadrilles se sont montrés excellents.

La reprise du *Coq d'Or*, qui devait avoir lieu dans les premiers jours de mars, dut être retardée de deux mois par suite de l'indisposition de M. Huberty. Finalement c'est M. Froumenty qui a tenu le rôle du roi Dodon. Il a composé un grotesque difficile, encore qu'il soit évidemment plus à l'aise dans les personnages dont la bouffonnerie n'est pas le trait dominant. M. Médus, dans le général Polkan, assumait une tâche aussi périlleuse et s'en est tiré au mieux. M. Rambaud fut beaucoup plus à l'aise dans le rôle du magicien. Mme Vina Bovy, en princesse Chamakha, montra de l'adresse — les vocalises du second acte sont périlleuses; — Mme Eliette Schenneberg a composé avec intelligence le personnage de l'intendante Amelfa; enfin la voix claire de Mlle Eliane Laurence fait merveille dans les appels stridents que le coq lance de la fosse. Mais toute la saveur de la musique de Rimski-Korsakov est dans la qualité d'une orchestration prestigieuse. M. Robert Blot, qui, de jour en jour, affirme son autorité sur les instrumentistes qui étaient il y a quelques semaines ses camarades, a conduit vaillamment le *Coq d'Or* au succès. Enfin il faut louer aussi M. R. Duclos pour la qualité des chœurs.

Et l'on a retrouvé avec un bien grand plaisir les décors et les costumes dus à M. Alexandre Benois, et qui sont en si parfait accord avec la musique de Rimski-Korsakov. Ils ont beau dater de vingt ans — ce fut le 12 mai 1927 que M. Rouché donna pour la première fois le *Coq d'Or* à l'Opéra — ils gardent toute la fraîcheur de leur ingénieuse fantaisie.

René Dumesnil.

François Florand, O. P. JEAN-SÉBASTIEN BACH; L'ŒUVRE D'ORGUE (Collection « Dieu et l'Art », Paris, Editions du Cerf), avec une préface de Marcel Dupré.

Ce livre s'adresse surtout aux organistes soucieux d'aller au delà d'une simple analyse formelle de l'œuvre du grand *cantor*, et de découvrir ce que, précisément, la

forme doit à la spiritualité de ce génie. Les divers chapitres de ce livre du R. P. Florand ont été, dans leur forme primitive, les commentaires des dix récitals d'orgue donnés en 1945, à Saint-Philippe-du-Roule, par M. Marcel Dupré. Le commentaire est étroitement lié au texte musical qu'il explique, et toujours avec un rare bonheur. On y voit que l'œuvre de Bach, selon le mot très juste de M. Marcel Dupré, est révélatrice de son jeu, et l'on y apprend le respect dû à la pensée de Bach, trop souvent méconnue, parfois travestie par ceux qui, au lieu de le servir comme il se devrait, se servent de ses œuvres pour briller plus ou moins au détriment de leur merveilleuse architecture. On lira avec autant de fruit que d'intérêt les pages que le R. P. Florand consacre à l'expression en musique et au sentiment religieux.

OUVRAGES REÇUS. — Georges Migot : *Lexique* (Les Cahiers de la Musique française, Paris, Didier), avec une introduction de Maurice Henrion. — Romain Rolland : *Beethoven : Les grandes époques créatrices; le Chant de la Résurrection; la Messe solennelle et les dernières Sonates* (Paris, Editions du Sablier).

ARCHEOLOGIE ORIENTALE

Dans notre dernière chronique, nous avons rapporté l'état des champs de fouille dans le Proche-Orient, ce qu'on y avait fait avant la guerre et ce que l'on peut compter entreprendre. Des divers pays de l'Asie Antérieure, l'Iran se présente comme le plus intéressant. Il est essentiel que des rapports confiants s'établissent entre les missions qui travaillent sur le sol d'un Etat et l'Etat qui les accueille. La longue amitié qui lie la France à l'Iran, le goût éclairé que l'Iran apporte à l'étude et à la conservation de ses antiquités, le fait qu'il a confié à un Français M. A. Godard la création, la gestion d'un Service des Antiquités et d'un Musée, sont des conditions d'un travail fructueux; jusqu'à la guerre, plusieurs missions françaises et étrangères étaient occupées à faire revivre les multiples aspects du passé si divers de la Perse, une des régions les plus riches qui soient en monuments et en sites archéologiques.

C'est d'abord Suse dont nous avons parlé précédemment; son exploration plus que quarantenaire jointe à celle de sites du plateau, Tépé-Giyan, près Néhavend, Tépé-Sialk aux portes de Kashan (par la France), Astrabad, au sud de la mer Caspienne, Reï à côté de Téhéran (par l'Amérique), Shah Tépé (par la Suède), ont fait connaître la civilisation du plateau depuis le quatrième millénaire avant notre ère jusqu'à l'époque d'Alexandre. Mais il convient d'insister sur un des joyaux de la Perse ancienne, sur les ruines de Persépolis qui, par leur conservation, la profusion de leurs sculptures, la démesure de leur plan viennent heureusement tempérer l'austérité des fouilles précédentes. Le lieu fut de tout temps habité; à peu de distance des ruines, un tertre d'époque préhistorique révèle qu'il suivit la fortune du reste de l'Iran. C'est de l'époque achéménide que date l'essor de Persépolis. Au pied des montagnes qui laissent la route ouverte et libre vers Chiraz, la Dynastie Perse fit niveler les derniers contreforts, créant une esplanade de rochers, perforée d'un réseau de conduites d'eau de sur-

prenant travail, de fosses à même la roche pour y planter des arbres comme en de gigantesques pots. Le site, défendu par une muraille et des bastions escaladant les crêtes pour mettre la ville royale à l'abri des surprises, fut alors couvert des plus somptueux palais. C'est le triomphe de l'architecture perse qui proposait alors à l'Orient une formule nouvelle : l'emploi intensif de la colonne et de la pierre, au lieu des murailles massives en terre crue, sans relais pour soutenir la toiture, que pratiquait la Mésopotamie. Les constructions principales datent de Darius (321-485) et de Xerxès (485-464) ; malgré les travaux de leurs successeurs, Persépolis ne fut jamais vraiment terminée. On sait comment Alexandre, pourchassant le dernier Achéménide, Darius III Codoman, s'empara de la capitale, la pilla intégralement et y fit allumer un incendie destructeur. Ce jour-là, les Barbares ne furent pas ceux que l'antiquité avait coutume de nommer ainsi. Les salles « aux cent colonnes », aux « trente-six colonnes », la « trésorerie », les portiques, s'écroulèrent; les tremblements de terre fréquents dans la région firent le reste et les tourmentes de sable recouvrirent le tout de leur linceul. Le dégagement de Persépolis, plusieurs fois tenté, fut repris en grand par les Américains. MM. Herzfeld (1931-34), puis E. Schmidt (1935-39) déblayèrent des escaliers de terrasses secondaires, des linéaments de palais enfouis; des parements sculptés tombés de leur construction furent retrouvés aussi frais que lors de la pose, ayant été soustraits au soleil meurtrier qui surchauffe et écaille l'admirable pierre au grain fin de Persépolis. Depuis la guerre, le Service des Antiquités a repris le travail. M. Godard continue le déblaiement, la restauration et la consolidation de ce qui doit rester en place, car Persépolis se doit de continuer à abriter ses merveilles.

Un musée a été construit à cet effet du temps de M. Herzfeld; une partie du harem a été relevée selon son plan primitif et on y a prévu des logements pour la Mission. Quelque discret que soit le bâtiment, lorsque de la montagne la vue embrasse le champ de fouille, il n'échappe pas au regard. On se prend à regretter qu'il ait trouvé là sa place et n'ait pas été construit hors des ruines. Sans doute il y a un musée sur l'Acropole d'Athènes, mais à l'extrémité du rocher, en contre-bas, invisible presque, avant que le visiteur y parvienne. Combien aurait été plus émouvant dans sa solitude, cet ensemble unique, une des merveilles du monde!

En Afghanistan, où siège une Délégation française, la guerre n'a que ralenti les recherches. Le Directeur de la Délégation, J. Hackin, dont les derniers travaux à Begrâm avaient amené la découverte de pièces influencées par l'hellénisme et même d'ivoires importés, regagna l'Europe au début des hostilités. Chargé de mission, il périssait en mer ainsi que sa femme, en 1941. Un grand savant et deux beaux caractères dont la science française déplore la perte! M. R. Ghirshman, maintenant directeur de la fouille

de Suse, le remplaça en 1941 et 1942. Il avait déjà participé avec J. Hackin aux travaux de la Délégation et ses recherches au Séistan afghan présageaient la rencontre de la même civilisation archaïque que sur le plateau de l'Iran. Le Directeur actuel, M. Schlumberger, se propose d'élucider la question de l'origine de l'art gréco-bouddhique qu'on attribue soit à la Bactriane, soit au Gandhara, soit aux Indes.

On peut délimiter actuellement dans l'archéologie afghane quatre périodes bien tranchées : la préhistoire afghane reconnue par les fouilles du Séistan et plus tardivement par la mention du pays dans les listes des satrapies achéménides (VIe siècle av. J.-C.); la période grecque (IVe-IIe siècles) caractérisée par la présence de souverains grecs en Bactriane; celle des Sassanides (IIIe-VIIe siècles de notre ère), dont le temple du feu à Bactres atteste l'importance; enfin la période musulmane avec ses trois sommets : à Ghazni (dynastie Ghaznévide), dans la région de Ghor, Hindou-Koush central, région peu explorée (XIIe siècle de notre ère), et dans la région d'Hérat, XVe siècle, sous la dynastie des Timourides.

M. Schlumberger, choisissant parmi de si vastes possibilités, compte porter son effort, pour l'époque grecque, à Balkh, l'ancienne Bactres, où trois points attirent l'attention : la citadelle (Arg), le Fort (Bala hissar), le tumulus dit des orfèvres. Pour le Gréco-bouddhique il se propose d'interroger les environs de Kaboul, et pour la période musulmane d'en relever les monuments, soit à Ghazni, soit à Hérat.

Après le Grec, le Romain dont les fouilles françaises à Arikamédou, près de Virapatnam, dans l'Inde, ont retrouvé des traces incontestables consistant en poteries romaines à marques de fabrique et en céramique locale faite à l'imitation de ces poteries importées. M. H. Marchal, ancien conservateur d'Angkor a été chargé de reprendre les travaux. Les premiers sondages effectués avant l'arrivée de M. Marchal avaient mis au jour, touchant la berge du fleuve, les restes d'une construction paraissant appartenir à une ancienne canalisation; les crues de la rivière ont provoqué une érosion de la rive qui a emporté la majeure partie de cet ouvrage. Les recherches vont continuer afin de dégager, s'il en existe, des vestiges importants des constructions qu'ont pu élever les Romains, puisque leur présence en ce site est désormais assurée.

Hors d'Asie, mais en rapports étroits avec la côte et en recevant les influences, à Chypre, au village d'Enkomi où de nombreuses tombes avaient fait conclure à la présence d'une nécropole, M. Cl. Schaeffer avait, au cours d'une mission en 1934, découvert un édifice contenant un lot important d'objets en bronze.

Les recherches, reprises par lui l'an dernier, après sa fouille de Malatia, lui ont permis de conclure, en raison de la multiplicité des vestiges de maisons exhumées, qu'il s'agit d'une ville dont la

période la plus ancienne rencontrée est de l'époque du moyen bronze, la plus récente de l'époque sub-mycénienne.

Les tombes sont, en réalité, creusées dans le voisinage des habitations ou en dessous d'elles. Ce fait et, en fin de campagne, la découverte de l'enceinte cyclopéenne de la ville, confirment bien qu'il s'agit d'une ville et non d'une nécropole.

Dr G. Contenau.

A. Parrot. ARCHÉOLOGIE MÉSOPOTAMIENNE. LES ÉTAPES (Albin Michel), 1946.

Le volume est un historique des voyages, puis des travaux qui ont fait connaître les sites du Proche-Orient. Dans une matière aussi vaste, il fallait se limiter; c'est ce qu'a fait l'auteur; il exclut de sa description l'Asie Mineure, la Phénicie, la Palestine, l'Iran et borne son exposé à la Mésopotamie, en y adjoignant cependant Suse. Cette extension est légitime; Suse, politiquement en Iran appartient encore à la grande plaine du Tigre et de l'Euphrate; là ont été retrouvés des monuments capitaux de la civilisation mésopotamienne qui y avaient été emportés à la suite de campagnes victorieuses. Pour chaque site, date des explorations, composition des missions, énumération des principaux monuments découverts. Le lecteur y trouvera une mine de renseignements précis, puisés dans les rapports des fouilles, qui dispense, lorsqu'il est seulement besoin d'un résumé des résultats, de recourir à des sources éparses. Ce livre est appelé à rendre les plus grands services aux spécialistes.

G. C.

P. Z. Pattabiramin. LES FOUILLES D'ARIKAMÉDOU. Pondichéry. Paris (Presses Universitaires), 1946.

L'auteur, qui a participé aux premières recherches, établit le bilan des découvertes au cours des années de guerre; nous en avons fait état ci-dessus. Jusqu'à présent, il s'agit d'une civilisation assez humble et la fouille intéresse surtout l'archéologie. La brochure rapporte l'identification, qui paraît rencontrer l'assentiment, de Podouké du « Périple de l'Erythrée » (vers 60 après J.-C.) et de la géographie de Ptolémée (milieu du IIe siècle) avec Pondichéry. Le lieu aurait été le siège d'un « emporium, c'est-à-dire d'un port où le commerce romain était officiellement autorisé et soumis à la douane ». La langue grecque y était la langue commerciale et on s'y servait de monnaies romaines frappées dans les factoreries.

G. C.

CIVILISATION ANTIQUE

LES DEUX HUMANISMES.—L'étude que M. Fernand Robert (1) vient de consacrer à la définition de l'humanisme — la plus pénétrante à mon sens qui ait jamais été faite sur le sujet — séduit par l'abondance des idées qu'elle agite; entre toutes, il n'en est peut-être pas à première vue de plus surprenante que celle qui relève dans l'humanisme un élément novateur et même révolutionnaire; on nous a tant accoutumés à associer à la culture des lettres anciennes des notions de tradition, voire de routine, que l'idée brillamment démontrée par le critique vient se heurter en nous à l'idée contraire qui semble également vraie. Ce n'est point le seul cas où le concept enveloppe deux notions opposées, et M. Robert les a parfois rencontrées toutes deux sur sa route : l'humanisme lui a paru surtout attentif aux ressemblances, mais

(1) Paris, Belles-Lettres, 1941; voir *Mercure de France*, 1er mai 1947, p. 161.

il convient qu'il peut être aussi un moyen « d'explorer les différences »; l'humanisme implique quelque individualisme, mais fonde sa méthode sur l'universalité de certains principes; ailleurs l'auteur distingue entre un humanisme « philologique » qui prend les textes pour objets et un humanisme « historique » qui utilise les documents à d'autres fins; il n'est pas jusqu'au mot d'humanisme qui ne trahisse dans son emploi, et dans les abus mêmes de son emploi, deux directions opposées : si le bon usage conseille de ne l'employer que dans son sens traditionnel, celui de pratique des humanités, l'usage courant tend à élargir cette notion, à déborder et parfois à faire éclater ses limites, en la chargeant de toutes les valeurs confuses qu'implique la notion d'homme. On en vient à se demander si, même en gardant au mot sa valeur précise de retour à l'antique, on ne peut découvrir sous ce vocable la définition de deux attitudes, tantôt parallèles, tantôt opposées; de ce que j'appellerais « les deux humanismes ». Essayons de poursuivre cette idée.

On a reproché, et l'on reproche souvent encore à l'humanisme, de n'être que l'apprentissage d'une forme; lire des textes, c'est s'en remettre à des mots et les mots peuvent détourner des choses, surtout si l'on a affaire, comme c'est ici le cas, à des langues difficiles, à des types morphologiques et à des syntaxes notablement différentes des nôtres; l'analyse des aspects et des modes peut dérober les réalités. Que si l'on accède à la pensée même de l'auteur, c'est encore un voile que l'on interpose devant la vision directe du monde. Ces études mettent en branle des mécanismes intellectuels; ne ternissent-elles pas quelque peu la fraîcheur, la nouveauté du regard? Il y a dans ces observations quelque justesse; le véritable ennemi de l'humanisme tel que nous le pratiquons aujourd'hui, ce n'est point tant l'humanisme dit moderne, qui applique à l'étude des langues vivantes les mêmes principes que l'autre, c'est l'esprit d'observation; à la leçon des textes s'oppose la leçon des choses, à la leçon des hommes, celle de la nature. Mais ces critiques s'adressent beaucoup moins à l'étude des langues anciennes qu'à la façon dont notre enseignement secondaire en limite les leçons; car nul plus que le Grec de la Grèce antique n'a regardé le monde et l'homme avec des yeux plus frais, avec un plus vif désir de tout voir; il nous offre des choses le tableau le plus direct, le moins stylisé, le moins encombré d'hypothèses ou de symboles; tout se découvre à lui dans une nouveauté joyeuse. Le monde s'est bien compliqué depuis lors : la science a jeté sur l'univers son manteau d'hypothèses; la mécanique et les progrès de l'industrie ont altéré et déformé les réflexes instinctifs du travail; nous n'abordons plus un monde dépouillé. L'humanisme nous en reforme l'image. Nos collégiens connaissent les satellites du soleil et les orbites qu'ils décrivent; savent-ils, comprennent-ils comme on les comprenait jadis, les

trajets capricieux des planètes? sont-ils sensibles, comme on savait l'être, aux mouvements du soleil, dans sa course annuelle parmi les étoiles? Penser à l'antique, c'est savoir se libérer de Képler pour observer le ciel, de Linné pour regarder les fleurs, de Freud pour considérer l'homme; il suffit de rouvrir à cet usage Hésiode et Théophraste et Platon; et c'est, en effet, une des tâches de l'enseignement supérieur que de ranimer sous la leçon de logique ou d'intelligence la leçon de choses que nous ignorions qu'elle contînt.

Ce travail est facilité par les progrès de l'érudition moderne; comme je l'indiquais dans une précédente chronique, la matière même sur laquelle s'exerce l'humanisme s'est transformée et considérablement élargie; de nombreuses disciplines, qui sont aujourd'hui encore des spécialités, mais qu'il faudra bien un jour ou l'autre intégrer à cette notion, travaillent à enrichir et à colorer notre reconnaissance du monde antique; les pierres inscrites, les monuments d'art, les recherches des ethnologues et des historiens du droit ont enlevé la Grèce aux maîtres de rhétorique et l'ont rendue à son temps et à ses mœurs; notre admiration pour elle se nuance nécessairement d'émotion historique et sa parole devient indissociable de sa vie.

Mais, pour être rendue à elle-même, la Grèce ne nous touche pas moins. J'en arrive au point qui me paraît essentiel. Héritiers de sa culture, nous la portons inconsciemment au fond de nous-mêmes; se pencher vers elle, c'est faire retour à nos profondeurs, à nos pensées premières, à nos façons essentielles de penser ou de sentir. Elle n'est pas notre modèle, mais notre source; un flot ininterrompu de temps nous y rattache; nous ne tenons pas ses principes pour éternels ni pour absolus, mais ils sont donnés dans notre être même; nous l'aimons peut-être moins pour s'être plus d'une fois approchée de la perfection que pour ses efforts, ses tâtonnements et ses sourires. Etre humaniste en ce sens, ce n'est pas dire en surprenant dans un texte une ressemblance avec soi-même : « C'est là la réalité de l'homme »; mais : « Voilà d'où je suis parti il y a plus de deux millénaires; me voici réduit à mon commencement et comme décompliqué de moi-même, je connais mieux les principes de ma force pour les saisir à l'état nu; je sais que la Grèce diffère de moi, car rien n'est semblable; mais elle contient le germe d'où tout a surgi. »

On voit le sens de ces remarques; elles tendent à dégager, à côté de l'humanisme traditionnel, un humanisme assez voisin dans ses curiosités, mais dont l'attitude est différente. L'un insiste sur la logique et sur la forme, l'autre sur l'observation; l'un est avant tout soucieux de textes, l'autre voudrait y intégrer toute la vie; l'un considère la nature humaine comme une réalité permanente, l'autre l'envisage dans son développement progressif à partir des temps antiques. Il y a plus d'universalisme dans l'un,

plus d'individualisme dans l'autre; la tradition soutiendrait le premier, l'autre fait un peu figure de révolutionnaire. M. Robert, bien qu'il ait fort souplement nuancé son exposé, marque quelque sympathie pour le premier, que j'appellerais l'humanisme de la substance. « Il existe, dit-il, une nature humaine; elle est universelle, permanente », ou encore : « L'humanisme pose en principe la constance inaltérable de la nature humaine quant à l'essentiel »; il a marqué, après Platon et Bossuet, de la sévérité pour le monde du devenir. Je me suis efforcé ici de justifier une autre tendance, que j'appellerais précisément l'humanisme du devenir, et qu'illustreraient aussi de grands noms de la pensée française; on y rangerait Montaigne à coup sûr, Voltaire et Renan sans doute — et naturellement Bergson.

Fernand Chapouthier.

L'ÉGYPTE ANCIENNE, par *Jean Vercoutter* (Collection Que sais-je?), Paris, Presses universitaires, 1947, 136 pages, petit in-8.

L'auteur de ce petit livre n'a pas eu pour objet de nous présenter la civilisation de l'Egypte ancienne (il dit fort peu de choses de l'art, de la religion et des usages), mais de nous fournir un fil conducteur à travers les vicissitudes de son histoire; il a tâché de nous faire comprendre les facteurs divers qui ont provoqué l'essor, les variations puis la chute du royaume égyptien. La brièveté, imposée par le raccourci, dégage très bien la courbe de l'évolution. Deux qualités me paraissent dignes d'être notées : d'abord l'usage que l'auteur a fait de l'archéologie pour remédier, aux hautes époques, à l'insuffisance des sources écrites; mais surtout l'effort constant qui est le sien pour voir clairement et simplement, pour laisser toujours apparaître les raisons de ses affirmations et pour exposer en partant, si je puis dire, de zéro. Le livre est assuré par là d'une large audience; il satisfera à la fois un public qui veut s'informer et les érudits qui désirent vérifier leurs connaissances.

LA PHILOSOPHIE ANTIQUE, par *André Cresson* (Collection Que sais-je?), Paris, Presses universitaires, 1947, 120 pages, petit in-8.

C'est une entreprise séduisante que de retracer, du VIe siècle avant notre ère au VIe siècle après, la courbe suivie par la pensée antique, de préciser, non point le détail des systèmes, mais par où ils se complètent ou s'opposent les uns aux autres. M. André Cresson le tente ici en discernant dans ce mouvement continu quatre phases : la mort de Socrate, la mort d'Aristote, la naissance de l'école d'Alexandrie, la fermeture de l'Ecole d'Athènes lui ont paru fournir, dans le temps comme dans la suite logique, les articulations essentielles. Il ne cache pas sa sympathie pour l'effort persévérant du rationalisme qui ne cesse de progresser jusqu'à Aristote; les épicuriens et les stoïciens ont encore apporté, dans le domaine de la morale, des acquisitions précieuses; mais il déplore, dès la fin de sa troisième époque, la confusion de la philosophie et de la rhétorique et ne goûte que modérément l'inflexion mystique prise par la plupart des systèmes avec l'essor d'Alexandrie. Dans tous les domaines de la pensée, sauf en astronomie et en physique expérimentale, l'effort antique lui apparaît justement à l'origine de la plupart des conceptions modernes. (Dans la présentation typographique, un bouleversement fâcheux des pages de la conclusion.)

HISTOIRE ROMAINE, IV, 2 : L'EMPIRE CHRÉTIEN (325-395), par *André Piganiol*, Paris, Presses universitaires, 1937, 446 pages, in-8.

L'un des maîtres de l'histoire romaine présente ici le récit des événements compris entre le concile de Nicée et la mort de Théodose; avec ce volume prend fin, dans la collection fondée par Gustave Glotz, l'histoire complète de Rome des origines aux invasions barbares. L'historien a divisé son exposé en deux parties : à l'analyse des événements fait suite le tableau des institutions et de la vie sociale. Le récit, dépouillé et alerte, fait d'une suite de notations précises, ne veut avoir d'autre ornement qu'une lu-

cide sobriété; rien n'y détourne l'attention des événements eux-mêmes et de leur gravité. Les grands faits s'en dégagent avec vigueur : lente pénétration des barbares, diminution de l'esclavage mais développement du servage, conflit des traditions païennes et des principes chrétiens, apparition des moines. Une idée directrice oriente l'exposé : cette époque de déclin n'est pas une époque de décadence; dans les arts, les sciences, les conceptions politiques, elle était riche de possibilités; la chute de ce grand empire est l'effet d'accidents plus que d'une décomposition interne; Rome ne se mourait pas; ce sont les Barbares qui l'ont tuée.

F. C.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

REVUES ET MELANGES (1). — Il ne s'agit aujourd'hui que de braquer le projecteur sur quelques publications paraissant surtout à dates irrégulières. Les titres de plusieurs ont déjà figuré à la revue des revues. Sans doute vaut-il la peine de jeter sur elles un coup d'œil d'ensemble et d'essayer, quand cela se peut, de les caractériser par leurs tendances littéraires ou idéologiques.

On les appelle volontiers *petites revues* en Angleterre. Souvent elles paraissent chez tel ou tel éditeur, mais plutôt en hôtes qu'en pur sang attachés à une raison sociale (soit dit sans irrévérence injustifiée). Leur utilité et leur rôle sont *a priori* ceux de nos revues : tenir le public au courant du mouvement des idées, servir de point de ralliement à des groupes d'écrivains, permettre à de jeunes auteurs de se faire connaître. Elles continuent par là une tradition littéraire établie depuis deux ou trois siècles. On peut chaque année suivre leurs activités grâce à une publication dont la pareille manque encore chez nous : la *Little Reviews Anthology* de Denis Val Baker offre un choix d'articles parus ici et là pendant l'année écoulée au lecteur qui n'a ni le temps, ni le goût, ni les moyens d'aller aux sources.

Entre 1939 et 1945, malgré bien des difficultés dont l'une était le manque de papier, si une douzaine au moins de revues, périodiques ou non, ont dû cesser momentanément de paraître (la plupart sont de nouveau bien vivantes), l'éclosion de plus de cinquante autres témoigne d'une vie intellectuelle vigoureuse, et de certains traits dont plusieurs se sont accentués depuis deux ans.

La diversité en premier lieu : autant de revues, presque autant de préoccupations différentes. Certaines sont nationalistes, d'autres internationalistes; les unes ont un propos rigide, les autres se flattent de n'en pas avoir; ce magazine poétique confine au

(1) *Little Reviews Anthology*, 1946, ed. by D. V. Baker (London, Eyre & Spottiswode, 1946), XVIII-229 p., 9 s.). — *Contact Books* (London, Nicholson & Watson). — *Focus Two* (London, Dobson, 1946, 138 p., 7 s. 6 d.). — *The Mint* (London, Routledge, 1946, XII-220 p., 8 s., 6 d.). — *The Modern Quaterly Miscellany* No. I (London, Lawrence & Wishart, 1947, 3 s. 6 d.). — *New Road* 4 (London, Grey Walls, 1947, 206 p., 10 s. 6 d.). — *New Writing & Daylight*, 1946 (London, J. Lehmann, 1946, 168 p., 10 s. 6 d.). — *Orion III* (London, Nicholson & Watson, 143 p. 6 s.). — *Poetry London X* (London, Nicholson & Watson, Dec. 1944, X-264 p., 15 s.). — *The Windmill* No. 5 (London, Heinemann, 1946, 165 p., 4 s. 6 d.).

genre apocalyptique, celui-là à la poésie prolétarienne; il y a encore les publications de littérature religieuse, ou celles qui combinent avec le point de vue littéraire un souci d'information politique ou scientifique, etc. Une telle variété peut aider à lutter contre la béotie de masse qui est un des grands périls de notre âge.

Autre trait remarquable : l'attention consacrée aux écrivains et aux artistes étrangers, qui traduit dans le domaine de l'esprit la conscience d'une amitié et d'une coopération nécessaires. Des études, des poèmes, des contes signés de noms français, grecs, espagnols, tchèques, jusqu'à ceux d'Allemands ou d'Autrichiens exilés, ou des essais qui ont pris des œuvres étrangères pour thèmes, voisinent avec les signatures britanniques dans la plupart des recueils cités en tête de cette chronique; plusieurs Américains ont même contribué à la dernière livraison de la *Mint*.

Inversement, dans les îles britanniques, on peut discerner un fort courant régionaliste. Il vaudra la peine d'en parler un jour ici plus longuement, dans un examen des revues écossaises, galloises, irlandaises qui n'entrent pas aujourd'hui dans notre propos.

Certaines publications, et surtout celles qui nous occupent en ce moment, c'est-à-dire celles qui paraissent à intervalles irréguliers et, en leur qualité d'anthologies, prétendent à une valeur plus durable et plus soutenue que de simples périodiques, ont un but idéologique ou littéraire, une tendance. Le biais marxiste est visible dans la *Modern Quarterly Miscellany* : « Qu'est-ce que la critique littéraire marxiste? » annonce le titre d'un article; et un autre : « L'arrière-plan social du *Roi Lear* ». *Orion* et le *Windmill*, la *Mint*, *New Road* maintiennent une qualité élevée, tout en assurant la survivance désintéressée de l'art pour l'art. *Focus* consacre chacun de ses numéros presque entièrement à un thème central : par exemple, dans le dernier, où il est notamment question de Hemingway, Kœstler, Silone, Malraux, le sujet choisi est le roman réaliste dans les années trente. N'oublions pas *Poetry London*, abondant et luxueux, qui donne généreusement leur chance à quantité de poètes jeunes ou inconnus. D'autres, comme *New Writing and Daylight*, ou les *Contact Books* saisonniers, sont tout spécialement préoccupés de représenter une contribution proprement anglaise au sauvetage de la civilisation. Le plan du second est original; trois sections : « Action », « Pensée », « Relations » (entre les peuples aussi bien qu'entre l'homme et les choses).

Il faut encore noter l'attention consacrée un peu partout à la critique, sans préjudice d'une luxuriante floraison de nouvelles et de poèmes.

D. V. Baker a fourni la trame des observations ci-dessus dans la préface à son anthologie. Ajoutons que les recueils, mélanges

et miscellanées dont on a parlé se présentent en général sous la forme de volumes de grand format, reliés, illustrés à profusion, dignes de tous points d'être conservés en bibliothèque : de quoi faire rêver les parents pauvres que nous sommes.

Jacques Vallette.

WHY DON'T WE LEARN FROM HISTORY? by *R. H. Liddell Hart* (London, Allen & Unwin, 1946, 64 p.). — Un soldat et un historien qui a vu se faire l'histoire contemporaine : voilà l'auteur. Il pose avec une clarté incisive les règles de l'honnête réflexion historique et politique. Il les applique loyalement certes, mais non toujours sans préjugé, parfois aussi de façon aventureuse, peut-être superficielle.

RETOUR A BRIDESHEAD, par *Ev. Waugh*, trad. Belmont (Paris, Laffont, 1947, 420 p., 250 f.). — L'auteur a pour dessein avoué de montrer la Providence à l'œuvre dans une grande famille catholique anglaise où la bohème mène les uns à la sainteté, tandis que d'autres sont profondément pieux ou frivolement païens. Un excellent tableau de la vie d'étudiant à Oxford dans les années vingt. Une histoire d'amour charnel qui s'achève en conversion. Le sens du livre est que l'esprit racheté survit aux désastres. Immense succès en Amérique.

LA FEMME DE MARTIN GUERRE, par *J. Lewis*, trad. Jobit (Paris, Laffont, 1947, 172 p., 125 f.). — Histoire d'une cause célèbre au XVIIe siècle, et dont il est question dans Montaigne et dans Dumas père. Récit entraînant, soutenu par une reconstitution psychologique bien menée.

338171 T. E., par *V. Ocampo* (Paris, Gallimard, 1947, 130 p., 96 f.). — T. E. Lawrence, l'extraordinaire auteur des *Sept Piliers de la Sagesse*, un des hommes les plus originaux de ce siècle, revit vraiment dans ces pages écrites avec talent et pénétration; on les accueille avec gratitude en attendant une édition française des *Lettres*, document humain capital.

LORNA DOONE, par *R. D. Blackmore*, trad. Fayet (Paris, Stock, 1947, 424 p., 180 f.). — Blackmore, auteur d'il y a 80 ans, est de ces écrivains éclipsés à l'étranger par leurs contemporains de premier plan, mais classiques dans leur pays pour le livre unique, dans plus d'un sens, que nous leur devons. Romanesque au même titre que celles de Scott ou de Stevenson, son héroïne, saura captiver qui a la sagesse d'être resté un vieil enfant. Sa peinture de la province anglaise sous Jacques II aère l'imagination. A quand, dans la même collection, les romans historiques également passionnants de Kingsley ou de Reade?

IDENTITÉ, par *Jo Sinclair*, trad. Jonquières (Paris, Ed. de Flore, 1946, 424 p., 240 f.). — Un grand livre? Non, quand même. Mais pittoresque, instructif, fouillé, généreux. Le milieu des Juifs d'Europe centrale immigrés en Amérique, si mal connu et si intéressant, aux personnages variés et bien typés, sert de fond à l'histoire d'un homme qui reprend confiance en soi et goût à la vie en sortant de lui-même et en aidant les autres. La psychanalyse lui sert de trame assez mince et nullement obligée pour la rendre vraisemblable et vivante.

ASPECTS DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE, par *Y. Winters*, trad. Belmont (Paris, Ed. du Chêne, 1947, 328 p., 175 f.). — Un de leurs compatriotes étudie ici plusieurs auteurs américains du siècle dernier. Le livre trouve son unité dans la mise en lumière de deux courants : le puritanisme, le romantisme, opposés et complémentaires. Outre Hawthorne, Melville, Poe (pour lequel Winters est d'une sévérité justifiée), Emerson, les Français aborderont avec intérêt des auteurs qui leur sont moins familiers : Cooper considéré sous son aspect social, la grande poétesse Emily Dickinson, Henry James et Very qui ne sera peut-être pas une révélation pour nous seuls.

HISTOIRE DE LA NATION AMÉRICAINE, par *Jean Canu* (Paris, Ed. du Chêne, 1947, 520 p., 325 f.). — Professeur en Amérique et voyageur campant à la dure, l'auteur a nourri son travail par l'érudition comme par la fréquentation des hommes les plus divers. De là le double mérite du livre : une information sûre et abondante, une connaissance immédiate de la vie et de la psychologie d'un peuple; des faits et des chiffres, avec des impressions de première main. Le livre est divisé en quatre parties : les origines, la for-

mation de la nation, les crises nationales, les crises internationales. Un dernier chapitre expose ce qui constitue aujourd'hui la « maturité américaine ». Œuvre d'un puissant intérêt, rehaussé par des cartes, une bibliographie succincte et un index.

SHELTER SKETCH BOOK, par *Henry Moore* (London, Poetry London, 1945, 82 reproductions à raison d'une par page, 15 s.). — La vie souterraine de Londres pendant les alertes est retracée dans cet album de dessins à la plume, de lavis à l'encre de Chine et de sépias, saisissants, fantomatiques et comme suppliciés, avec leurs rehauts de gouache, de jaune, de vert et de garance malsains. Vie organisée dans l'inconfort, la lassitude, le stoïcisme d'un effort à perte de vue. Enseignement plus parlant que s'il était donné par des mots et des panégyriques.

SHIPS OF THE ROYAL NAVY, par *F. Mc Murtrie* (London, Sampson Low, 1945, 272 p., 8 s. 6 d.). — Le répertoire classique des flottes mondiales de combat, *Jane's Fighting Ships*, a-t-il paru depuis 1939 comme tous les ans avant la guerre? Le présent répertoire de la flotte britannique, interrompu depuis 1942, comble en tout cas une importante lacune. C'est un tableau méthodique de l'immense machine de guerre, avec l'indication des types, des séries, des bâtiments et de leurs caractères généraux et individuels (date de lancement, déplacement, vitesse, armement). Plus de cent photos sur toute la page.

WARS I HAVE SEEN, by *Gertrude Stein* (London, Batsford, 1945, 191 p., 15 s.). — Qui ne connaissait la personne énergique et originale de cet auteur? On la retrouve plusieurs fois photographiée dans ce livre où elle a écrit ses mémoires de la récente guerre, qu'elle a passée dans une maison de campagne du Bugey. Cette histoire anecdotique de l'occupation, retracée par une Américaine qui sait pourquoi elle aime la France et les Français, piquera notre intérêt, même si ses opinions sur certains acteurs du drame ne rallient pas toujours notre adhésion.

B. B. C. WAR REPORT, 6 June 1944-5 May 1945 (London, Cumberlege, 1946, 452 p., 12 s. 6 d.). — Voici, vécu jour par jour à travers les émissions envoyées par les correspondants de guerre, le récit de la libération en Europe septentrionale. Dans leur vivacité et leur fraîcheur originales, on y trouve réunis les impressions les anecdotes, les témoignages personnels ajoutés chaque soir au bulletin officiel par un corps nombreux, entraîné, plein d'allant et de talent. Le livre contient aussi une préface de Lord Montgomery, un index, deux cartes, et treize photos de ces « speakers » dont on n'a pas oublié les noms : Howard Marshall, Frank Gillard, Pierre Lefèvre, etc., souvent prises en pleine bataille.

LOSSES AND SURVIVALS IN THE WAR : *Italy* (Vol. 1. South of Bologna, 1945, IV-80 p., 1 s. 6 d.). — Vol II. North of Bologna, 1946, IV-209 p., 2 s.). — *Austria*, British Zone of Occupation, (1946, 61 p., 2 s. 6 d.). — *Germany*, British Zone of Occupation (1946, VI-66 p., 2 s. 6 d.). — *Greece, Greek Islands and Dodecanese* (1946, II-64 p., 2 s.). — *Malta* (1946, VI-48 p., 2 s.). (*Tous ces fascicules publiés par H. M. Stationery Office, à Londres*). — Extraordinaires de bon marché, imprimés sur papier couché, abondamment illustrés de très belles photographies, ces répertoires classés par noms de lieux, avec commentaires, et rédigés par un comité d'historiens et d'archéologues, décrivent l'état actuel des monuments, œuvres d'art, archives et bibliothèques dans les pays nommés plus haut, où la guerre a passé. Par leur détail précis, leur rigueur scientifique, leur attrait iconographique, ils offrent un intérêt de premier ordre à l'historien d'art et au lecteur cultivé.

LIVRES REÇUS. — *War or peace?* by Lionel Curtis (1946, VI-66 p., 3 s. 6 d.). — *An Autobiography*, by A. Trollope (1947, XXX-342 p., 3 s. 6 d.). — *The Doctor in the French Literature of the 16th century*, by N. F. Osborne (N. Y., Columbia University Press, 1946, 160 p., 13 s. 6 d.). — *Dramatic parody by marionettes in 18th century Paris*, by F. W. Lindsay, Ibid., Id., 1946, VI-185 p., 20 s.). — *From a political diary, Russia, the Ukraine and America*, 1905-1945, by A. D. Margolin (Ibid., Id., 1946, IX-250 p., 20 s.). — *Biography of a war novel : Zola's la debacle*, by Helen La R. Rufener (Ibid., Id., 1946, X-126 p., 15 s. 6 d.). — *Guillaume Boucher, a French artist at the court of the Khans*, by L. Olschki (Baltimore, Johns Hopkins Press, 1946, X-125 p., 16 s. 6 d.). — *The life and works of Marie-Catherine Desjardins, Mme de Villedieu*, 1632-1683, by B.A. Morrissette (St-Louis, Washington University Studies, 1947, XI-210 p.). — *Syria and Lebanon, a political Essay*, by A. H. Hourani

(Under the Auspices of the Royal Institute of International Affairs, 1946, X-402 p., 18 s.). — *The Republic of Austria*, 1918-1934, by M. Mac Donald (Id., 1946, 8 s. 6 d.). — *Frontiers peace treaties and international organization*, by Brig. Gen. Sir O. Mance (Id., 1946, X-196 p., 12 s.). — *Education in Fascist Italy*, by L. Minio-Paluello (Id., 1946, (Id., 1946, XIV-236 p., 15 s.). — *Democracy in France : The Third Republic*, by D. Thomson (Id., 1946, 283 p., 10 s. 6 d.). — (*Tous les titres qui précèdent sont en vente à Londres, chez Cumberlege, Oxford University Press*). — *The Life of Llewelyn Powis*, by M. Elwin (London, Lane, 1946, 299 p., 15 s.). — *Jane Eyre*, par Ch. Brontë, trad. Castier (Paris, Stock, 1947, 616 p., 170 f).

J. V.

BIO-PSYCHOLOGIE

LA FIN D'UNE QUERELLE? — Dans une précédente chronique je m'étais attaché à définir la bio-psychologie virtualiste. Quand une idée est « dans l'air », on la voit habituellement exprimée, soudain, en cent endroits différents, par des penseurs isolés. Je n'ai donc pas été autrement surpris en trouvant, dans un livre résumant les observations d'un naturaliste, M. P. Cordier-Goni, un passage que je veux transcrire textuellement (1). Cet observateur de la vie animale, qui s'intéresse particulièrement aux mœurs des castors du Rhône, nous dit :

Le castor d'Europe vit, la plupart du temps, sous terre : dans le bassin du Rhône, il loge dans l'intérieur des berges où il construit des galeries. Jamais un zoologiste français n'a mentionné qu'il ait construit une hutte.

Or, au parc de la Parjurade, sautant par-dessus des centaines et des centaines de générations, qui avaient, assure-t-on, délaissé ces mœurs, une femelle de castor, capturée dans le Rhône, sous l'influence de l'émotion d'une proche parturition, et l'angoisse de ne pouvoir donner d'abri naturel à sa progéniture, retrouve brusquement, en elle, le plan ancestral des huttes que pratiquent encore les castors d'Amérique, plus près de la nature : dimensions, aménagement, plancher fait de rondins solides, trou central pour plonger et échapper à l'éventuel péril, chambre intérieure et tout l'enchevêtrement savant des bois qui assure la solidité de l'édifice, tout, tout est semblable. Nous voyons les mœurs d'une espèce s'activer soudainement, après être restées virtuelles pendant des siècles. Elles renaissent, elles ne sont pas *oubliées.*

Voici donc un fait, net, précis, irréfutable, et qu'un philosophe moderne traduirait en ces termes : L'*Essence*, ici, a précédé l'*Existence*; l'idée d'une certaine chose existait, virtuellement, sans jamais se manifester, non seulement en cette mère-là, mais aussi chez toutes celles qui lui ont transmis cet instinct, depuis l'époque reculée où les castors d'Europe ont été, géographiquement, séparés de ceux d'Amérique.

Et l'auteur d'en venir à la conclusion qu'une telle « virtualité » n'a pu être transmise que par les *gènes*, ces corpuscules microscopiques que l'on est parvenu à découvrir dans les chromosomes des cellules germinales, et que l'on sait (avec expériences à l'appui), être affectés à la transmission des caractères héréditaires.

« Conclusion bien naturelle », dira-t-on...

(1) *Les Castors du Rhône*, par P. Cordier-Goni, Editions Albin Michel.

— Oui, s'il s'agissait seulement de caractères qui se manifesteraient *réellement* chez tous les descendants, car nous pourrions imaginer, alors, que, dans le germe, l'individu se trouve en quelque sorte « replié », pour s'épanouir, se déployer à nouveau en un autre être.

Mais ici (comme toujours d'ailleurs), le « déploiement » n'est pas total, puisque les castors d'Europe semblaient avoir oublié la hutte, définitivement. Certains caractères, donc, ne se manifestent pas et demeurent virtuels, quoique réactivables.

Nous le savions déjà, puisque la loi de Mendel nous permet des prévisions relatives à la transmission des caractères *récessifs*, non manifestés, mais pouvant réapparaître à la génération suivante : des parents, bruns tous deux, peuvent avoir un enfant blond, en tout bien, tout honneur. La mère de cet enfant, quoique brune (somatiquement), est donc, également, blonde, virtuellement (« germinalement »).

Un psychologue ne saurait l'ignorer : tous nos ascendants sont en nous, mais il n'y a d'apparente qu'une personne, celle que chacun voit, celle que nous croyons être nous-même. Les autres, latentes, secrètes, se manifesteront peut-être dans notre descendance, à notre extrême surprise, ou l'une d'entre elles se réveillera, un beau jour, sous l'effet de circonstances particulières.

Or, c'est précisément l'incidence de ces circonstances particulières, « l'effet » de certaines perceptions liées à la rencontre d'objets déterminés qui est, en tout ceci, le fait le plus intéressant.

Pour certains ce sont les circonstances qui, par la pression qu'elles exercent sur nous, nous modèlent, créant les organes ou déclenchant les mécanismes dont la fonction sera de nous adapter à ces éventualités. Pour d'autres, le développement de ces mêmes organes et l'agencement des mêmes mécanismes procède d'un « plan d'évolution » inscrit dans l'être lui-même.

La transformation du milieu, en entraînant une évolution des fonctions modifie-t-elle les organismes, comme le pensait Lamarck, ou est-ce, au contraire, l'évolution des organismes, selon un plan « préconçu » qui entraîne celle des fonctions, modifiant ainsi les conditions et les moyens d'adaptation de l'être au milieu, ce dernier « entérinant », ou non, l'évolution spontanée, en laissant vivre les types nouveaux, ou en les détruisant (ce qu'admettrait Darwin) ?

La taupe est-elle devenue aveugle parce qu'elle vit sous terre ou est-elle devenue fouisseuse parce qu'elle devenait aveugle? Ou encore : la *tache* pigmentaire des organismes inférieurs devient-elle, chez les vertébrés, un *œil* adapté à une vision parfaite, sous le simple effet de la lumière ou l'œil des vertébrés représente-t-il la réalisation complète, l'adaptation parfaite, au

monde de la lumière, de ce qui, sous forme de tache pigmentaire, n'était qu'un premier «essai », une ébauche de la nature?

Bergson posait la question en ces termes : « On peut toujours se demander si c'est bien l'habitude acquise par le soma de l'individu qui s'est transmise, ou si ce n'est pas plutôt une aptitude naturelle, antérieure à l'habitude contractée; cette aptitude serait restée inhérente au germe que l'individu porte en lui, comme elle était inhérente déjà à l'individu et par conséquent à son germe. »

Le *hasard* qui préside à la rencontre de l'être avec certains objets assure-t-il l'évolution de l'organisme, ou voit-on, au contraire, les essais, faits *au hasard* par la nature dans les êtres, aboutir, en vertu des rigueurs de la sélection naturelle, aux espèces et aux formes stables et transmissibles que nous connaissons?

Existence aboutissant à la définition d'une Essence particulière, ou Essence trouvant un certain mode d'expression sous une forme d'existence particulière?

Disons tout de suite, avec Bergson encore :

> ... si les variations accidentelles qui déterminent l'évolution sont des variations insensibles, il faudra faire appel à un bon génie — le génie de l'espèce future — pour conserver ces variations, car ce n'est pas la sélection qui s'en chargera. Si, d'autre part, les variations accidentelles sont brusques, l'ancienne fonction ne continuera à s'exercer, ou une fonction nouvelle ne la remplacera, que si tous les changements survenus ensemble se complètent en vue de l'accomplissement d'un même acte : il faudra encore recourir au bon génie, cette fois pour obtenir la *convergence* des changements simultanés et pour assurer la *continuité de direction* des variations successives...
>
> ... bon gré, mal gré, c'est à *un principe intérieur de direction* qu'il faudra faire appel pour obtenir cette convergence d'effets (1).

Ainsi posée, sur le plan philosophique, la question met en relief l'opposition de l'existentialisme et du finalisme, et, devant ces deux thèses qui présentent chacune une part indéniable de vérité, on reste perplexe!

A quel facteur convient-il d'attacher le plus d'importance? à la plasticité organique en vertu de laquelle la vie se perpétuerait, unique, sous les formes divergentes modelées par les circonstances, ou au dynamisme intérieur qui aboutit à l'épanouissement de la matière vivante en une infinité d'espèces dont chacune a ses instincts et ses particularités?

Et comment expliquer que l'épanouissement en formes divergentes aboutisse à la convergence fonctionnelle des caractères individuels acquis, et à la continuité du schéma d'évolution d'une espèce donnée, malgré certaines mutations assez brusques?

L'obscurité, en tout cela, est due à deux omissions :

Quand nous tentons, vainement, de saisir la continuité en nous basant sur l'observation des vies individuelles, discontinues, nous

(1) H. Bergson : *L'Evolution créatrice*, p. 69 et 77. Presses universitaires, 42e édit.

méconnaissons le rôle de l'espèce, en tant que *réalité, onde propagée de germe en germe et manifestée par le scintillement des vies individuelles*, bourgeons du rameau, mais bourgeons seulement.

Par ailleurs, et c'est là notre seconde omission, *nous ne considérons que la Manifestation, en soi*, ou le *Dynamisme, en soi*, et *nous oublions complètement le troisième principe de l'universelle trinité : le principe de Synthèse, ordonnateur, qui donne aux forces agissantes une certaine orientation.*

La propagation de l'onde de vie se fait *en un sens bien défini*, conforme à celui dans lequel se poursuit la lente transformation *de tout l'univers*, de ce monde dont Einstein a pu dire qu'il allait se dilatant et dont nous savons également que les éléments structurels vont en se différenciant et en s'organisant de plus en plus.

Or la différenciation ne peut se faire qu'entre éléments déjà existants et dans le cas de la matière vivante, les éléments, préexistant, à leurs manifestations différenciées sont les *virtualités fondamentales* qui se trouvaient déjà toutes réunies, sans doute, dans les premières cellules vivantes dont sont issus tous les végétaux et tous les animaux.

Le « Virtuel » correspond aux deux côtés, pour nous invisibles, du triangle représentant la trinité : « Matière, Energie, Principe ordonnateur », la matière étant seule « manifeste ».

Une image nous permettra de mieux saisir la « complémentarité » de ces trois éléments :

D'un réservoir surélevé, de l'eau tombe sur une roue à aubes et la fait tourner. La masse de l'eau représente ici l'énergie potentielle, la roue l'*objet* matériel propre à manifester cette énergie, et *le sens dans lequel*, en vertu de la loi d'attraction universelle, *l'eau doit s'écouler*, en direction du centre de la terre, est déterminé par le troisième principe.

Quel est le plus important : de la roue, ou de l'eau, ou encore du sens obligatoire d'écoulement de cette eau?

Aucun de ces agents n'aboutirait à quelque manifestation sans la complémentarité des deux autres. La « réalité » ne peut naître que de leur triple intervention.

Le cas des êtres diffère de l'exemple de la roue à aubes en ce que nous trouvons en eux des possibilités multiples. Cependant, ici encore, la conjonction est nécessaire entre les trois éléments fondamentaux pour qu'il y ait réalisation, manifestation de ces virtualités : l'*élément dynamique, la Vie*, se manifeste en effet par l'entremise d'*une structure donnée, l'organisme*, plongé lui-même dans un *milieu* qui le modèle, conformément à des lois qui peuvent se ramener, en dernière analyse, à des lois physico-chimiques.

Mais la manifestation ne peut avoir lieu que si elle s'oriente

dans le sens déterminé par le troisième principe, *relatif à la ligne générale de l'évolution des espèces animales.*

Si les objets qui se présentent à l'être (je veux dire : sa structure interne et celle du milieu extérieur) ne sont pas propres à manifester ses virtualités, il n'y aura pas de manifestations vitales. Rien ne se passera. Et là où les manifestations vitales seront devenues possibles, grâce à la rencontre « d'objets » favorables, elles seront toujours conformes à la loi d'évolution de l'espèce considérée, sans quoi rien ne se passerait; et alors, suivant le degré de non-utilisation du potentiel vital, la mort s'ensuivrait, ou une altération grave du cycle de la vie.

Ainsi chaque être a son destin tracé, dont la réalisation ou la non-réalisation, la réussite ou l'échec, dépendront de l'harmonie ou de la désharmonie existant entre les virtualités de l'être et les propriétés inhérentes à la structure de son organisme ou à celle du milieu dans lequel il évolue.

Mais jamais il ne pourra s'écarter de la ligne de sa destinée, tout au moins au delà d'une marge assez étroite (dans les limites de laquelle le sujet peut « choisir » entre certaines modalités possibles d'existence).

En physique l'apparition des photons, manifestations d'une onde lumineuse, ne peut être localisée qu'avec une certaine *probabilité.* De même, ici, le principe ordonnateur de la vie des êtres tolère un certain écart entre la direction stricte que devraient prendre, théoriquement, nos manifestations vitales et l'orientation « pratique » qu'elles prennent sous la pression des circonstances (et c'est pourquoi « le mal » existe).

La querelle des finalistes et des existentialistes perd tout sens dès l'instant où l'on reconnaît qu'en biologie, en psychologie et dans le domaine de la métaphysique, existent des complémentarités contradictoires que notre esprit dissocie pour les besoins de l'analyse, mais qui sont les éléments indissociables de toute réalité.

L'essence ne précède pas l'existence, ni l'existence l'essence, ou, plutôt, l'une n'est pas la « cause » de l'autre. Elles vont « à la rencontre l'une de l'autre », comme l'affirmait déjà Platon, et convergent, en vertu de leur harmonie, vers un même point, situé plus en avant, sur la ligne de propagation de l'Etre, de l'Espèce ou du Monde.

On me dira que cette « ligne de propagation », rigoureusement maintenue par le troisième et indispensable principe, l'ordonnateur, n'est concevable que si tout le système a un *SENS,* une orientation, une finalité suprême... certes; mais pourquoi nierais-je le Verbe, vainqueur du chaos?

Henri Arthus.

PSYCHÉ, Revue internationale de Psychanalyse et des Sciences de l'Homme. — La largeur de vue et l'éclectisme dont font preuve les premiers numéros de cette revue et en particulier son animatrice, Mme Maryse Choisy, nous donnent un exemple de ce que peuvent réaliser quelques intelligences groupées dans un but commun : Réconciliation de la Science avec la Religion, de l'Esprit avec la matière, de l'individu avec le Social.

Un remarquable article de Louis de Broglie (Nos 1 et 2) sur l'œuvre de Jean Perrin, intitulé : « La réalité des molécules », retrace la carrière du grand physicien et nous transmet son dernier message : « Confiance en la valeur des esprits et en l'avenir de la Science ».

La métaphysique est représentée par un article du P. Teilhard de Chardin, « Le Cône du Temps » (Nos 1 et 2), cône au sommet duquel se découvre la réalité spirituelle de l'humanité; et c'est un nouvel humanisme auquel nous invite le P. Theillard de Chardin, que nous n'atteindrons « qu'en nous serrant les uns contre les autres, tous et étroitement, et à tous les degrés ».

Dans le No 3, le Docteur René Lafforgue nous donne les prémices de son étude sur Talleyrand (qui doit paraître prochainement aux Editions du Mont-Blanc). Il a découvert en cet homme d'Etat un précurseur de la psychologie collective, conscient des lois qui président à l'évolution affective d'un peuple.

Charles Baudoin, dans une délicate étude sur Gérard de Nerval (No 3), attire notre attention sur cette frontière indécise que chacun de nous sent exister entre la folie et le génie. Il nous emmène dans le royaume de Gérard de Nerval, ombre portée qui descend du rêve sur le réel, symbolisés chez le poète par la scission entre deux images féminines : « Les soupirs de la sainte et les cris de la fée ».

Le côté pédagogique de la psychanalyse est mis en lumière par des pages instructives d'Anna Freud, dans le No 2. La fille de l'illustre savant viennois insiste sur le rôle capital que l'éducation est appelée à jouer dans le monde actuel.

C'est une agréable surprise pour nous de trouver sous la plume d'Edouard Herriot une illustration du mythe antique de Psyché sous le symbole duquel cette nouvelle revue des Sciences de l'Homme a voulu se placer, montrant ainsi à quel point le Passé revit grâce aux dernières nouvelles de la Science.

H. A.

CATHOLICISME

La dernière chronique parlait du rôle de tirailleur que joue souvent le catholicisme français par rapport aux catholicismes des autres pays. Nous venons d'en avoir une preuve nouvelle dans la lettre qu'a écrite S. Em. le Cardinal Suhard, archevêque de Paris, à l'occasion du Carême dernier, et qui sera incontestablement un des grands événements religieux de cette année. Je ne saurais trop en recommander la lecture à quiconque tient à être au courant des problèmes actuels de l'Eglise de France et des réponses que celle-ci tend à leur donner. Dès les premières lignes le lecteur sera agréablement surpris, car il y trouvera un style net, alerte, dépouillé des ornementations que l'on est trop souvent accoutumé à rencontrer dans le style dit ecclésiastique. Pour inciter à cette lecture, sans suivre le plan analytique, je vais en détacher et mettre en relief les idées dominantes.

***Essor ou Déclin de l'Eglise*, tel est le titre. Le Cardinal de Paris nous parle naturellement de la crise qui sévit, après la seconde guerre mondiale, dans le monde, mais c'est pour se refuser au pessimisme : « Les souffrances qui affectent toute la terre, les dangers qui menacent son lendemain sont moins les suites d'une catastrophe que les signes avant-coureurs d'un pro-**

chain enfantement. Ou plus exactement, « le malaise présent n'est ni une « maladie » ni une décadence du monde, c'est une crise de croissance ». C'est une crise d'unité. Nous assistons à l'ébauche d'une civilisation commune à la terre entière.

Que nous aimerions que chacun nous tînt un langage aussi optimiste! Mais le Cardinal n'a pas mission de corriger les discours que l'on peut prononcer ailleurs. Son souci, c'est que le Christ, par l'Eglise, continue à être présent dans ce monde en gestation, comme il l'a été depuis vingt siècles. D'ailleurs il n'a pas non plus grande inquiétude à ce sujet, et il lui suffit de jeter un regard autour de lui pour voir combien, dans le pays dont il a la charge, la prédication de l'Evangile est vivante, ne cessant de s'adapter aux conditions qui se présentent. « Ce sera l'honneur de notre génération, écrit-il, d'avoir compris que la situation nouvelle de l'humanité exigeait des conditions apostoliques nouvelles. On constate maintenant l'influence exercée par les générations montantes (il s'agit de l'Action Catholique dont le Cardinal a parlé plus haut), sur la famille, la profession et même les Institutions. Tous concourent à cet immense labeur : la Paroisse, le Clergé, les Apôtres laïcs; enfin certaines formules — Mission de France, Mission de Paris, qui toujours en liaison avec la paroisse, constituent sa pointe avancée. »

L'Action Catholique est bien connue. On n'a pas oublié le Congrès des Jeunes Ouvriers Chrétiens qui groupait 100.000 garçons et filles en 1937 au Parc des Princes, ni celui des Jeunes Agriculteurs chrétiens qui en réunissait 50.000 en 1939 au Vélodrome d'Hiver. Mais peut-être que pour beaucoup la « Mission de France », « la Mission de Paris » sont des mots nouveaux. Le Cardinal prétendrait-il qu'il y a en France, et à Paris, des missionnaires comme ceux qui parcourent la brousse des lointaines contrées?

Exactement. C'est pendant la guerre que nous avons enfin décidé de nous rendre à l'évidence. Il y a près de nous, dans nos campagnes et dans nos villes d'Europe, de véritables païens, qui ne connaissent rien du Christ, ignorent totalement la morale qu'il a prêchée, et vivent même en dehors de la civilisation qui porte son nom.

Aussitôt le mal constaté, on se mit à l'œuvre. La première préoccupation visait les campagnes, et c'est pour elles d'abord que s'est ouvert à Lisieux le Séminaire auquel faisait allusion le Cardinal, et qui porte le nom de Mission de France. Là des séminaristes et des jeunes prêtres s'efforcent ensemble de préciser les conditions de vie et de pensée de ces populations vraiment païennes, et de rechercher les moyens de leur présenter l'Evangile et de le leur faire vivre. La préoccupation des villes déchristianisées n'était pas absente du Séminaire de Lisieux, mais celui

qui posa ce problème dans toute sa rigueur et présenta la solution, ce fut l'abbé Godin.

Pour ceux qui ne connaissaient pas l'abbé Godin, disons qu'il est peut-être l'écrivain de France le plus lu de notre temps. Car son missel, son livre de chansons, son *Levain dans la pâte* et bien d'autres recueils ont souvent dépassé chacun le tirage d'un million d'exemplaires, tous vendus. Nous avions calculé que durant sa vie cet homme avait peut-être touché vingt millions de droits d'auteurs. Or il vivait comme un pauvre, dans un petit logis du XVIIIe arrondissement près de la Fourche. Non qu'il fût avare. Mais il donnait tout, et ses trois ou quatre misérables pièces ne désemplissaient pas d'amis qui venaient parler, manger, coucher... Le peuple, le plus pauvre, le plus délaissé de Paris était son ami. L'abbé écoutait chacun, comprenait la situation, donnait des conseils, aidait, groupait, devenait l'ami. Il était bien celui qui pouvait nous dire comment parler de l'Evangile à qui l'ignorait totalement — celui qui pouvait nous rappeler que nous n'avions pas le droit d'imposer notre façon de vivre à qui ne nous demandait que le Christ.

Le fruit de son expérience, la solution qu'il proposait, il l'exposa dans un petit livre : *La France, pays de Mission* (1)? qui s'est vendu en trois ans à plus de 100.000 exemplaires. Puis avec l'appui du Cardinal de Paris, qui ne lui fit jamais défaut, il groupa une dizaine de prêtres et en décembre 1943 fonda la Mission de Paris. Une retraite d'un mois, faite précisément à Lisieux, les prépara à leur tâche si nécessaire. Le dernier soir l'abbé Godin prolongea la veillée avec son disciple préféré, lui dit sa joie d'une telle réussite, et termina la conversation par ces mots : « Maintenant j'ai fait l'essentiel, je pourrais mourir. » On le trouva mort dans son lit le lendemain matin. Il avait trente-cinq ans, et s'était tué à la tâche. Mais la Mission de Paris existe. Elle est vivante maintenant. L'œuvre de l'abbé Godin est réalisée.

C'est à cet apostolat de type nouveau que le Cardinal fait allusion quand il écrit : « les conditions présentes de rechristianisation du monde diffèrent du tout au tout des méthodes traditionnellement employées aux temps de « chrétienté ». Au Moyen Age, en effet, et même jusqu'au XIXe siècle, le christianisme était localisé, sur la planète, et l'apostolat missionnaire était « géographique ». Les missionnaires « sortaient » de la chrétienté pour aller prêcher aux « nations infidèles ». Le paganisme était « extérieur » à la société chrétienne. Aujourd'hui, au contraire,

(1) Aux Editions du Cerf. Sur ce nouveau travail missionnaire, on pourra consulter en plus de *La France, pays de Mission*, par H. Godin et Y. Daniel, *Les Problèmes missionnaires de la France rurale* par l'Abbé Boulard, et *Paroisse, Communauté missionnaire* par l'Abbé Michonneau et le P. Ch. Chéry, parus chez le même éditeur, ainsi que *En mission ouvrière* par le Père Loew, aux Editions d'Economie et Humanisme.

les deux « cités » ne sont plus extérieures mais intérieures l'une à l'autre, et étroitement « imbriquées ». La société païenne pénètre, de partout, dans la vie journalière des chrétiens. Une « société chrétienne » close, à l'abri des influences païennes, est devenue, semble-t-il, actuellement impensable. »

Il ajoute d'ailleurs : « La France n'est pas seule à être devenue « pays de mission ». Mais c'est sur son sol qu'a commencé le travail où des équipes missionnaires suscitent des communautés nouvelles, ouvertes à ceux « qui viennent de loin ».

La lettre du Cardinal ne se borne pas d'ailleurs à donner des consignes d'apostolat. Elle définit très nettement la ligne doctrinale qui doit inspirer théologiens et apôtres, en condamnant les deux solutions qui mutileraient la conception totale de l'Eglise : le Modernisme et l'Intégrisme. Le Modernisme avait été déjà maintes fois condamné et solennellement par Pie X en 1907 dans l'Encyclique *Pascendi*. Il n'était pas inutile cependant de rappeler sa nocivité, car il peut être toujours renaissant. On sait que sa prétention était, en conformité avec l'évolution universelle, de demander à l'Eglise d'adapter « son dogme, son culte et sa discipline aux formes du présent ». Alors que précisément si l'Eglise tient à être présente dans le monde en tout temps, c'est pour y maintenir ce qui est éternel, pour y garder le dépôt de la Foi dont saint Vincent de Lérins disait : « C'est ce qui t'a été confié, et non ce qui a été trouvé par toi; c'est ce que tu as reçu, non ce que tu as inventé... La vérité que tu as apprise, enseigne-la toi aussi; dis les choses d'une manière nouvelle sans dire pourtant des nouveautés ».

Par contre, l'Intégrisme n'avait jamais été condamné explicitement. Ainsi le Cardinal juge-t-il opportun de lui consacrer une analyse beaucoup plus importante et de le stigmatiser sous toutes les formes : doctrinales, tactiques ou morales, sous lesquelles il peut se présenter. L'intégriste est celui qui confond « l'intégrité de la doctrine avec le maintien de son revêtement passager », ou si l'on veut qui défendrait à l'égal du dépôt de la foi l'explication qui en fut donnée en un temps passé, fût-elle pour ce temps des plus valables. On voit que l'erreur est la même que celle du moderniste : toutes deux veulent attribuer à ce qui est humain le privilège de ce qui n'appartient qu'à Dieu. Mais l'un s'attache au présent et l'autre au passé. La différence n'est pas grande. Aussi le Cardinal n'a pas de mal à réunir depuis saint Irénée jusqu'à Pie XII les textes traditionnels qui condamnent pareille attitude. « Les hommes de doctrine, écrit Pie XII, doivent s'exprimer, tant dans leurs paroles que dans leurs écrits, de telle sorte que les hommes de notre temps les comprennent et les écoutent. »

Les directives que donne le Cardinal de Paris à notre apostolat, les condamnations doctrinales qu'il prononce, s'inspirent les unes

et les autres de la conception de l'Eglise qui éclaire toute sa lettre et qui découle, nous dit-il, du double enseignement de la théologie et de l'histoire : « l'Eglise c'est le Christ qui, caché sous des formes humaines, continue d'agir en elle. Elle a donc un côté divin et un côté humain ». Divine, l'Eglise reste éternellement la même à travers les siècles; humaine, elle veille toujours à être présente à chaque siècle pour faire entendre à chaque homme dans le langage qu'il peut comprendre le message qui lui est adressé. D'où résultera cette continuelle adaptation qui permet à l'Eglise de présenter à chaque siècle sous une forme nouvelle l'éternel message dont elle est dépositaire. De cette adaptation continuelle le Cardinal donne un saisissant raccourci dont nous ne pouvons citer que quelques phrases : « L'Eglise est à peine née qu'elle se trouve devant une option : Judaïsme ou Gentilité? L'hésitation n'est pas de longue durée. Saint Paul a choisi; Pierre a compris et accepté... L'Eglise s'émancipe de la tutelle de la Loi. Avec « l'Apôtre des Nations », elle se fait « Grecque avec les Grecs ». C'est la chrétienté hellénique et romaine (...) Mais voici les Barbares. Ils menacent. Le monde romain vacille. Ils déferlent. L'Empire a vécu. L'Eglise va-t-elle disparaître avec lui? Certains se le demandent. Saint Augustin lui-même, en attendant les dévastateurs, s'émeut et s'interroge avec une anxiété qui assombrit sa vieillesse. Que va devenir la Cité de Dieu, sous cette invasion générale? Comment concevoir le Christianisme en dehors de la « culture humaine »? (...) Mais l'Eglise eut le regard plus ferme et l'esprit plus calme; elle ne désespéra pas de l'Humanité. Elle ne crut pas que tout était perdu parce que Rome était condamnée. (...) Et sans crainte, avec la conscience de sa mission éternelle... elle prit la direction de l'avenir » (2).

Et le tableau du perpétuel renouvellement chrétien se poursuit jusqu'à notre temps. C'est à ce mystère d'adaptation de l'Eglise à chaque siècle que, dans une fidélité totale à sa transcendance, travaille le catholicisme français.

A.-J. Maydieu.

L'IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, traduction de *Lamennais*, ornée de quarante gouaches de *Jean Hugo* (Editions Arts et Métiers Graphiques).

Texte et traduction sont classiques. Il est inutile de faire l'éloge de l'un et de l'autre. Bornons-nous donc à dire que la présentation est agréable, le papier excellent, la typographie bonne. Avouons que les gouaches qui l'illustrent ne sont pas l'œuvre que nous préférerions de Jean Hugo, qui a fait tant de choses charmantes. Enfin, qualité non-négligeable, pour une édition de luxe, le prix n'est pas très élevé : 300 francs.

Pierre Lafüe, SAINTE THÉRÈSE D'AVILA ET LA VOCATION DE L'ESPAGNE (Les Editions de la Nouvelle France).

Rien de captivant comme la vie d'une sainte et d'une contemplative. L'auteur a su nous révéler cet attrait, et même l'exposé difficile de l'ascension d'une âme y est fait en termes intelligents. Le lecteur y trouvera une invitation à lire directement les textes originaux : *La Vie* et les *Fondations*, par exemple, trop peu lus et dont on ne se

(2) G. Kurth, *L'Eglise aux tournants de l'Histoire*, p. 42-47.

rassasie pas. Le rapprochement avec le destin de l'Espagne est ingénieux. Il est certain qu'elle n'est pas sans nous étonner, cette magnifique florescence simultanée du Carmel et de la Compagnie de Jésus qui semble prolonger et achever l'ascension triomphante que l'Espagne ne poursuivra plus désormais à la tête des royaumes de ce monde. Nul n'est tenu, cependant, de partager ici l'optimisme de l'auteur.

Paul Petit, RÉSISTANCE SPIRITUELLE 1940-1942, avec un poème de *Paul Claudel*, préface de *Jacques Madaule*.

Paul Petit est mort, exécuté à Cologne le 4 août 1944, plus encore peut-être pour sa foi, que le nazisme haïssait, que pour son pays que l'Allemand prétendait asservir. Ces textes, les tout premiers qui circulèrent en zone sud dès le début de l'occupation, nous semblent encore plus beaux peut-être qu'aux jours où, lus clandestinement, ils étaient notre réconfort. Tous les chrétiens de France doivent les lire et les garder. « Le vingt mars mil neuf cent quarante et un, il y eut un homme tout seul qui jugea que le moment était venu de prendre l'offensive. »

Charles Pichon, HISTOIRE DU VATICAN (Société d'Editions Françaises et Internationales).

Le titre n'explicite pas très bien le contenu de l'ouvrage. Dans les pages consacrées à l'histoire de l'Eglise, la large part est faite surtout aux cinq derniers pontificats, et on y trouvera un précieux rappel des faits parus depuis soixante-dix ans. Quelques bonnes pages sur les rapports actuels entre protestants et catholiques. Le dernier chapitre : « Entre Washington et Moscou » est nettement tendancieux et pas toujours plaisant. Pour parler de l'Eglise devant l'actuelle crise internationale, on préférerait un autre ton.

RUSSIE ET CHRÉTIENTÉ (Editions du Cerf).

Le premier des cahiers de cette publication, paru depuis la Libération. On y trouvera entre autres une étude de G. Maklakoff : l'Eglise orthodoxe et le pouvoir civil en U.R.S.S. accompagnée de documents de premier ordre et de chroniques du Père Dumont, archimandrite de l'Eglise catholique russe de la rue François-Gérard. Beaucoup parlent de nos jours de la situation de l'Eglise en pays soviétique, mais toujours avec passion, c'est-à-dire sans documentation suffi ante, et sans grand souci de la vérité. Ici, au contraire, l'information est sérieuse et la seule préoccupation, celle de l'Eglise. Toute personne désireuse d'être informée sur cette question de première importance pour un chrétien doit lire ce fascicule que d'autres, espérons-nous, suivront prochainement.

ECONOMIE, FINANCES

INHARMONIE ECONOMIE. — A mesure que s'éloigne l'époque de la Libération, les Français, et en général tous les peuples qui eurent à souffrir de la guerre, commencent à prendre conscience des conséquences du conflit. Ils se rendent compte notamment que les difficultés qui les assaillaient sous l'occupation ne cesseront pas brusquement comme ils l'espéraient et que seul un travail long et acharné, de lourds sacrifices et une collaboration économique internationale dans une atmosphère de paix pourront améliorer leur standard de vie.

Mais cette prise de conscience est encore vague. Devant la nécessité qui s'annonce d'un retour à la discipline, les égoïsmes particuliers se déchaînent. Il est difficile d'accepter des sacrifices et d'abandonner brusquement les rêves que l'on nourrissait, d'un retour à ce que l'on croit être « l'Age d'Or de l'avant-guerre ».

Sans doute, sur le plan de la production, la situation continue à s'améliorer lentement. Dans le domaine industriel, la France se rapproche progressivement de son niveau d'avant-guerre. Mais

il lui est difficile de faire un démarrage plus rapide, étant donné l'impossibilité dans laquelle elle se trouve de résoudre rapidement les deux problèmes capitaux qui se posent : celui de l'énergie et celui de la main-d'œuvre.

Dans le premier domaine, la promesse des Etats-Unis de livrer un million de tonnes de charbon en mai peut premettre d'envisager sans trop d'inquiétude les jours à venir, bien que ce chiffre soit encore insuffisant par rapport aux besoins.

Dans le second domaine, l'arrivée des travailleurs italiens se poursuit, mais leur installation pose des problèmes délicats vis-à-vis de la population et des syndicats ouvriers qui craignent la concurrence de main-d'œuvre étrangère. Leur nombre est encore faible (101.000).

Dans le domaine agricole, la situation continue à être très proche de ce qu'elle était avant-guerre. En blé, la récolte a été de 66 millions de quintaux et le cheptel est à peu près totalement renouvelé.

La répartition demeure le problème capital.

En effet, l'équilibre de la production et de la consommation qui en régime libéral se fait par les prix est actuellement réglé à la fois par le rationnement et par les prix.

Or, il est certain que théoriquement l'équilibre le plus équitable ne devrait être établi, dans un régime de pénurie, que par une répartition autoritaire, et non par un niveau des prix tel que seuls seraient servis ceux qui disposent du pouvoir d'achat le plus considérable.

Il est incontestable que le pouvoir d'achat des masses ouvrières n'a pas suivi l'évolution des prix, puisque il n'est actuellement qu'à l'indice 555 (830 pour les mineurs) alors que les prix de détail du mois d'avril s'établissent à 830 sur la base de 1938 et à 837 pour les prix de gros.

Bien que ces chiffres marquent une baisse très nette par rapport à l'évolution antérieure constante vers la hausse, il n'en demeure pas moins que l'écart subsiste entre salaires et prix. Mais il ne faut quand même pas oublier que ce décalage n'est que la traduction de la pénurie qui règne sur le marché et que l'équilibre entre salaires et prix est impossible tant que les ressources ne seront pas au moins l'équivalent des besoins.

Le danger du système actuel tient surtout au mauvais système de répartition du pouvoir d'achat entre les différentes catégories sociales.

La disparition des régimes de collecte et de rationnement, le retour à la liberté des prix dans plusieurs secteurs créent des séries de revenus échappant à la volonté du législateur qui s'efforce par ailleurs, en maintenant la taxation des prix et des salaires, de répartir les revenus de manière à assurer à chacun un pouvoir d'achat équitable. Cela se manifeste particulièrement

dans le domaine agricole, où certains prix dépassent l'indice 14 par rapport à l'avant-guerre (œufs par exemple).

Le niveau général des prix ne correspond plus à un équilibre voulu par le législateur grâce au rationnement ou provoqué par la comparaison des ressources et des besoins mais à une série de composantes irrationnelles où s'entremêlent les prix libres, les prix taxés et les prix noirs...

De même, le déséquilibre budgétaire, en allouant à certaines catégories sociales ou industrielles des revenus inutiles eu égard à leur activité ou à leur rendement économique, contribue-t-il à désorganiser le régime de la répartition.

Dans ce domaine, la situation tend à s'améliorer considérablement puisque, d'après l'exposé fait par M. Schuman, le budget ordinaire de 1947 s'équilibrerait à 590 milliards dont :

— dépenses civiles	410 milliards
— dépenses militaires	180 milliards

Le budget extraordinaire serait de 227 milliards, savoir :

— Dépenses militaires	40 milliards
— Dépenses civiles :	
Ministères	58 milliards
Equipement des sociétés nationalisées	70 milliards
Dommages de guerre	97,8 »
Subventions S. N. C. F.	25,8 »
Budgets annexes	5,4 »

A ces chiffres il convient de ne pas omettre d'ajouter les charges de trésorerie qui représentent 128 milliards, soit :

Comptes spéciaux	20 milliards
Déficit P. T. T.	8 »
Déficit S. N. C. F. et Métro	12 »
Equipement des sociétés nationalisées	70 »
Subventions du 2e semestre	18 »

Le Trésor couvrira 355 milliards par les procédés suivants :

— Impex (devises)	100 milliards
— Surplus américains	20 »
— Emprunts	135 »
— Traites	80 »
— Liquidation du Portefeuille de l'Etat	15 »
— Divers	5 »

Il est encore, dans le budget de l'Etat trop de dépenses qui ne sont pas rigoureusement indispensables par rapport aux ressources actuelles de la France, et il est permis de se demander si certains services, comme ceux de l'Information, des Sports, ou des Anciens Combattants, justifient les sommes considérables qui leur sont allouées.

Entre outre, le Trésor continue à financer des déficits qui ne devraient pas être à sa charge : comme ceux de la S. N. C. F. ou de certaines sociétés nationalisées (14 milliards pour les Houillères de France). En fait, l'ensemble de ces déficits pose en général le problème de l'intervention de l'Etat dans l'activité économique. Or cette intervention est actuellement fortement mise en cause.

Le déficit crée de faux revenus, générateurs de troubles pour la circulation monétaire, et donc pour les prix.

Néanmoins, le problème de la répartition ne dépend pas uniquement, comme on le prétend, du déséquilibre budgétaire, mais essentiellement du déséquilibre entre les revenus, d'une part, et les besoins, d'autre part. Difficile à résoudre en période de pénurie, il devient presque insoluble, après une guerre, qui, par ses destructions, entraîne pour reconstruire les ruines qui se sont accumulées un considérable effort d'épargne.

Or, cet effort d'épargne, exige de chacun des sacrifices d'autant plus difficiles à obtenir que certains n'en comprennent pas la nécessité.

C'est le fond du problème du blé et de la viande. Les producteurs qui sont également consommateurs ne comprennent pas qu'en consommant des quantités excessives de grains ou de viande ils compromettent le ravitaillement de leurs concitoyens et le relèvement du pays.

Partout apparaissent les marques éclatantes d'égoïsmes d'autant plus exacerbés qu'ils sont désormais organisés, en associations ou syndicats. L'intérêt général disparaît. Chacun s'efforce d'éluder les sacrifices qui s'imposent. Chacun est pour la liberté parce qu'elle permet non de tout faire, mais de tout éluder.

Il n'en reste pas moins qu'avant la guerre la France ne pouvait assurer l'équilibre de sa production industrielle et de ses ressources agricoles sans une aide importante de l'étranger, qu'elle payait par une épargne accumulée par plusieurs générations passées, et aujourd'hui épuisée.

A cet égard, la situation du commerce extérieur français, actuellement, demeure préoccupante. Le déficit mensuel de notre balance commerciale est de 8 à 10 milliards. L'insuffisance des devises exige un concours considérable des pays de l'étranger.

L'emprunt de 250 millions de dollars destiné à financer notre rééquipement qui vient de nous être consenti par l'Amérique doit partiellement combler l'insuffisance de notre balance des comptes, mais c'est surtout dans une coopération économique internationale que notre pays pourra obtenir les moyens de se développer.

Les Etats-Unis, devenus le grand prêteur du monde, sont en train de prendre conscience de leur place dans la vie internationale. L'on commence à parler à nouveau d'un prêt-bail pour la paix qui serait consenti aux pays touchés par la guerre.

Les déclarations de M. Acheson semblent indiquer que le Gouvernement Américain est décidé à financer de nouveaux prêts aux gouvernements étrangers, dans le but d'assurer une stabilisation de la vie économique et politique des différents Etats.

Un Comité d'Experts financiers a été chargé d'étudier la situation économique et les besoins de tous les pays du monde.

Sur un plan plus restreint, la Commission Economique Européenne qui s'est réunie à Genève, en vue d'organiser le relèvement économique de l'Europe sous l'égide de l'O. N. U., peut être l'embryon de cette action commune de tous les peuples qui ont souffert de la guerre, pour une meilleure harmonisation de leurs ressources et de leurs besoins.

Etant donné les résultats des premiers travaux de cette conférence, il serait cependant excessif d'être trop optimiste pour les jours à venir. L'on retrouve les mêmes problèmes qu'à Moscou. Pour réussir dans cette coopération, il faudrait que tous les pays soient d'accord sur la politique à suivre vis-à-vis de l'un des pays les plus importants de l'Europe, l'Allemagne. Même sur le plan européen, les problèmes ont une résonance mondiale. Cela n'est pas fait pour les rendre facilement solubles.

25 mai. *J. F.*

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

LES PERIODIQUES FRANÇAIS. — Depuis la cessation, en 1914-1918, de la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, grand in-8°, avec nombreuses planches et figures, il n'a plus paru en France de périodique de ce type, comparable au *Journal* de l'Anthropological Institute de Londres et à la *Zeitschrift für Ethnologie* de Berlin. La *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires*, créée par fusion de la précédente et de celle de Sébillot, morte aussi pendant l'autre guerre, était de format in-8° raisin, avec très peu d'illustrations. Elle cessa fin 1929. L'organisme central des études ethnographiques, ou ethnologiques, au Musée de l'Homme (Palais du Trocadéro, puis de Chaillot) a préféré la publication par son annexe, l'Institut d'Ethnologie à la Sorbonne, de monographies, d'ailleurs très belles et importantes, à celle d'un périodique. A la *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires* succéda en 1930 la *Revue du Folklore français et colonial* également in-8° (format incommode pour ce genre de périodiques), où nos colonies ne tinrent que peu de place, et dont en tout cas l'ethnographie universelle et comparative fut éliminée. Elle mourut à son tour, par suite de cette nouvelle guerre, en 1943, terminée par une *Table décennale* commode. En ce moment, l'Ethnographie, Ethnologie, Anthropologie sociale, comme on voudra, ou étude des populations dites primitives ou sauvages ou demi-civilisées, n'a plus d'organe périodique en France.

Il se peut, d'ailleurs, que cette spécialité scientifique soit destinée à disparaître. Le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes »; la diffusion, grâce aux savants européens, de lexiques, grammaires, recueils de textes en toutes langues autres que nos indo-européennes; la création d'écoles chrétiennes ou laïques;

la formation d'instituteurs indigènes; puis progressivement la fondation d'universités indigènes aussi et d'instituts locaux d'études (en Indochine, au Maroc, en A. O. F., etc.); le brassage des peuples de tous niveaux culturels par cette guerre; l'extension méthodique sur toute la superficie terrestre du fameux principe dit démocratique, et par suite l'entrée dans la politique internationale de représentants de toutes les races, de toutes les langues, de toutes les couleurs; la tendance à l'organisation d'Etats indépendants (fédérés comme dans l'U. R. S. S. ou alliés sous diverses formes comme dans le Commonwealth britannique ou l'Union française); tous ces facteurs et d'autres, économiques notamment, font qu'il est difficile maintenant de conserver l'ancienne classification des peuples en civilisés, demi-civilisés, barbares et sauvages; et de n'appliquer les termes classiques d'ethnographie ou d'ethnologie qu'à ceux qu'on ne regarderait pas comme pleinement civilisés. D'autant plus que parmi ceux-ci, il en est un qu'on tendait à mettre presque au premier rang et qui s'est montré, par son mépris du droit individuel et international, au-dessous des prétendus sauvages et barbares.

Il restera donc qu'ethnographie, ethnologie, folklore, traditions populaires n'ont plus de nuance ethnique ni politique et désignent l'étude des mœurs et coutumes de *tous* les peuples, anciens et actuels, et de toutes les formes de la civilisation. Retour au point de vue des Encyclopédistes, dont pour ma part je me félicite, ayant commencé la bataille au profit de cette attitude universaliste, dénuée de tout particularisme moral, religieux, linguistique ou racial, ici même il y a quarante-deux ans.

C'est pour une simple raison de commodité terminologique que j'emploie *folklore* au sens d'étude des mœurs et coutumes du peuple de l'auteur. Le vrai mot serait *laographie*; les Grecs modernes l'emploient couramment. Mais il ne prendrait que difficilement racine chez nous. Si j'avais intitulé ainsi mon *Manuel*, ou si je l'avais nommé *Manuel d'Ethnographie française*, personne n'y aurait rien compris; et j'aurais dû batailler de nouveau, ce qui à la fin m'ennuie. Aussi ne discuterai-je pas le titre donné à une revue nouvelle, publiée sous la direction de Georges-Henri Rivière par le Musée des Arts et traditions populaires du Palais de Chaillot : *Le Mois d'Ethnographie française*, depuis janvier de cette année, in-4°, ronéographié.

On y insiste surtout, pour le moment, sur la technologie ou civilisation matérielle, avec intrusions dans la géographie dite humaine (drôle d'assemblage verbal) et même dans l'économie politique (ou pas politique...). Mais séparer le physique du psychique ne va pas. Ni les deux du social. Ni du spectaculaire (cérémonies, danses, costumes). Les faits à étudier sont complexes. Il ne sert à rien de changer les étiquettes. Par quelque bout que vous considériez l'étoffe, les fils s'entrecroiseront tout de

même. Allons-y pour *Ethnographie française!* Moi, je suis obligé, avec ce *Manuel* en accordéon, de conserver *Folklore français.*

Son étude a pris maintenant de l'ampleur. Voici à Châlons-sur-Marne le *Bulletin du folklore champenois*, riche en bons documents et en études d'ensemble, dont les n°s 37-39 ont paru en 1945. A Chaumont les *Cahiers Haut-Marnais*, 16 numéros parus, comprennent une chronique nommée *Le folklore vivant.* A Rennes (ou chez Le Goazion à Quimper) la *Nouvelle Revue de Bretagne*, née en janvier 1947, inscrit le folklore au programme avec la littérature, la philologie, l'onomastique et dès ce premier numéro lance une enquête sur certaines cérémonies funéraires. A Paris le *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, fondé en 1938 par Roger Lecotté, et qui en 1947 aura six numéros par an au lieu de quatre comme auparavant. A Saint-Dié, le premier numéro du *Bulletin* de la Société philomathique vosgienne, ressuscité grâce à de nombreux dévouements, malgré le terrible désastre qui atteignit la ville et la région, et dont 60 pages sont consacrées à une étude sur les croyances relatives au diable dans les légendes vosgiennes, par A. Pierrot. A Carcassonne, la revue trimestrielle d'abord nommée *Folklore Aude*, maintenant *Folklore* tout court, fondée par Cros-Mayrevieille, dirigée depuis sa mort par René Nelli, où l'on trouve à la fois beaucoup de documents inédits et des études théoriques, et dont le 46e fascicule a paru récemment. A Perpignan, *La Tramontane*, dont le directeur, Charles Bauby, a publié par fragments, puis en tirage à part, une importante étude sur les cérémonies du Cycle de Pâques dans les Pyrénées Orientales; le numéro de février 1947 est le 282e; dans tous, ou presque, on trouve des documents folkloriques.

De grands groupements ont aussi inscrit notre science à leur programme, officiellement. La puissante association des originaires du Massif Central admet, dans *l'Auvergnat de Paris*, par la plume de Gandilhon Gens d'Armes et de François-Paul Raynal, puis à la dernière page, intitulée *Le Massif Central*, le folklore non seulement littéraire mais aussi descriptif de toutes sortes : spectaculaire, technologique et même, parfois, théorique. Dans l'*Ufolea*, bulletin mensuel de l'Union française des œuvres laïques d'éducation artistique, Paul Delarue, bien connu pour son recueil de chansons populaires du Nivernais, et qui prépare un grand recueil aussi de contes et légendes de la même province, donne des indications générales sur notre science, ses méthodes, et sur son action éducatrice; puis viendront des études sur les diverses sections du folklore.

Aux arts populaires est consacré le recueil annuel qu'Adolphe Riff publie à Strasbourg chez F.-X. Le Roux, sous le titre de *Artisans et Paysans de France*, in-8°, bien illustré, depuis fin 1946.

Avec ces périodiques, chacun peut suffisamment se tenir au

courant; et d'autant mieux que la plupart d'entre eux donnent aussi des analyses critiques des publications nouvelles. Celles du *Mois ethnographique* sont bien faites et assez indépendantes.

Cependant une revue manquait qui, de grand format et admettant le plus possible d'illustrations (pas autant hélas! que les *Visages du Monde* de Georges Pillement, où se rencontrent aussi des articles de folklore) pourrait publier des mémoires importants. Car il y a beaucoup de chercheurs en province qui ont accumulé, même pendant la guerre, de nombreux matériaux, et intéressants, et qui cherchaient vainement, soit un périodique où les donner par fragments, soit un éditeur, en livre. Poulaille et moi en avons trouvé un pour créer, aux Editions Elzévier, *Le Folklore Vivant*. Il paraît semestriellement. Le prix de revient des clichés rend la revue un peu chère. Mais une critique sévère fera qu'elle ne contiendra que des articles durables. Cependant nous tenons aussi à vulgariser le folklore, et à montrer que ce n'est pas une science du passé seulement, que chacun de nous baigne socialement dans l'atmosphère folklorique. Les savants de Paris et des provinces ont volontiers et rapidement, ce qui était essentiel, répondu à notre appel. Le format 21-27 est commode pour la mise en place des clichés. La bibliographie est assez étendue et critique. En 128 pages de ce format il va beaucoup de copie.

Dans le n° 1, il y a des études sur les brochures de colportage, l'imagerie populaire, la maison alsacienne, le jeu breton de la soule, les funérailles parodiées, etc. Dans le 2ᵉ (de juin), sur les contes populaires hongrois, les croyances et coutumes du comté de Nice et du Confolentais, le droit populaire en Bourbonnais, les trimazos champenois et lorrains, etc. Le 3ᵉ numéro est en route; il contiendra probablement des images en couleurs.

Nos cahiers sont internationaux : en divers pays ils ont reçu bon accueil et nous avons des promesses de collaborations importantes. Sans vouloir exagérer la place du folklore dans la mécanique universelle, il était bon, je crois, de prouver que dans ce domaine au moins en France nous travaillons, et travaillons bien.

A. van Gennep.

A L'INSTITUT

AUTOUR DU CENTENAIRE DE L'HISTOIRE DES GIRONDINS. — Il y a eu cent ans, le 18 mars dernier, paraissait le premier volume de l'*Histoire des Girondins*, suivi de quinze jours en quinze jours par les sept autres. En réaction contre les tendances égoïstes de la Monarchie de juillet, Lamartine s'improvisant historien, avait voulu réhabiliter la Révolution, et c'est à ce propos que l'on a prêté à Chateaubriand ce mot désenchanté et improbateur : « je n'aurais jamais cru que M. de Lamartine voulût dorer la guillotine ».

Le lancement, extrêmement habile, assura un succès très vif à l'ouvrage. Ce fut le grand événement littéraire de l'année 1847. Cependant les personnes informées crièrent au roman, tant les inexactitudes, les confusions, les erreurs abondèrent, et Alfred Nettement se proposa de les réunir en volume, en faisant appel aux gens de bonne volonté. M. Chesnier du Chesne, lamartinien érudit et fervent mais lucide, à qui l'on doit un mémoire sur *Lamartine journaliste* ainsi que la publication de nombreux inédits au *Temps* et à la *Revue des Deux Mondes*, et qui collabore à l'édition de la *Correspondance générale de Lamartine* entreprise sous les auspices de l'Ecole normale supérieure, a ajouté à cette moisson d'erreurs quelques glanes. Mais, fait nouveau, il s'est surtout occupé de rechercher, en compulsant les éditions successives des *Girondins*, si Lamartine avait corrigé, et comment il avait corrigé. Le résultat de ses investigations, dont il a entretenu l'Académie des Sciences morales et politiques, est à la fois instructif et divertissant, et il a égayé les membres les plus graves de cette assemblée. Lamartine a corrigé, mais il s'est excusé de ses erreurs, parfois voyantes, avec des raisons souvent mauvaises ou naïves, quand elles ne sont pas de mauvaise foi. Il a corrigé, mais presque toujours avec le regret du poète qui avait visé au pittoresque ou à l'effet, dans un dessein oratoire, et ces corrections à repentirs sont hautement significatives. Il en est dont M. Chesnier du Chesne a su tirer avec art des effets d'humour irrésistibles.

NOUVELLES FOUILLES A ENKOMI (CHYPRE). — Antérieurement à 1934, ce site a été prospecté par les indigènes qui ont récupéré tout ce qu'il était possible, et exploré par deux missions archéologiques, l'une anglaise, dirigée par A. S. Murray, l'autre suédoise, avec E. Gjerstad, qui mirent au jour cent vingts tombes. Mais on cherchait toujours la ville à laquelle avait appartenu cette nécropole.

M. Claude F. A. Schaeffer, secrétaire général de la commission des fouilles extramétropolitaines au Ministère des Affaires étrangères, chargé d'une mission par l'Académie des Inscriptions pour retrouver la ville, a effectué deux cents sondages, et à l'automne de 1946, il a pu la localiser sur l'emplacement même de la nécropole, à laquelle elle se superposait. Il a conclu, en effet, que ville et nécropole constituaient topographiquement une unité. Les tombes servant de caveaux de familles étaient installées, comme à Ras-Shan Ra (dont les fouilles ont fait sa renommée) dans le sous-sol des habitations. Les caveaux étaient construits en même temps que les maisons où l'on retrouve le puits d'accès et le *dromos* dans l'angle d'une pièce du rez-de-chaussée. Une dalle monolithe recouvre l'entrée dont les interstices étaient soigneusement obstrués. Le climat sec et son action momifiante supprimaient les inconvénients pouvant résulter de ce genre d'inhumation.

La ville encore anonyme dont il s'agit a précédé la Salamine

grecque et le port actuel de Famagouste. Elle remonte au temps du Moyen empire égyptien (XXe-XVIIIe siècles) et tirait sa richesse principalement de l'importation du cuivre chypriote vers l'Asie et l'Egypte. Elle fut abandonnée vers 1700 pour des raisons demeurées obscures, reconstruite vers 1500, et conserve son rôle de principal port jusqu'au XIIIe siècle. Un rempart cyclopéen fait de blocs de quatre mètres de diamètre ceinturait la cité qui couvrait seize hectares.

Robert Laulan.

ÉTUDE DES PORTS PHÉNICIENS. — M. Alfred Merlin a donné lecture d'un rapport du R. P. Poidebard, de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, sur la mission qui lui a été confiée au mois de mai 1946 par l'Académie des Inscriptions à l'effet d'étudier la technique des ports anciens de la côte de Phénicie. Les recherches ont porté sur les ports de Saïda (Sidon). En utilisant la photographie aérienne et la reconnaissance sous-marine par scaphandriers, le P. Poidebard a obtenu d'intéressants résultats concernant notamment le port nord, inclus dans la muraille d'enceinte. Il a décrit en détail les constatations qui ont été faites et a conclu que les données ainsi acquises semblent rattacher les aménagements découverts à la technique phénicienne et non hellénistique. D'excellentes photographies aériennes accompagnaient le rapport. Une seconde campagne de recherches est projetée.

LA TOMBE D'ANKHTIFI A MO'ALLA (HAUTE-ÉGYPTE). — La tombe d'Ankhtifi, située entre Louxor et Assouan, a permis d'établir sur l'histoire de la première période intermédiaire (2300-2065) quelques nouvelles conclusions que M. Jacques Vandier a exposées à l'Académie des Inscriptions. Ankhtifi, monarque d'Hiérakonpolis, fut envoyé à Edfou pour mettre fin à l'activité néfaste d'un monarque indigne. Il fédéra ensuite les trois nomes les plus méridionaux de la Haute Egypte et combattit le nomarque de Thèbes, celui qui devait, vers 2160, usurper la couronne royale. Victorieux, Ankhtifi immola au dieu local Hémen un hippopotame, conformément à un vieil usage dont la première mention nous a été conservée par une très ancienne formule des textes des Pyramides.

L'ÉCHEC DE CHARLEMAGNE. — Par ce titre un peu paradoxal donné au mémoire qu'il a lu, M. Ganshof, professeur à l'Université de Gand, récemment élu membre correspondant de l'Académie des Inscriptions, a voulu signifier que les efforts tentés par l'empereur pour obvier aux déficiences de l'organisation administrative de l'état franc, n'ont pas réussi à donner à cette organisation un caractère efficace. En dépit des mesures prises, et notamment du rôle des fameux *missi dominici*, tout le fonctionnement de l'Etat a dépendu plus que jamais de l'action personnelle du souverain. Lui mort, tout est retombé dans le chaos avec des successeurs qui n'avaient ni son activité ni son prestige.

M. Louis Halphen, qui vient de faire paraître son *Charlemagne*, sur le chantier depuis plus de trente ans, a fait quelques réserves sur le mot « échec », puisque l'administration de Charlemagne a tout de même marqué un progrès sur celle de ses prédécesseurs. M. Ferdinand Lot, au contraire, s'est rallié avec beaucoup de nuances au point de vue de l'auteur, montrant que Charlemagne a été impuissant à créer une organisation comparable à celle de l'Empire d'Orient. Il n'a point su fonder ce régime fort, permettant au souverain de diriger l'Etat de haut, et capable de durer après lui.

LE DIEU GAULOIS OGMIOS ET LA DANSE MACABRE. — Partant d'un texte de Lucien (*Prolalia ou Héraklès*) et du commentaire récemment donné par A. Egger à deux *tabellæ defixionum* trouvées près du lac de Constance, M. Albert Grenier, directeur de l'Ecole française de Rome, a montré que l'Ogmios celte et d'autres dieux du même cycle apparaissent dotés de pouvoirs d'outre-tombe. Ogmios était protecteur de la vie humaine et dieu de l'éloquence. On l'a représenté d'une façon symbolique entraînant les foules par des chaînes parties de sa bouche. Il est possible que de telles images aient influencé les premières représentations de danses macabres médiévales, et Albert Dürer. Ces images comportent d'ail-

leurs une tendance morale qui était chose nouvelle.

M. Vendryès a rapproché cet Ogmios du dieu irlandais de la mort et de la vie Ogmé, créateur de l'écriture gallique.

ACTIVITÉS DE LA MAISON FRANCO-JAPONAISE DE TOKYO. — M. Joüon des Longrais, professeur à l'Ecole des Chartes, qui a dirigé la Maison franco-japonaise de Tokyo, à partir de juillet 1939, est venu entretenir l'Académie des Inscriptions des tribulations de la petite mission qu'il a dirigée pendant six ans. Soumis à d'effroyables bombardements aériens, et menacés par de formidables incendies, en butte d'autre part aux vexations policières, les membres de la Maison qui finirent leur séjour dans un camp de concentration, ont réussi, avec quelques Japonais francophiles, à sauver leurs archives et leurs volumes. La culture française suscitant au Japon un élan spontané dont ne bénéficie aucune autre culture, M. Joüon des Longrais a exprimé le souhait que la Maison franco-japonaise rouvre au plus tôt ses portes avec son nouveau directeur, M. René Grousset, de l'Académie française.

PHILIPPE LE BON, DUC DE BOURGOGNE, ET LA CROISADE. — M. Constantin Marinesco, professeur à l'Université de Bucarest et directeur de l'Ecole roumaine en France, a exploré les archives de Barcelone. Il en a rapporté, avec bien d'autres choses d'un vif intérêt, des aperçus nouveaux sur le duc de Bourgogne Philippe le Bon. Ce puissant prince, marié à une princesse portugaise, l'infante Isabelle, sœur d'Henri le Navigateur, et apparenté par ce mariage au roi de Naples Alphonse V d'Aragon, fut hanté par des idées de croisades, et s'associa aux projets de ce dernier roi, en faveur d'une grande offensive contre les musulmans.

Il y eut collaboration militaire entre Bourguignons, Roumains et Hongrois, à l'occasion de combats livrés sur le Danube en 1445, et des galères bourguignonnes poussèrent jusqu'en Mingrélie, au pied du Caucase. Il s'agissait d'atteindre l'ancienne Colchide, le pays de la Toison d'Or, et ce projet se relie à la création par le duc Philippe de l'ordre du même nom. Curieuse influence de la littérature sur les plans militaires...

A PROPOS DE CANOSSA. — M. Augustin Fliche n'a pas repris dans son ensemble l'histoire de la célèbre entrevue de Canossa. Il a examiné le seul problème qui reste en suspens, celui de la réintégration ou de la non-réintégration d'Henri IV dans la royauté, à la suite de l'absolution accordée par Grégoire VII. La première thèse dispose d'un argument textuel de premier ordre : l'allocution prononcée par Grégoire VII au concile romain, mais elle se heurte à une série d'impossibilités résultant d'une foule d'autres textes successivement examinés et critiqués par l'auteur. M. Fliche aboutit à cette conclusion que la thèse de la non-réintégration est d'origine saxonne, qu'elle n'a jamais été formulée par Grégoire VII avant 1080, que le pape, à Canossa, n'a pas envisagé les répercussions temporelles et les conséquences juridiques d'une absolution à laquelle il a consenti en cédant aux impulsions de la charité chrétienne, qu'il n'a eu alors d'autre pensée que d'exercer son pouvoir de lier et de délier, qu'en 1080, lors de la seconde déposition d'Henri IV, après une enquête ayant prouvé la duplicité du souverain, il a simplement fait sienne la thèse saxonne.

LE VRAI VISAGE D'HIPPOCRATE. — A propos de la statue colossale de 2 m. 75 qui orne la salle des séances de l'Académie de médecine de Paris, statue exécutée d'après une œuvre anonyme trouvée à l'Odéon de Cos, et qui montre un Hippocrate chevelu, M. Charles Picard s'est demandé si nous connaissions à Paris le vrai visage d'Hippocrate. Car on vient de découvrir à Ostie, dans l'Isola Sacra, un nouveau document sur Hippocrate, paraissant plus véridique. Il décorait jadis un grand enclos funéraire d'époque trajane, où est gravé, à l'entrée, le nom d'un « médecin principal » (archiatros), de souche grecque, établi au Latium. Sur le cippe que le portrait retrouvé devait couronner, une inscription en grec invoque le début d'un aphorisme célèbre du « père de la médecine ».

L'Hippocrate d'Ostie, très émouvant par son réalisme — il s'agit d'un homme chauve et âgé — paraît une belle création de l'art attique à l'époque hellénistique.

Or, Hippocrate était devenu célèbre, non seulement à Cos, sa patrie, mais à Athènes, où il fut grandement honoré, sinon héroïsé. Le portrait d'Ostie diffère complètement de celui de l'Académie de médecine. Voilà, du moins, ce qu'on peut affirmer.

R. L.

LA NATURE

LA PREMIERE LIBERTE : MANGER. — En 1943, les stocks de blé atteignaient, dans les grands pays exportateurs, comme l'Argentine, 43.000.000 de tonnes, c'est-à-dire 3 fois et demi de plus que le niveau moyen d'avant la guerre. On avait, en Argentine, brûlé le blé et la graine de lin pour remplacer le charbon absent, et dans la crainte d'un engorgement du marché et d'un avilissement des prix, les cultivateurs de ces contrées trop riches avaient restreint leur production. Méthode inqualifiable, mais essentiellement humaine!

Au printemps de 1946, c'est devant une situation inverse que se vit brusquement placée la portion de l'humanité qui consomme du blé : la production de l'Europe continentale était diminuée de moitié, et dans l'hémisphère sud, où se ravitaillent d'ordinaire les nations déficitaires à ce point de vue, la sécheresse avait été telle que les récoltes se trouvaient compromises. En Europe, où il fallait pourvoir à l'alimentation de l'Allemagne dévastée et occupée, et des autres contrées que la guerre n'avait pas permis de mettre en culture, des pays qui n'avaient jamais connu le rationnement du pain se virent obligés d'y recourir. En France, la récolte accusait un déficit de 50 %; dans sa ration de pain encore diminuée se mélangeaient le soja, l'orge, le maïs, même la chaux, pour atténuer les effets décalcifiants d'un taux d'extraction devenu excessif.

Voilà ce que nous apprend une brochure d'Arthur Wauters que vient de publier, sous le titre : *La première liberté : manger*, l'Organisation des Nations-Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (O. A. A.).

Ainsi sonne de nouveau à nos oreilles le tocsin qui nous rappelle périodiquement les vicissitudes de notre aliment essentiel. Le pain, cette angoisse de l'homme depuis toujours, cette inquiétude de ses entrailles, si agissante sur son cerveau qu'il l'a formulée dans son *Pater!* De la même force qui fait pousser cette graminée nourricière, il se sent solidaire; elle monte en lui de la terre, il souffre de tout ce qui l'atteint, se réjouit quand elle est abondante, et en aime d'un amour religieux l'or ondulant sous la lumière d'été.

O fortunatos nimium agricolas! Ce slogan serait mon *Delenda Carthago* si j'avais l'honneur d'être prédicateur. Mais Carthage est maintenant en ruine et je ne suis pas Bossuet. Pourtant je le dis aux gens des campagnes : ils n'ont pas assez pitié de ceux des villes, et s'ils avaient quelque titre à se plaindre, ce ne serait que de trop de chance. Eh oui, sans doute, vous voyez les citadins faire la queue aux portes des boulangeries, dans le même temps qu'ils mangent des gâteaux à la crème, des tartelettes et des babas. Après nous le déluge! ...Ah! soyons indulgents à ce manque de

logique : nous le savons bien, que l'humanité est retombée en enfance, et que ceux-mêmes qui se chargent de la diriger sont marqués pour longtemps encore au signe de la débilité mentale! Mais comme les matelots tirent leur courage de la mer, les campagnards se fortifient du sol qu'ils travaillent, et c'est d'eux que doit nous venir tout d'abord la santé. Il n'est pas de plus belle usine que la terre. L'ouvrier des villes, sans cesse en lutte avec la matière brute, est forcément insensible au rythme des saisons; il ne connaît de la vie que le visage impassible d'une statue de métal ou de pierre; peu à peu, au contact de l'inerte, il s'endort dans l'automatisme de la « chaîne », avec des réveils vers il ne sait quels paradis qui l'arracheront au sinistre horizon des cheminées. Trop heureux celui qui ne connaît pour pâtisserie que son verger, avec la confiture des figues macérées dans la chaleur des midis, ses prunes à la peau craquelée d'avoir subi les baisers furieux du soleil! Trop heureux ceux qui ont l'orgueil d'aligner sur leur champ des javelles nées de leur sueur,

mais dont les épis mûrs font du pain pour les autres.

Le pain quotidien nous est aussi nécessaire que sa foi au croyant. Et cette foi a ses rites quasi sacrés, qui prouvent que nous avons toujours senti l'obscure relation qui unit l'aliment spirituel et le temporel. Il est de ces cérémonies rustiques qui gardent un charme virgilien et où l'on respire encore l'atmosphère des *Géorgiques*, telle cette opération qu'on appelle toujours, dans des régions comme le Quercy, le *dépiquage*, mais qui en fait est le *battage*. On l'effectua d'abord au fléau, travail épuisant que remplaça le piétinement par des chevaux et des mules. Maintenant la machine a substitué ses membres d'acier aux muscles, et l'on entend ronronner ce gros chat dans mon coin du Lot, à la fin d'août, après la moisson. Traînant son petit moteur derrière elle, comme un maître son roquet, la lourde voiture passe de mas en mas, un jour ici, le lendemain à côté. Deux bœufs roux la promènent, et le cortège s'avance lentement, par les chemins jonchés de prunes noires qui semblent une offrande faite à sa majesté. Le bouvier marche en tête, à reculons, son aiguillon en main, rappelant les lévites qui dansaient devant l'Arche sainte; puis vient l'Arche elle-même, imposante comme un autel.

C'est là un des actes de la noble tragédie du pain. Un autre se joue avec la cuisson. Ma vieille maison, qui inscrit sur ses linteaux les dates 1783 et 1852, possède un fournil où depuis des jours devenus sans mémoire le meunier voisin vient cuire le pain. Quand, dans le four incandescent, on a glissé les « pâtons » encore mous du pétrin, pareils à des papillons à peine sortis de leur chrysalide, tout de suite le parfum délicieux commence de s'insinuer partout, l'odeur de la croûte qui durcit, qui enrobe l'âme du blé dans sa carapace pour la garder vivante. Alors le Pain prend toute sa grandeur; il flotte dans l'air du respect pour

ceux qui le font pousser, pour ceux qui le façonnent, et un grand espoir naît au cœur de ceux qui s'apprêtent à le manger.

C'est le même espoir que j'ai éprouvé en lisant la brochure de l'O. A. A. Cet organisme, créé au Canada en 1946, entreprend, avec l'appui de tous les principaux gouvernements, une tâche grandiose : nourrir à leur faim les habitants de cette planète. Souhaitons que le succès réponde à son effort, et qu'un nouvel assaut des puissances du Mal ne vienne pas, une fois de plus, réduire à néant l'œuvre des hommes de bonne volonté!

Marcel Roland.

UN ERMITE EN EXIL, par *Henry Bernard*, préface de Jean Fayard (Librairie Arthème Fayard).

Il est plusieurs façons de traiter l'histoire naturelle : gravement et avec une terminologie technique, mais on n'est lu que par les spécialistes; avec le souci de l'exactitude, quoique sur le ton enjoué et fantaisiste, ou dans la forme dialoguée chère à Mlle Ulliac-Trémadeure, mais alors on est regardé d'un œil soupçonneux par lesdits spécialistes et même par les profanes qui confondent le mot « science » et le vocable « ennui ». Enfin une troisième manière, qui consiste à prendre l'histoire naturelle complètement à rebrousse-poil, à la blague, en lui laissant pourtant un petit vernis sympathique. C'est celle de M. Henry Bernard.

Son livre ne fait du reste allusion à l'histoire naturelle qu'à titre tout à fait épisodique. Ce sont les souvenirs d'un citoyen britannique — l'auteur en personne — qui a, pour cause d'infirmité, été *oublié* par les Allemands pendant l'occupation. Il vit retiré, seul ou presque, à Saint-Lô, dans un pavillon au fond d'un jardin, et là, il s'efforce d'une façon émouvante de s'adapter au « goût français », à la solitude, aux mille pressions hostiles qui peuvent s'exercer contre un pauvre ermite doublement ermite, puisque exilé de sa patrie.

Il faut tenir compte de tous ces éléments avant de juger ce « journal de bord ». M. Bernard nous assure qu'il croit être arrivé à dissimuler suffisamment, dans ses écrits, son origine britannique; il serait dommage qu'il en fût ainsi, et heureusement ce n'est pas. En dépit d'une très honorable possession de la langue française, M. Bernard se trahit encore par de curieux anglicismes que, j'en suis sûr, l'éditeur a conservés avec soin, et qui font de ce petit ouvrage un excellent document linguistique. On y retrouve de plus, avec joie, ce que tout bon Anglais ne saurait bannir, le mélange d'humour bon enfant et de bavardage philosophique qui marquent aussi bien Sterne que Kipling, et Swift que Dickens. Ceci dit, venons-en à l'histoire naturelle, puisqu'au demeurant c'est d'elle qu'il s'agit ici. Entre un bombardement aérien et un tremblement de terre au Chili, elle nous apparaît comme un monde zoologique très particulier, où les mouches « bâillent prodigieusement », mais font le sujet d'un amusant chapitre intitulé « Plaie »; où un ver de terre nommé Werther « gémit de douleur », mais s'accouple tout de même avec assez de vraisemblance; où le pinson Charles et son épouse innommée construisent leur nid, ont cinq petits. « Ensuite, ils se félicitèrent mutuellement et se séparèrent presque aussitôt, en jurant de ne plus jamais recommencer cette histoire-là. »

On voit par cette courte citation que Jean Fayard, dans sa préface, a justement employé l'expression « conte de fées ». Et ce qu'il ajoute, je le dirai aussi en terminant : M. Bernard abandonne ses droits d'auteur sur son livre à la reconstruction de la ville où il a été Français pendant quatre ans. Joli geste pour un ermite en exil! — M. R.

CASTORS DU RHÔNE, par *Paul Cordier-Goni* (Albin Michel, éd., Paris).

J'ai aperçu, de loin, des castors en Camargue, mais ils existent tout le long du Rhône, à partir de la Drôme, point extrême atteint vers le Nord par ces intéressants rongeurs. L'auteur de ce livre les connait bien; il a fait sa carrière comme lieutenant de louveterie attaché aux Eaux et Forêts — combien ce titre est sympathique au naturaliste que je suis! — et le tableau qu'il nous trace de leur existence respire un véritable amour en même temps qu'une scrupuleuse exactitude. Des belles photographies soulignent le texte. Une Réserve a été

créée entre Pont-Saint-Esprit et Avignon. M. Cordier-Goni élève un émouvant appel pour que soit assurée à ces animaux, en voie de disparition, une protection efficace et définitive.

L'auteur termine son livre en exposant, à propos d'une hutte de branchages construite en surface par un de ses castors, alors que tous les autres de la même région se creusent des terriers, une théorie sur l'Evolution, dont nous nous bornerons à dire qu'elle n'apporte, à notre avis, rien de nouveau à ce que nous savons depuis Cuvier sur la fixité des espèces et la mémoire héréditaire. — M. R.

GRANDS FAUVES ET AUTRES CARNASSIERS, par *J. Oberthur* (Durel, éd. Paris).

Troisième volume de la série « Le Monde merveilleux des Bêtes ». « Si le Tigre n'existait pas en Indochine, les plantations seraient ravagées par les cerfs et les autres ruminants... »

« Au fond le Renard est un des carnassiers les moins nuisibles de nos campagnes. Il ne faut pas le laisser pulluler, c'est évident, mais il compense largement ses rapines par la destruction formidable qu'il fait des mulots, des souris et des campagnols, sans compter les lapins de garenne qui, sans lui, deviendraient un fléau. »

Ces simples citations indiquent que le livre de J. Oberthur est loin d'être un défilé de silhouettes comme nous en offrent les jardins zoologiques. L'auteur y témoigne d'une belle largeur d'esprit et nous montre l'utilité de ces bêtes réputées cruelles dans l'économie générale de la Nature, où elles constituent un facteur d'équilibre biologique au même titre que les microbes pathogènes.

En dehors de la qualité de son texte, cet ouvrage se recommande par sa présentation très soignée et une luxueuse illustration. — M. R.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. **2 mai.** Suite des *Confidences d'un romancier* de Claude Aveline : *Le personnage apparaît.*

9 mai. Louis Vaunois : *Une Ronde de Nuit perdue, un Rembrandt retrouvé;* historique du célèbre tableau et de ses vicissitudes; le nettoyage entrepris en février 1946 vient de faire apparaître, sous les couches de crasse et les retouches, au lieu de la « Ronde de Nuit » inventée par une postérité imaginative, une « Sortie des Arquebusiers » diurne et lumineuse.

L'art des jardins enseigné à Versailles, par S. Gille-Delafon :

« Jusqu'à présent, en effet, un enseignement était donné, mais sans aucune cohésion, historique ici, horticole là, pratique autre part. Le ministère de l'Agriculture a eu l'initiative d'en grouper les diverses branches, et un décret en date du 5 décembre 1945 est venu le mettre en action en créant, à l'Ecole nationale d'horticulture de Versailles, une section du *Paysage et de l'Art des Jardins*.

« On ne saurait attacher trop de prix à cet enrichissement de l'enseignement artistique. La création de cette section nouvelle est d'une parfaite opportunité au moment où l'importance de l'*espace vert* est enfin unanimement reconnue et où l'on s'apprête dans l'œuvre de reconstruction nationale à faire un immense emploi du matériau végétal. La reconstruction concerne le jardin d'enfants et le terrain de sports comme la route plantée d'arbres et l'autostrade. Ceci exige des connaissances multiples se rapportant à l'art des jardins, à l'architecture en général, à la technique des travaux de terrassement, à l'aménagement et à la plantation, à la décoration des terrains. Il y a une technique du paysage et de l'espace vert fort complexe qui demande à la fois des connaissances artistiques et agronomiques. Cette technique relève de l'architecture par les grandes règles de la composition auxquelles elle doit obéir; de l'art du jardinier par la science des plantes, le choix des emplacements en considérant à la fois l'art et l'agronomie; de la technique des travaux publics, par l'estimation rapide des mouvements de terre, l'utilisation rationnelle de matériaux souvent très particuliers. »

LA BATAILLE. **30 avril.** *Quand Hitler et Staline se partageaient le monde*, par Harold C. Deutsch, chef des services secrets américains en Allemagne : les rapports germano-soviétiques de 1939 à 1941.

CARREFOUR. **7 mai.** Pour l'anniversaire de l'armistice, Charles d'Ydewalle est allé interviewer les généraux Juin, de Lattre et Leclerc. Le général Juin dit comment la guerre aurait pu finir :

« Songez que le 5 juin 1944 nous faisions notre entrée triomphale à Rome. Sanglante mais éclatante rentrée en scène de l'armée française. A ce moment, Kesselring était à bout de souffle et une vérité s'imposait : Il fallait envahir la plaine lombarde et franchir le Brenner pour pénétrer en Autriche aussitôt. C'est la route classique du Sud au Nord. L'armée allemande d'Italie était sur ses fins. Mais nous manquions de blindés parce que le haut commandement, bien à tort, ne croyait pas à leur utilité sur le terrain d'Italie, et puis parce que la Conférence de Téhéran en avait décidé autrement. Le général Marshall, qui s'y trouvait, m'en a parlé depuis et m'a dit : « Oui, vous aviez raison. Il fallait faire irruption tout de suite en Autriche. Mais les « Combines Chiefs of staffs » n'osaient pas risquer la création d'un nouveau théâtre d'opérations. » A Sienne, nous talonnions encore l'ennemi. Nous étions maîtres du champ de bataille au point de ménager les trésors artistiques de cette ville admirable. Vous vous rappelez la proclamation du général de Montsabert : « A partir du dix-huitième siècle, on ne tire plus. » Ce n'était peut-être pas très gentil pour le dix-neuvième. Mais cela vous montre que nous avions les coudées franches...

« — Vous terminiez la guerre à Wagram et à Austerlitz.

« — Parbleu!

« Il va droit à sa carte d'Europe et, de son bras gauche, trace de larges mouvements enveloppants.

« — Tito ne demandait qu'à nous voir venir. Tito s'est appuyé sur les Russes après!... C'est après Sienne que, ne nous voyant point venir sur sa gauche, il a cherché appui sur sa droite, l'appui russe. Du jour où le front d'Italie perdait ses meilleurs éléments, nous repoussions le Balkan vers l'Est.

« — Si vous aviez eu Leclerc et du Vigier avec leurs blindés!

« — Voyons, voyons... C'était la percée immédiate, la course à Berlin, et le Rideau de fer était reculé de trois cents kilomètres à l'Est. »

LE FIGARO LITTÉRAIRE. **10 mai.** *Une heure de la conversation de Stendhal*, par Delécluze. Delécluze recevait des amis le dimanche matin; le 11 février 1827, la conversation s'engagea sur Joseph de Maistre et sur les prêtres; Stendhal, qui était là, « fonça »; l'hôte recueillit dans son *Journal* les propos des uns et des autres; ce sont ces pages que publie M. Robert Bas-chet. On y voit Stendhal et ses contradicteurs au naturel, l'un mordant et tranchant, mais aussi les autres bien plats.

24 mai. *L'extraordinaire journée*, vécue à Vichy le 20 août 1944, par le Ministre de Suisse W. Stucki.

LES LETTRES FRANÇAISES. **9 mai.** *Derniers jours de Berlin*, par Jacques Alibert : récit, par un témoin, de l'entrée des Russes à Berlin et des jours de bataille qui l'ont précédée.

23 mai. *La tradition de l'intolérance*, par Claude Morgan; hommage à *Temps présent*, qui disparaît :

« Bon nombre de catholiques sont demeurés fidèles à cette tradition d'intolérance qui, si elle ne se manifeste plus par des expéditions punitives ou des condamnations au bûcher, se révèle encore par le refus plus ou moins obstiné de reconnaître l'existence des grands mouvements progressifs et de s'associer à eux dans leur effort pour libérer l'homme.

« Stanislas Fumet, Martin-Chauffier et la plus grande partie du groupement de « Temps présent » avaient engagé une action méritoire de compréhension. Ils pensaient comme nous que le dialogue des catholiques et des communistes était non seulement souhaitable, mais nécessaire; et que le destin de la France dépendrait, pour une grande part, de l'effort commun de tous les honnêtes gens, croyants ou non, mais fidèles aux traditions de liberté de ce pays.

« Que « Temps présent » ait cessé de paraître, cela signifie qu'il n'existe pas encore en France un public catholique suffisant pour faire vivre un journal défendant de telles idées. »

LE MONDE ILLUSTRÉ. **24 mai.** Numéro spécial sur l'Algérie.

NOIR ET BLANC. **30 avril.** *Dans les coulisses de la maison de toile :* reportage photographique sur le cirque, un peu maigre, mais de qualité.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **15 mai.** *Pourquoi je reviens*, par Delteil. — *Images de Provence*, par André de Richaud.

OPÉRA. **30 avril.** *L'exemple de Clio*, par Louis Vaunois : « L'Histoire possède un avantage sur le roman : pour elle, la vraisemblance n'est point une règle. »

21 mai. *Ici... Londres*, par Jac-

ques Duchesne : la situation présente du théâtre en Angleterre.

RÉFORME. **3-10 mai.** Paul Arbousse-Bastide : *Le protestantisme au Brésil*, où l'on comptait en 1935 un million et demi de protestants.

10-17 mai. *La machine dans la culture du blé en Amérique du Nord*, par André Siegfried, qui décrit d'abord le machinisme cultural, poussé très loin, puis étudie ses effets sur la structure de la civilisation, où disparait le type paysan.

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. **3 mai.** *L'Université souffre à la fois d'hémorragie et de congestion*, suite de l'article de Marc Meunier-Thouret. Quelques chiffres, dont se déduisent des conséquences évidentes :

« Un professeur adjoint est assimilé à un manœuvre, un professeur licencié à un ouvrier ordinaire, un professeur agrégé à un chef ouvrier, et un professeur de première classe à la Sorbonne n'atteint pas le niveau d'un ingénieur adjoint.

« Si l'on dressait un tableau comparatif des différentes branches du secteur public, on serait décontenancé. Là, par exemple, où s'arrête le plus élevé des cent trente et un échelons de traitement (oui, cent trente et un échelons!) pour le personnel de l'Université, c'est-à-dire le traitement d'un recteur, commence le traitement d'un préfet et celui d'un général de brigade. Ne parlons pas, bien entendu, du secteur privé si nous ne voulons pas, par le mirage des chiffres, provoquer la démission de tous les professeurs encore en exercice. »

L'administration centrale comptait en 1939 444 fonctionnaires :

« Ils sont aujourd'hui mille quatre cent soixante-quinze. Peut-on dire, en toute sincérité, que l'enseignement du second degré soit devenu une machine si considérable qu'elle impose aujourd'hui un lourd volant de direction? »

Voici l'accroissement des effectifs de l'enseignement secondaire :

	Garçons	Filles
	—	—
1900	85.538	17.403
1920	112.630	49.342
1935	178.919	81.503
1940	199.653	133.093
1942	156.553	89.869
1944	215.798	145.555
1945	237.697	160.224

« En moins de cinquante ans, constatons-nous, les effectifs des garçons ont triplé, ceux des filles ont été multipliés par 8. »

REÇU : *Cévennes* (Alès), *Le Fait du Jour*, *La France au Combat*, *La Gazette des Lettres*, *Images du Monde*, *Les Informations industrielles et commerciales*, *L'Invalide belge* (Bruxelles), *Jeunesse ouvrière*, *Nouvelles de France*, *Paroles françaises*, *Le Phare - Dimanche* (Bruxelles), *Quatre et Trois*, *Regards*, *Sillages*, *Spectateur*, *Tel Quel*.

Revues

LES AMIS DE SAINT FRANÇOIS. **Avril-mai.** P. Raoul de Sceaux : *Frère Jehan Tisserant*, poète franciscain du XVe siècle.

ARTS-LETTRES. **N° 8-9** (non daté). M. Paul Sainte-Claire-Deville publie 35 *Lettres inédites de Voltaire*, adressées au maire de Gex, Fabry, et conservées dans sa famille : courts billets et lettres d'affaires.

CONNAISSANCE DU MONDE, en des numéros non datés qui paraissent mensuels, publie les conférences qui se donnent sous ses auspices en diverses séries, explorations, villes d'art, histoire, musique, causes célèbres, problèmes scientifiques contemporains.

LE COURRIER GRAPHIQUE. **Mars-avril.** Pierre Mornand : *Pierre Bonnard illustrateur*. — Georges Dangon : *Théophraste Renaudot, médecin et gazetier*. — Suite des études de Roger Dévigne sur la *Lettre dans l'architecture du livre*, de R. R. M. Sée sur les *dessins de Romney*, de J. R. Thomé sur *L'illustration dans les ouvrages de sorcellerie, de magie et d'alchimie*. — *L'art et les artistes dans les camps de déportation*, par le Dr C. J. Odic. — *Affiches et Placards de la Première Armée Française*, par C. Marcel-Robillard.

ESPRIT. **Avril.** André de Peretti : *L'indépendance marocaine et la France*. — Dialogue entre le communiste Georges Mounin et le personnaliste Maurice Nédoncelle sur le thème de la solitude.

Empruntons au *Journal à plusieurs voix* ces chiffres sur le revenu national, passé de 387 milliards (dont 348 de biens de consommation) en 1938 à 2.640 (dont 2.426 de biens de consommation) en 1946 :

« Les revenus des salariés comprennent les salaires industriels, commerciaux, agricoles, les traitements des fonctionnaires, les pensions, les retraites, ainsi que les allocations familiales et aux vieux travailleurs.

« Or ces salariés comprennent avec leur famille 60 % de la population française. Leur part dans le revenu déjà réparti, déjà trop faible en 1938, a considérablement diminué. Elle a même diminué après l'augmentation des 25 % de juillet. Ces revenus des salariés qui représentaient 53,4 % des biens de consommation produits en 1938 ne représentent plus que 44,8 %. Leur pouvoir d'achat des salariés a donc baissé de 20 % environ. Les revenus de l'épargne comprennent les intérêts des emprunts d'Etat et des obligations et les dividendes distribués par les sociétés. Ils se sont effondrés et il faut remarquer que cet effondrement affecte moins les « capitalistes » que tous les Français et en particulier les vieux qui se trouvent frustrés du revenu de leur épargne. Les revenus de l'exploitation agricole ont cru légèrement, surtout dans le deuxième trimestre de 1946, par suite sans doute d'un retour à la liberté des prix dans beaucoup de secteurs.

« Mais les autres revenus qui comprennent les revenus des intermédiaires de toute nature, des transporteurs, les profits non distribués des sociétés, les bénéfices personnels industriels et commerciaux, les revenus des professions libérales ont crû, eux, de plus de 50 % et ce chiffre se passe de commentaires.

« Si on tient compte d'ailleurs des revenus réels et non plus seulement des revenus relatifs, c'est-à-dire si on évalue les revenus actuels en francs de 1938 on arrive aux pourcentages suivants : (...)

« Le revenu réel de l'ensemble des Français est égal à 80 % de celui de l'avant-guerre mais celui des salariés n'est plus que de 69 %, tandis que celui des profiteurs des pudiques « autres revenus » est de 131 %. »

C'est dans FRANCE-ASIE (Saïgon, **15 mars**) qu'on trouve un inédit de Saint-Pol-Roux reproduit en fac-similé (1936) et un poème inédit de Max Jacob (1942).

HOMMES ET MONDES. **Mai.** Début de *Mon ambassade en Espagne*, par Sir Samuel Hoare (aujourd'hui Lord Templewood). L'auteur est arrivé à Madrid le 1er juin 1940; c'est dire les facilités qu'il y a rencontrées. Récit élégant et mesuré, et néanmoins plein de vie et de relief; des indications précises, encore que discrètes, sur les dessous de la politique; le personnel gouvernemental espagnol est dépeint et jugé sans complaisance diplomatique.

LIAISON parait chaque mois depuis le 1er janvier à Montréal. Patronnée par l'Académie canadienne-française et réservée aux membres du syndicat corporatif « Servir », c'est une revue littéraire d'une belle tenue, et d'une présentation fort élégante.

LE MONDE FRANÇAIS. **Mai.** Début d'*Inquisitions aux environs des Indes*, de François Balsan : de Quetta vers Kaboul en 1937. — *Vertus éternelles du fonctionnaire*, par Michel Debré : « De la passion, du courage, du caractère et du cœur. Voilà la pâte dont on pétrit le serviteur de l'Etat lorsqu'on le façonne à la recette de Vauban. » — Louis Marlio : *Cinq années de guerre aux Etats-Unis* (1940-1945); impressions, souvenirs, choses vues. — J.-F. Köver : *Les ports francs et leur utilité pour la France.*

LA NEF. **Mai.** Mme Cécile Daubray publie une poignée de *Lettres inédites* de correspondants de Hugo, Vigny, Lamartine, Dumas et Béranger, avec une courte préface qu'avait écrite Valéry, et où il ne cache pas sa désillusion. — *Croquis*, par André Beucler. — *Anniversaire*, par Gilbert Debrise : un rescapé de Mauthausen retourne en Allemagne. — *Un clou, une rose*, nouvelle de Madeleine Bourdhouxhe.

POÉSIE 47. **Mars.** Un poème de T. S. Eliot, *Gerontion*, traduit par Pierre Leyris. — *Tam-Tam*, poèmes de Robert Goffin. — *Maïakovski et nous*, par Elsa Triolet :

« Derrière chaque mot de cette dernière intervention publique de Maïakovski, on entend la même prière, le même reproche : exigez donc de moi la même chose que des autres citoyens soviétiques, plus vous me demanderez, plus je serai heureux. Je suis une parcelle de ce peuple qui construit le socialisme, j'ai fait des choses, voyez, j'en ai fait tant et tant, pourquoi ne me prenez-vous pas au sérieux, je vous assure que je suis utile, que je ne suis pas un objet de luxe, je suis utile, je veux lutter, construire, je vous donne tout, voyez, voyez, pourquoi ne voulez-vous pas le voir!

« Mais on le voyait. C'était Maïakovski qui ne voyait pas qu'on le voyait, son horizon bouché par quelques fonctionnaires stupides, par quelques jaloux, par quelques imbéciles, par quelques assassins, quelques « lascars et filous poétiques »... Evidemment, si on additionne tout ça, ça fait pas mal de monde! Une poignée de sable comporte pas mal de grains de sable, mais qu'est-ce par rapport à la

masse de sable dans le désert, à la masse d'hommes et de femmes dans l'Union des Républiques Soviétiques! Mais cette poignée de sable entrait dans les yeux de Maïakovski. Il ne voyait plus rien, il croyait peut-être que personne ne l'aimait. »

La REVUE DE DÉFENSE NATIONALE, à côté d'articles proprement militaires (air, armée, marine), donne toujours de solides études d'information et de culture générales.

Mai, Jean Chardonnet : *Transformations sociales et économiques en Europe danubienne;* la redistribution agraire; les nationalisations; les probabilités de l'avenir. — Colonel M. Vernoux : *Les transferts de population* dans l'Europe centrale et balkanique, sous l'hégémonie allemande et depuis la victoire. — Jacques Klein : *La Tunisie au début de* 1947. — Georges Lefort : *L'équipement électrique de la France.*

REVUE DE PARIS. **Mai.** Début de *L'An Mil* de Jules Romains. — Paul Reynaud : *Mussolini et la guerre (mai-juin* 1940); les dernières tentatives de négociations, et la volonté arrêtée de Mussolini de faire la guerre — aux moindres risques; documents diplomatiques. — Quelques *Lettres inédites* de Hugo, présentées par Cécile Daubray. — G. Jean-Aubry : *La jeunesse de Conrad;* 1874-1883, Marseille, les Antilles, l'Angleterre, l'Australie, Singapour.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Mai.** P. Mesnard : *Dialogue avec Schleiermacher.* — L. Aujoulat : *Bâtirons-nous l'Union française? et à quelles conditions?* — La chronique économique de J. Dumontier.

REÇU : *Atlantis, Bulletin critique du Livre français, Bulletin mensuel de la Chambre de commerce française de la province d'Anvers, Enseignements, J'ai lu, Marsyas* (Aigues-Vives), *Misura* (Bergame), *Pages françaises, Revue de l'Alliance française, Revue internationale de la Croix-Rouge* (Genève), *Les Temps modernes, L'Unique* (Orléans).

VARIETES

LES EMULSIONS D'HALOGENURES D'ARGENT ET LA CHIMIE NUCLEAIRE. — Les développements progressifs de notre connaissance du monde sont le résultat d'une double activité dans les domaines respectifs des techniques et des théories. Leurs accroissements en quantité et en qualité proviennent, en effet, d'un mutuel appui que se prêtent la pensée spéculative et l'action expérimentale dans les circonstances les plus variées. Quels sont leurs rapports d'efficacité? Claude Bernard disait : la pratique a toujours précédé la théorie dans l'histoire des sciences. Pour Péguy, la science n'était que de la « technique théorisée ». Il y aurait beaucoup à débattre sur ces deux sentences. Néanmoins, il apparaît sans conteste qu'en ce qui concerne nos acquisitions de connaissances sur la structure de l'atome et de son noyau, c'est la technique d'emploi des émulsions d'halogénures d'argent qui a joué, jusqu'à présent, le rôle principal.

L'invention de la photographie par Niepce et Daguerre est un peu plus que centenaire, mais la découverte de la sensibilité des sels d'argent à l'action de la lumière a une origine beaucoup plus lointaine. Le noircissement de certains sels d'argent exposés aux rayons lumineux a certainement été observé dans des temps très reculés. L'alchimiste Fabricius connaissait cette propriété du nitrate d'argent en 1565, mais il semble bien qu'il attribuait l'altération de cette substance non à la lumière, mais à l'action de la chaleur et de l'air, lui trouvant ainsi une cause analogue à celle de l'altération du cuivre ou du fer abandonnés à eux-mêmes sans

protection. Ce n'est qu'au cours de l'année 1727, qu'en Allemagne Schulze reconnut en toute certitude que ce noircissement était le résultat d'une réaction photochimique pure et simple. En France, César Charles, au moment de la Révolution, s'en préoccupa en opérant avec du chlorure d'argent dont la grande sensibilité à la lumière avait été indiquée par le moine italien J.-B. Beccarius. Puis ce furent les recherches de Wedgwood et de Davy en Angleterre, enfin la daguerréotypie et la longue suite de ses transformations et perfectionnements. Avec l'émulsion de bromure d'argent, supportée par une plaque ou une pellicule, les limites des observations visuelles ont été singulièrement dépassées d'abord par les augmentations successives de sa sensibilité à la lumière visible, ensuite par la découverte de son impression par les rayonnements invisibles comme les radiations infra-rouges ou ultra-violettes et les rayons de Roentgen, puis par les électrons et d'autres corpuscules de la microphysique.

En utilisant la spectrographie, la microphotographie et le microscope électronique, la structure et les propriétés du monde vivant ou inanimé nous ont été dévoilées avec une croissante pénétration, et notamment c'est sur une plaque photographique que, pour la première fois, par Henri Becquerel, le 1er mars 1896, un message provenant des profondeurs de l'atome d'Uranium fit l'objet d'un enregistrement inaugurant pour l'humanité l'ère atomique. Tous les étonnants progrès de la chimie des transmutations spontanées ou provoquées ont été le résultat pour la plus grande partie, tout au moins à leur début, de l'emploi de la plaque sensible aux halogénures d'argent.

Les particules ionisantes, les particules porteuses de charges électriques qui se produisent directement ou indirectement au cours des réactions de la chimie nucléaire, possèdent la propriété de servir de centres de condensation à la vapeur d'eau sursaturée. Dès lors, on conçoit qu'en utilisant une chambre de Wilson, c'est-à-dire une enceinte remplie d'air saturé de vapeurs d'eau, le passage d'une de ces particules, au moment d'une détente, aura pour résultat la production d'une ligne fine de brouillard qui marquera sa trajectoire et pourra être photographiée. Pendant longtemps, avant que la chimie nucléaire entre dans sa phase des pondéralités, toutes nos connaissances sur les réactions de transmutations obtenues au laboratoire étaient uniquement le résultat d'interprétations d'enregistrements photographiques de phénomènes dont cette « chambre à brouillard » était le siège.

Mais voici une autre méthode de détection des particules de la microphysique qui utilise toujours, mais cette fois directement, l'émulsion des sels appropriés d'argent. En 1909, Mugge avait remarqué qu'une particule alpha provenant d'une désintégration atomique, traversant la couche sensible d'une plaque photographique, altérait un à un les grains de bromure d'argent qui se

trouvaient sur son passage. Ce phénomène fut tout d'abord étudié sans grande activité. Ce n'est guère qu'une vingtaine d'années après sa découverte qu'on commença à l'utiliser en physique atomique et en physique cosmique, où, après développement d'une plaque sensible dont la substance même a été soumise à un rayonnement spontané ou provoqué, l'examen microscopique montra qu'individuellement chaque particule émise laisse tout au long de sa trajectoire une traînée discontinue d'infimes grains d'argent qu'il est possible d'interpréter. L'émulsion n'enregistre pas dans ce cas un phénomène extérieur produit par une particule, telle la condensation de vapeur d'eau dans une chambre de Wilson, mais elle fixe un phénomène interne qui a bien lieu dans sa propre contexture. La plaque photographique, « vraie rétine du savant », comme disait Janssen, est devenue son laboratoire et dans ce laboratoire microscopique, de curieuses découvertes ont déjà été faites. Jdanov a pu enregistrer grâce à cette méthode des phénomènes de désintégration complets de certains noyaux atomiques. On a mis en évidence de stupéfiantes explosions et évaporations nucléaires. Tout récemment, au laboratoire de chimie nucléaire du Collège de France, Tsien San-Tsiang, Mme Ho Za-Wei, Chastel et Vigneron en imprégnant des émulsions très riches en argent avec un sel d'uranium et en l'irradiant avec des neutrons, ont découvert la tripartition et la quadripartition des noyaux d'uranium dont seule la bipartition, base de l'utilisation de l'énergie atomique, était connue. C'est, pour le moment, ce qu'il y a de plus nouveau du côté de l'uranium, le flamboyant métal.

Il ne s'agit pas ici de supputer l'avenir de la chimie nucléaire qui apparaît déjà comme prodigieux, mais de marquer que tous ses progrès ont été jusqu'alors conditionnés par la technique d'emploi direct ou indirect des émulsions d'halogénures d'argent. Certes, d'autres techniques ont été et sont encore employées avec succès. Toutefois, c'est bien à elle qu'a été imparti le rôle de choix, celui qui apparaît comme ayant été capital. En un peu plus de deux siècles, une observation mineure, banale en quelque sorte, du noircissement d'un sel d'argent exposé à la lumière, a conduit à l'élaboration d'une technique d'une étonnante fécondité pour toutes les sciences, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Dans les régions restées si longtemps impénétrables des noyaux atomiques, elle a permis une impressionnante accumulation de faits positifs.

L'emploi de l'émulsion argentique est devenu somme toute un système d'habitudes expérimentales qui a permis subséquemment d'établir et de vérifier tout un ensemble cohérent de théories servant à l'orientation de pensées scientifiques au cours de sa captivante prospection du domaine de la chimie et de la physique sub-atomique. C'est le maniement sans cesse perfectionné de cet outil qui a permis à l'humanité, poursuivant sans répit sa conquête énergétique, d'atteindre l'époque de l'utilisation pratique

de l'énergie nucléaire avec ses merveilleuses possibilités de libération et les vastes spéculations qu'elle engendre. A la vérité, le cheminement des grandes découvertes scientifiques et des applications plus ou moins directes qu'elles comportent à des échéances imprévisibles est jalonné par les raffinements de procédés techniques dont les humbles origines et le caractère insolite ne pouvaient faire augurer le prestigieux avenir.

Albert Ranc.

LE LIVRE SUISSE. — A l'exposition du Livre suisse qui s'est tenue cet automne à la Bibliothèque Nationale, on pouvait admirer quatre ouvrages de qualité imprimés à Genève au XVI[e] siècle, parmi lesquels un exemplaire de l' « Institution Chrétienne » de Calvin, dans la première édition française de 1536. Si, à l'exception de cette partie rétrospective limitée aux débuts de l'imprimerie genevoise, l'exposition n'avait été consacrée exclusivement à la production contemporaine, on aurait pu y voir aussi la première édition de « L'Esprit des Lois » que Montesquieu, on le sait, tint à publier à Genève.

En effet, bien que sans conteste les conjonctures politiques aient contribué, depuis 1940, au développement de l'industrie du livre français en Suisse, ce ne sont pas elles qui l'ont créée. Contrairement à ce qu'on incline à croire, elle existait avant cette époque où l'édition française fut soumise par les occupants à un contrôle rigoureux et à un contingentement que la pénurie du papier rendait obligatoire, où pour cette raison les tirages étaient dérisoires et où certains écrivains étaient réduits dans leur propre pays ou se réduisaient eux-mêmes au silence.

Cependant jusqu'alors on ne connaissait guère, parmi les maisons suisses, que les éditions Payot pour leur célèbre collection historique, les éditions Delachaux et Niestlé et les éditions de la Baconnière, spécialisées les premières dans les ouvrages de scoutisme et les livres pour enfants, les secondes dans les études sur l'art et le folklore suisses. On savait qu'Albert Skira était Suisse, mais c'est à Paris qu'il publiait la revue de luxe *Minotaure* et les magnifiques albums *Les Trésors de la peinture française*. En bref, jusqu'à la guerre, les volumes édités en Suisse ne tenaient dans les rayons des librairies dites littéraires qu'une place fort réduite.

Il n'en est pas de même aujourd'hui. On n'imagine plus une bibliothèque française où ne figureraient pas quelques tomes de collections telles que « Le Cri de la France », édité par la Luf à Fribourg, chez qui paraissent les œuvres complètes de Milosz; « Les Trésors de la Littérature française » dirigés par Edmond Jaloux chez Skira puis chez Pierre Cailler à Genève; « Les Cahiers du Rhône », dirigés par Albert Beguin aux éditions de la Baconnière, à Neuchâtel; « Les grands peintres par leurs amis » chez Pierre Cailler et « Les Œuvres complètes » de Ramuz, en 20 vo-

lumes de grand format, chez Mermod, à Lausanne. Les couvertures jaunes des éditions du Milieu du Monde voisinent avec les couvertures blanches des éditions de la Luf, les bleues et blanches des éditions de la Baconnière avec les vertes des éditions du Mont-Blanc. Alors qu'on supposait volontiers que tous les éditeurs de la Suisse romande étaient fixés à Genève ou à Lausanne, on s'aperçoit qu'il y en a aussi, et de fort considérables, à Neuchâtel, à Fribourg, à Porrentruy et même à l'ombre d'un des plus anciens monastères d'Occident, Saint-Maurice d'Agaune.

Si l'on examine les noms des auteurs français édités en Suisse, on voit que ce sont les plus grands de la littérature contemporaine et pas seulement de la Résistance : Claudel, Gide, Colette, Lacretelle, Mauriac, Malraux, Aragon, Maurois, Benda, Eluard, Maritain, Gillet, Jouve. Pendant qu'en France les amateurs de lettres étrangères étaient privés de traductions d'écrivains anglais, américains et scandinaves, les éditeurs suisses publiaient les derniers romans de Bromfield, de Steinbeck, de Cronin, de Saroyan, d'Eliot, de Knight, de Sigrid Undset, d'auteurs norvégiens et d'Italiens anti-fascistes comme Silone et Vittorini. Ils y joignaient naturellement les nouveautés des écrivains suisses qui jusqu'à la guerre avaient coutume de se faire éditer en France : Clarisse Francillon, Jacques Chenevière, Robert de Traz, Pierre Girard. La Suisse eut même, comme tout le monde, ses éditions clandestines. Si libres, en effet, que fussent les éditeurs de ce pays neutre, leurs productions étaient soumises à une certaine censure politique. On peut admettre, à la rigueur, qu'elle ait interdit les fameuses « Lettres aux Anglais » de Bernanos, mais on ne laisse pas d'être surpris qu'elle se soit également exercée contre « Le silence de la mer » qui dut, comme l'autre, paraître clandestinement.

Ce qui caractérise techniquement l'édition suisse, c'est une tendance très manifeste, comme on a pu s'en convaincre en visitant l'exposition de la salle Mazarine, à donner à des volumes dont le prix de vente correspond en France à celui des livres courants, la qualité d'ouvrages de demi-luxe. Les imprimeurs ne méritent donc pas moins d'éloges que les éditeurs. Ceux-ci ont su s'entourer de conseillers littéraires de classe, les uns français comme Gérard Bauer, P.-J. Jouve, Henri Guillemin, les autres suisses, tels Albert Béguin, Pierre Courthion et le plus actif de tous, Aloys Bataillard, poète du groupe de Max Jacob, vieux Parisien de Saint-Germain-des-Prés devenu directeur des émissions littéraires de Radio-Lausanne, qui fut, pendant la guerre, l'Eminence Grise des maisons d'éditions et des publications suisses (en particulier de la magnifique revue « Formes et Couleurs ») et s'affirma ainsi l'un des meilleurs serviteurs des lettres françaises à l'étranger.

Jacques de Ricaumont.

GAZETTE

Juin. — *On vit fenêtres ouvertes nuit et jour. La vie au dehors est d'un rayonnement intense, il suffit de regarder le ciel, les arbres et l'air tout vibrant de soleil. C'est l'été naissant, l'été resplendissant qui part.*

Tout est neuf; la chaleur arde et n'écrase pas, les verts sont encore verts, et, même si l'on ne fait rien de particulier, on a la sensation de vivre, de vivre aussi loin que s'étend l'horizon des couleurs qu'on voit et des bruits qu'on entend. Chez soi on est dehors, et dehors on se sent chez soi, simplement parce qu'il fait chaud et qu'on voit clair. On participe du ciel et du temps, tout est comme sorti de soi, les êtres et les éléments, tout vibre, s'échange et s'exalte.

On pourrait laisser passer la vie sans effort tant on a la sensation organique de vivre, et c'est tout juste si l'on ne sent pas circuler son sang et battre son cœur. Si l'on agit, on agit malgré soi, sitôt lancé on ne s'arrête plus — mais aussi manque-t-on volontiers de se lancer, comme si tout était déjà fait et trop facile pour qu'on s'y attache; et puis, on a toujours du temps devant soi, les jours ne finissent pas.

C'est le temps des fenaisons, préludes aux moissons, le temps des cerises et des roses; les campagnes sont embrasées, les avoines bleues ondoient comme l'eau dans l'immobilité des lumières et des ombres. Mais ce n'est pas encore l'heure des vacances, il faut clôturer l'année, c'est pour nous le temps des récoltes, des examens du Grand Prix et des prix littéraires. une façon comme une autre de fêter l'été ou mieux de nous récompenser de tous les mois difficiles qu'il a fallu vivre l'un après l'autre pour arriver jusque-là. Nous ne sommes jamais en reste : les jours sont courts? on fête Noël en illuminant! Maintenant, au contraire, les nuits sont claires, les jours sont longs. Alors on les prolonge encore en fêtant la Saint-Jean avec des feux et des jeux. Entre l'homme et la terre, c'est toujours l'homme qui a le dernier mot. — GENEVIÈVE CH[illegible]ZALVIEL.

Nettoyage de tableaux à la Galerie Nationale. — *Les visiteurs de la Galerie Nationale, célèbre musée londonien de peinture, sont souvent intimidés par les chefs-d'œuvre de ce sanctuaire d'art. Point n'est le cas des administrateurs, qui sont pleins de dynamisme inventif. Pendant la guerre, leurs plus belles pièces étant évacuées, ils organisèrent devant les quelques toiles restées là des concerts de musique de chambre avec buffet, à l'heure du déjeuner. Louable façon de renforcer de nourritures culturelles les rations alimentaires matérielles!*

Mais leurs initiatives ingénieuses avaient commencé plus tôt. D'abord par l'installation de l'éclairage électrique à la lumière bleue dans leur musée. Ils avaient invité plus de deux mille personnes à une soirée d'inauguration de cet éclairage. Cela se passait il y a une douzaine d'années. Les gens avaient été ébahis de voir les couleurs comme en plein jour même sur les tableaux recouverts de verre à cause de l'humidité du climat. Ensuite commença le nettoyage de certaines œuvres ternies. Parmi les premiers sujets de l'expérience, il y eut le fameux grand Philippe IV en pied, de Vélasquez, et l'opinion éclairée s'émut un peu. Mais la guerre fit oublier la question. Or une importante série de Rubens, de Rembrandt, voire un petit Philippe IV en buste, de Vélasquez, ont fait récemment une rentrée au musée qui la ranime, tant ils brillent de propreté et de couleurs gaies. Une polémique artistique est engagée, avec des noms de membres de l'Académie Royale de Peinture comme ceux de Laura Knight et de Russell Flint apposés au bas de pétitions contre le vandalisme des « nettoyeurs » et, dans la presse, une considérable correspondance critique sur l'affaire. Les Académiciens sont formels : on a irrémédiablement gâché le « petit » Philippe IV en le débarbouillant. Cependant, le vieux gardien galonné de la salle où sont exposées les toiles en litige tourne son calme sourire de cockney vers une tête de Rembrandt au teint café au lait et remarque : « Je ne le trouve pas mal comme ça; on le voit mieux qu'avant! »

Complexe querelle des Anciens et des Modernes! — M.-R. GARNIER.

En relisant Casanova. — *Les lecteurs de Casanova ont-ils pris garde à ce curieux passage :*

On donnait Iphigénie, ce beau chef-d'œuvre de Racine. La statue de suivie de ses prêtresses et passant devant la statue de la déesse, toutes firent une profonde inclination.

(Tome III. Chapitre XIII.)

Inutile de faire remarquer qu'il ne peut s'agir du chef-d'œuvre de Racine. La scène qui nous est décrite ne peut s'appliquer qu'à une Iphigénie en Tauride. Mais de quel auteur? A remarquer que cet épisode se passe à La Haye. Quel était ce poète français, assez

célèbre pour être joué en Hollande, et dont l'œuvre avait assez de mérite pour que Casanova la confonde avec celle de Racine?

Le lecteur de Casanova ne peut manquer de se demander quelle part de vérité se trouve dans les récits de cet amusant hâbleur. Voici un passage (Tome IV, chapitre II) *qui nous éclaire quelque peu :*

Casanova a passé la nuit à Zurich. Il en part au matin et « après avoir marché pendant une heure, absorbé dans la contemplation de son rêve », il arrive auprès d'un couvent et pénètre dans une magnifique église. C'est Einsiedeln. Or de Zurich à Einsiedeln il y a une bonne quarantaine de kilomètres. Voilà bien du chemin de fait en une heure de promenade. — PAUL SCHLÉSINGER.

Le cruel Upas au salon de 1840. — *Mon petit article sur M. de Balzac mystifié paru dans le* Mercure de France *du 1er mars* 1947 *(pp.* 558-561*) m'a valu une précieuse et, si j'ose dire, pittoresque communication de M. Jules Lefranc.*

M. Jules Lefranc, malgré son grand âge, est un homme alerte et gaillard, aimable autant qu'érudit, et un chercheur déterminé.

J'ai grand plaisir à le rencontrer, à peu près toutes les semaines, sur les quais, où il se livre, comme moi, à la chasse au document rare ou curieux. M. Lefranc s'intéresse à bien des choses et à bien des gens, qui ne sont plus, mais qui, de près ou de loin, touchent à l'histoire et à la littérature. Il a rassemblé sur M. Taine un dossier complet qu'il se propose de léguer, quelque jour, à la bibliothèque de la ville natale de l'auteur de Vie et opinions de Frédéric-Thomas Graindorge *et de* La France contemporaine. *Celui de* Madame Bovary *ne l'a pas non plus laissé indifférent et les lecteurs du* Mercure *n'ont pas oublié, j'espère, les notes à la fois savantes et précises sur les logis de Flaubert qu'il leur communiqua, il y a huit ans, par mon intermédiaire.*

L'obligeant M. Jules Lefranc m'a donc offert une gravure extraite de la France littéraire *et reproduisant le tableau qu'un peintre du nom de Jeanron, fort connu de son vivant et estimé à la fois comme peintre, écrivain et administrateur, exposa au Salon de* 1840, *sous ce titre :* Criminels condamnés à cueillir le poison de l'Upas.

Né à Boulogne-sur-Mer en 1807, *mort, soixante-dix ans plus tard, à Comborn, dans la Corrèze, Philippe-Auguste Jeanron exposait régulièrement, depuis* 1831, *au Salon, des toiles remarquées. L'un des fondateurs, avec Daumier, de la Société libre de peinture et de sculpture, ami de Louis Blanc, dont il devait orner l'*Histoire de dix ans *d' « admirables vignettes », Jeanron, le citoyen Jeanron fut « requis » au lendemain de la Révolution de* 48, *« de veiller aux richesses du Louvre et des musées nationaux ». Il s'y employa avec autant de zèle que de goût et d'intelligence, débarrassant le*

Louvre de la galerie de bois qui le déshonorait, réorganisant le salon carré, remaniant les salles au bord de l'eau et procédant à un classement chronologique des écoles. Avec les deux millions que lui vota, sur sa demande, l'Assemblée nationale, il entreprit l'achèvement et l'embellissement du palais. Par décret du Président de la République, portant la date du 25 décembre 1849, cet homme précieux fut relevé de ses fonctions, où en si peu de temps il s'était distingué, et remplacé par M. de Nieuwerkerke. Aussi dévoué à la cause de ses amis qu'à celle de l'art, Jeanron avait caché dans une cave du Louvre Ledru-Rollin qui, aussitôt évadé du Conservatoire des Arts et Métiers, était allé lui demander asile. Nommé, en 1853, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille, on lui confia par la suite l'administration du musée de cette ville. Presque tous les musées de province possèdent de ses toiles. Celui du Louvre, qui doit tant à ses efforts, n'en conserve aucune. Jeanron est totalement et, semble-t-il, injustement oublié aujourd'hui. M. Ad. Tabavant qui, avec sa verve si réjouissante, évoqua sa figure sympathique dans sa classique Vie artistique au temps de Baudelaire, *m'a écrit à son sujet :*

Pauvre Jeanron! Seuls quelques historiens d'art le connaissent encore. Mais combien sont-ils? De la réputation qu'il s'était justement acquise avant et après 48, que reste-t-il aujourd'hui? Pas grand'chose. Imaginez que l'une de ses œuvres vienne à passer en vente publique. Elle y sera présentée par quelque ignorant expert, furtivement. Celui qui se l'adjugera ne la paiera pas cher, car on ne la lui disputera guère, et lui-même ne l'aura honoré que d'une enchère indifférente, le nom de Jeanron lui étant probablement inconnu.

Dans la toile, gravée par A. Wacquez, où Jeanron a dépeint ce prétendu supplice, il a représenté, dans un paysage aride et tourmenté, l'un de ces criminels portant, contraint et forcé, la main sur cet arbre qui fait office de bourreau et le même sort l'attend sans doute que les deux autres Javanais dont les cadavres inertes et révulsés gisent à l'ombre de roches sinistres qu'affleure une rivière limpide et impassible. Cette scène, qui semble peinte d'après nature, est, bien entendu, absolument imaginaire. L'artiste puisa son inspiration à la même source que l'informateur de M. de Balzac, dans les Mélanges de littérature étrangère *qui vulgarisent le récit mensonger du sieur Foersch, mais, à l'encontre de M. Grand-Besançon, l'honnête Jeanron ne se vanta point, auprès de ses amis et connaissances, d'avoir été, lui aussi, là-bas, dans cette île fortunée, et d'y avoir croqué, au péril de sa propre vie, ce terrifiant spectacle qui dut faire frissonner d'horreur les bons et sensibles contemporains du Roi-citoyen. M. de Balzac, s'il se dérangea pour aller voir cette composition romantique, sourit mystérieusement, et peut-être engagea-t-il M. Grand-Besançon à venir contempler la toile de M. Jeanron qui confirmait en la matérialisant si exactement son horrifique vision.* — AURIANT.

Autour d'un sonnet de Mallarmé. — *M. G. Jean-Aubry a enrichi le recueil des Œuvres complètes de Mallarmé publiées par les soins de M. le professeur Mondor aux éditions de la* Pléiade, *d'une suite de « notes et variantes » qui fait le plus grand honneur à son érudition minutieuse et exacte. On y trouve le* pedigree *de chaque pièce de vers et de chaque morceau de prose. M. G. Jean-Aubry a exécuté avec plaisir ce travail fastidieux. Il a su le rendre intéressant. C'est, dans son genre, un chef-d'œuvre. M. G. Jean-Aubry a commis néanmoins une erreur (p.* 1491 *de ses* Notes et variantes) *touchant le sonnet de Mallarmé qu'on trouve à la p.* 72 *des* Œuvres complètes *et qui débute par ces vers :*

Au seul souci de voyager
Outre une Inde splendide et trouble
— Ce salut sort le messager
Du temps, cap que ta poupe double.

Ce sonnet, assure M. G. Jean-Aubry, ne figura nulle part avant le recueil, tout juste posthume, des *Poèmes de St. Mallarmé* (Deman, éd., Bruxelles, 1899). Dans la bibliographie que rédigea l'auteur pour cette édition, il ne fait aucune allusion à cette pièce qui, retrouvée au dernier moment par les éditeurs, fut ajoutée au recueil.

Le sonnet en question figura, en fac-similé, l'année précédente, dans un in-folio à couverture bleu pastel portant cette inscription :

ALBUM COMMÉMORATIF
PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE DE
SA MAJESTÉ LA REINE MARIE-AMÉLIE DE PORTUGAL
RECUEILLI PAR Mme JULIETTE ADAM

A
VASCO DE GAMA
1498
Hommage de la Pensée française
1898

GUILLARD, AILLAUD ET Cie, ÉDITEURS
96, boul. Montparnasse — 242, rue Aurea 1°
PARIS — LISBOA

La « pensée française » était représentée en l'occurrence par Juliette Adam, son homonyme Paul, Léon Bonnat, Paul Bourget, Mlle Louise Breslau, M. Bourgault-Ducoudray, Alfred Bruneau, Jules Chéret, Ch. Cottet, François Coppée, le vice-amiral de Cuverville, Dagnan-Bouveret, Léon Daudet, E. Detaille, Th. Dubois, Carolus Duran, le vice-amiral Fournier, A. de la Gandara, le vice-amiral Gervais, J.-J. Henner, Mlle Augusta Holmès, Vincent d'Indy, G. Jeanniot, J.-P. Laurens, Pierre Loti, Stéphane Mallarmé, Massenet, F. Mistral, C. Mauclair, Robert de Montesquiou, Puvis de Chavannes, J.-F. Raffaëlli, le contre-amiral Reveillère, C. Saint-Saëns, Sully Prudhomme et quelques autres amiraux, peintres et musiciens de moindre importance qui, réunis au mois d'avril MDCCCXCVIII, « dans une commune pensée de respect et de sympathie pour la grande figure de Vasco da Gama », avaient désiré « s'associer, par la publication de cet album, à l'hommage que ren-

dait le Portugal à l'immortel navigateur, en célébrant le 4e Centenaire de la découverte de la route maritime des Indes ».

L'hommage de Mallarmé à Vasco de Gama présente, en son huitième vers, cette variante :

Un oiseau, *d'ivresse* nouvelle.

Dans le texte de l'édition Deman, reproduit par M. le professeur Mondor dans les Œuvres complètes *de Mallarmé, on lit :*

Un oiseau *d'annonce* nouvelle.

AURIANT.

Une inadvertance de Flaubert. — *On sait que de tous les romans de Flaubert,* l'Education Sentimentale *est celui où il a mis le plus de lui-même et pour lequel il s'est le plus minutieusement documenté. C'est ce que montre la dernière édition de cet ouvrage célèbre à la* Société des Belles-Lettres. *Cette édition est précédée d'une introduction magistrale de M. René Dumesnil et suivie d'un Index historique où rien n'est laissé dans l'ombre, de variantes et d'une chronologie très exacte.*

Cette chronologie nous révèle une inadvertance de Flaubert dont personne ne s'était aperçu jusqu'ici.

On se rappelle qu'après la scène dans laquelle Rosanette vient rechercher Frédéric Moreau chez Mme Arnoux et part avec lui, elle n'évite une rupture avec son amant exaspéré qu'en lui avouant qu'elle est enceinte. Ceci se passe au printemps de 1849.

Or ce n'est que fin février 1851, *soit plus de dix-huit mois après, que la jeune femme accouche à Chaillot, ce qui représente une gestation d'une durée double de la normale.* — G.-E. BERTRAND.



Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5293.
Dépôt legal : 3e trimestre 1947.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947